This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

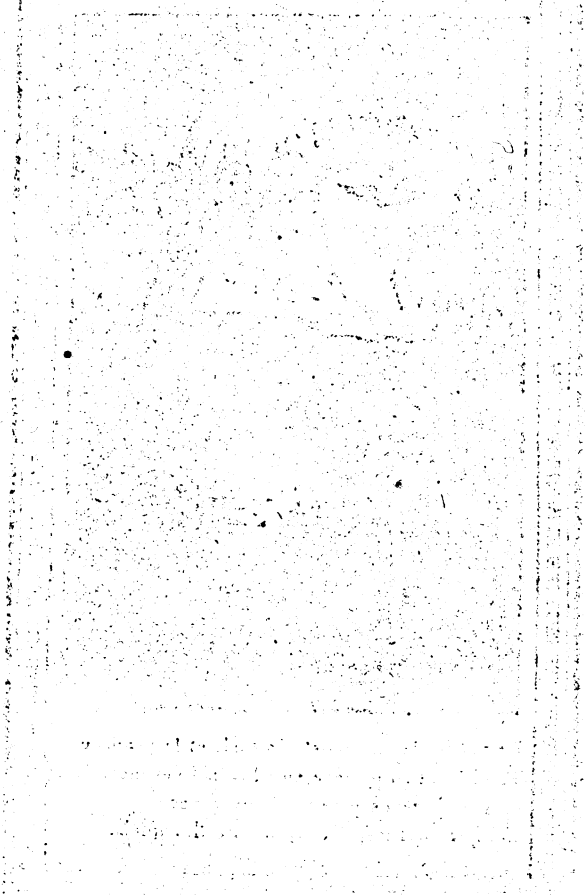
Google

Schenkung
Elisabeth und Erich Brock-Sulzer
1980

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

AJ943

FABLES D'ÉSOPE,

MISES EN FRANÇAIS,

Avec le sens moral en quatre vers ;

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de quarante Figures,

Dédiée à la Jeunesse.

Aesopus.

A LILLE,
Chez CASTIAUX et BLOCQUEL, libraires.

1809.

S 80 0600
E. Brock Sulzer-
Zürich
Digitized by Google

ZENTRALBIBLIOTHEK ZÜRICH

A LA JEUNESSE.

Jeunesse, acceptez le présent
Qu'Ésope vous adresse ;
Goûtez des leçons qu'en riant
Lui dicta la Sagesse.
Il ne vous faudra point craindre ici de pédant.
Accourez ; c'est l'agneau qui sera votre maître ;
Il ne peut que vous égayer.
Mille autres animaux à vos yeux vont paroître ;
Mais gardez-vous de vous en effrayer :
Enfans, ce n'est point pour vous nuire
Qu'un art ingénieux les tire de leurs bois ;
S'ils vont parmi vos jeux faire entendre leurs voix ;
Ce n'est que pour mieux vous instruire.

F. M.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VIE D'ÉSOPE
LE PHRYGIEN.

Venez à la leçon, jeunesse vive et folle ;
Ésope vous appelle à sa riante école.
Les bêtes autrefois parloient mieux que les gens,
Et le siècle n'a pas de si doctes régens.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Esope ; à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Esope et d'Homère, c'est-à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivans ! Car, Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignoit la véritable sagesse, et qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savans les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il

Digitized by Google

a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope que ce qui m'a semblé trop puérile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Esope étoit Phrygien, d'un bourg appelé Amorium. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cens ans après la fondation de Rome. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle; car, en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or, il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues; il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Esope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades: puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se put jamais justifier, tant il étoit bègue et paroissoit idiot. Les châtimens dont les anciens usoient envers leurs esclaves étoient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Esope se jeta aux pieds de son maître; et se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour

Digitized by Google

toute grace qu'on sursît de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla quérir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, et se mirent les doigts dans la bouche, mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit; ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Esope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, et par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; et en s'éveillant : Qu'est-ce ci ? dit-il : ma voix est

Digitized by Google

devenue libre ; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'économe et qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ces mauvais traitemens seroient sus. Zénas, pour le prévenir, et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison ; que le Phrygien avoit recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant ; car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir ; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? on le prendroit pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappella, et lui dit : Achète-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient et qui soient méchans, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : Les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves : si bien qu'allant à Ephèse pour se défaire

Digitized by Google

de ceux qu'il avoit, et que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Esope le pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il étoit nouveau venu, et devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui répartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir Il prit le panier au pain ; c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise : mais dès la dînée, le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quand au marchand, il se défit de tous ses esclaves à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, et d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Esope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savoient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles ; son grammairien trois mille : et en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Esope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter

Digitized by Google

ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grace : on en feroit un épouvantail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Esope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esope répondit : à rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui, il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme se pensèrent battre à qui l'auroit pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre ; qu'il y avoit long-temps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le différent s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, et Esope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller, et peut-être que l'accoutumance effaça, à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit ; car, quoiqu'on puisse juger par-là de son caractère, elles sont de

Digitized by Google

trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance des son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi bien que le jardinage ; c'est que les herbes qu'il plantoit et qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la providence, comme on a coutume de faire quand on est court, Esope se mit à rire ; et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier, qu'il lui avoit fait une réponse aussi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme qui, ayant des enfans d'un premier mari, en épouseroit un second qui auroit aussi des enfans d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôteroit la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservoit toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différent entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Esope : Va porter ceci à ma bonne amie.

Digitized by Google

Esope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce ; c'étoit la chienne qui enduroit tout, et qui venoit faire caresse après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites,

Digitized by Google

sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces: l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées ; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Eh bien, dit Xantus (qui prétendoit l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle, on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire, car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine ? reprit Ésope. Eh ! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place ; et voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme

Digitized by Google

sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur, mais il disoit en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout, il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier ; rien ne lui plaisoit : ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé ; et ce qui étoit trop salé, il le trouvoit doux. L'homme sans souci le laissoit dire, et mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'ai jamais mangée ; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais quérir ma femme, on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Esope trouvoit occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu ? Savois-je qu'on me feroit aller où je vais ? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus,

Digitized by Google

Xantus, de sa part, voyoit par-là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope, qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi bien aux maîtres qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer toute entière ; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Ésope lui dit qu'il étoit perdu, et que sa maison l'étoit aussi par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entre dedans : c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa

Digitized by Google

qu'il étoit vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu; si toutefois les dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit: partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis; s'il étoit heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée; s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussitôt. Son maître étoit logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il apperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours? dit-il à Esope: qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas; il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessa de fouetter Esope; mais quand à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monumens, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeura long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premières lettres de certains

Digitized by Google

mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculoit toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres? ce me sera un autre trésor plus précieux que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premières lettres de ces mots: A. E. D. Q. I. T. A. c'est-à-dire: « Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor ». Puisque tu es si subtil, répartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi; n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Esope, je vous dénoncerai au roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dit mot, de quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermoient un triple sens, et signifioient encore: « En vous en allant vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré ». Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Esope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Digitized by Google

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'étoit Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public ; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître ; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dit donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire : La fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disoit mal, il seroit battu ; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la fin le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il les y forceroit

Digitized by Google

par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la fortune présentoit deux chemins aux hommes : l'un de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable ; l'autre, d'esclavage, dont les commencemens étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auroient Esope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage, Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livroient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour ôtages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il le serviroit plus utilement étant près du roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il : une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait des sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme, je ne ronge point vos

Digitized by Google

bleds ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale; je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux qu'on appeloit philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées ; en quoi Lycérus, assisté d'Esope, avoit toujours l'avantage, et se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il sembloit qu'Esope eût intelligence avec les rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus, que sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le

Digitized by Google

monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Esope, quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quand à la lettre du roi d'Egypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverroit au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Esope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur-tout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissemens et de la bonté d'Esope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Esope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel étoit un jeune enfant

Digitized by Google

Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes et le répondant. Esope dit que le répondant étoit lui-même, et qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. Vous voyez, dit Esope à Necténabo, je vous ai trouvé des ouvriers; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci a Esope : J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arrachèrent des mains des enfans, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Esope : car la nuit dernière il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le roi : comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si

Digitized by Google

long voyage ? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos jumens entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre ?

Ensuite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savans en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Esope diverses choses, celle-ci entre autres; il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutans ; et autour de ces arcs-boutans se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfans de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutans, les jours, autour desquels se promène alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de chose dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédule, par laquelle Necténabo confessoit devoir deux mille talens à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit

Digitized by Google

Esope. Necténabo le renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé ; celle-là qui, des libéralités de ses amans, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration ; c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassemens et sans larmes, et sans lui faire promettre sur les autels qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris

Digitized by Google

le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase ; Esope le nia avec des sermens : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'apperçut, fondit sur lui, et l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera ; je périrai, mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon ; les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle : mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui ; la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Digitized by Google

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, et satifaire aux mânes d'Esope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit; les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

FIN DE LA VIE D'ÉSOPE.

Digitized by Google

FABLES D'ESOPE.

FABLE PREMIÈRE.

LE COQ ET LA PERLE.

Le coq sur un fumier grattoit, lorsqu'à ses yeux
Parut un diamant : Hélas ! dit-il, qu'en faire,
Moi qui ne suis point lapidaire ?
Un grain d'orge me convient mieux.

Un coq trouva par hasard une perle en grattant dans un fumier ; et la rejeta, et dit : Un lapidaire rendroit graces aux dieux d'une telle fortune ; mais à mon égard, une perle me convient si peu, que je m'estimerois beaucoup plus heureux d'avoir trouvé un grain d'orge.

Ce trésor, qu'un coq mal-habile
Rebute, et voit ici d'un œil indifférent,
C'est Homère ou Virgile
Entre les mains d'un ignorant.

Digitized by Google

FABLE II.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Un loup quérelloit un agneau,
Qui ne savoit pas troubler l'eau.
A tous coups l'injuste puissance
Opprime la foible innocence.

Le loup et l'agneau se désaltéroient dans le courant d'un ruisseau; le premier fort près de sa source, l'autre fort au-dessous. Le loup, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour mettre l'agneau en pièces, ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il courut à lui, et l'accusa d'avoir troublé son eau. Comment pourrois-je la troubler ? lui dit l'agneau tout tremblant. Je bois fort au-dessous de l'endroit où vous buvez; croyez que bien loin de chercher à vous nuire, je n'en ai pas seulement la pensée. Hier, répliqua le loup, je vis ton père qui animoit par ses cris des chiens qui me poursuivoient. Il y a plus d'un mois répondit l'agneau, que mon père a senti le couteau du boucher. C'étoit donc ta mère ? poursuivit le cruel. Ma mère,

Digitized by Google

répartit l'autre, mourut ces jours passés en me mettant au monde. Morte ou non, reprit le loup en grinçant les dents, je sais combien tu me hais, toi et tous les tiens ; il faut que je m'en venge. Cela dit, il se lance sur l'agneau, l'étrangle et le mange.

L'agneau n'alléguoit rien pour sa juste défense,
Qui ne mît le loup dans son tort ;
Mais il ne savoit pas qu'opprimer l'innocence,
C'est le droit du méchant, quand il est le plus fort.

Digitized by Google

FABLE III.

LA GRENOUILLE, LE RAT ET LE MILAN.

Le rat et la grenouille, auprès d'un marécage,
S'entretenoient en leur langage ;
Le milan fond sur eux,
Et les mange tous deux.

La grenouille contestoit avec le rat : la première soutenoit qu'à bon droit elle s'étoit mise en possession de certain marais. L'autre prétendoit au contraire qu'il lui appartenoit, et partant, que la grenouille devoit le déguerpir. Celle-ci n'en voulut rien faire. Bientôt la dispute s'échauffa entr'eux, et à tel point, qu'enfin ils se battirent. Ils eussent beaucoup mieux fait de s'accorder ; car tandis qu'échauffés au combat, ils ne pensoient à rien moins qu'au milan, celui-ci qui les guettoit depuis le commencement de leur dispute, fondit sur les combattans, et les mit tous deux en pièces.

C'est ainsi, petits princes
Qui vous entre-battez, que, pendant le débat,
Un voisin plus puissant, fondant sur vos provinces,
A vos dépens viendra terminer le combat.

FABLE IV.

Digitized by Google

FABLE IV.

LE CERF ET LA BREBIS

Le cerf et la brebis eurent une querelle ;
Mais parce que le loup en étoit le témoin ,
Elle avoua la dette ; et lorsqu'il fut bien loin :
Quand on promet par force , on ne doit rien , dit-elle.

Le cerf, accompagné du loup, demandoit à la brebis qu'elle eût à lui rendre un boisseau d'orge, qu'il lui avoit, disoit-il, prêté. La brebis, que la présence du loup intimidoit, avoua la dette, quoiqu'elle n'eût jamais rien emprunté du cerf, et prit jour pour s'acquitter envers lui. Ce jour venu, l'autre ne manqua pas d'aller chez la brebis, et de la sommer de lui tenir parole; mais celle-ci, qui le vit seul, se moqua de lui. Je ne suis pas, lui dit-elle, obligée de vous la tenir, puisque je ne vous l'ai donnée que par force, et de peur du loup qui vous accompagnoit : allez, je ne vous dois rien.

Le cerf n'étoit pas trop content ;
Il crut que la brebis l'alloit payer comptant ;
Mais il étoit bien fou de compter sur son orge :
Tient-on un traité fait le poignard sur la gorge ?

FABLE V.

LE CHIEN ET L'OMBRE.

Le morceau dans la gueule, un chien passoit à nage ;
Et comme au travers l'onde il en eut vu l'image,
Pour elle il oublia le corps, qu'il laissa choir.
Où ne nous conduit point l'avidité d'avoir ?

Un chien traversoit une rivière sur un pont, tenant un morceau de chair dans sa gueule ; il en

Digitized by Google

vit l'ombre dans l'eau, et crut que c'étoit quelque nouvelle proie. Aussitôt il lâcha la sienne et s'élança vers ce rien ; qui lui sembloit être un mets exquis. Mais quel fut son désespoir, lorsqu'il vit son avidité frustrée ! Malheureux que je suis ! s'écrioit-il en regrettant ce qui lui étoit échappé ; pour n'avoir su m'en tenir à ce que j'avois, j'ai tout perdu.

Combien de conquérans, aussi fous que ce chien,
Pour vouloir trop avoir, perdent tout, et n'ont rien ?
Hé ! sans porter le feu sur les états des autres,
Monarques, ne songez qu'à conserver les vôtres !

FABLE VI.

LE LION ALLANT A LA CHASSE AVEC LES ANIMAUX.

Les animaux disoient, tous d'un commun accord :
Chassons ; que les profits soient également nôtres.
Mais le lion prit tout, ne laissant rien aux autres.
Voilà comme on partage avecque le plus fort.

Le lion, la brebis et quelques autres animaux allèrent ensemble à la chasse. Le premier avoit juré qu'au retour il partageroit également entre tous ses associés ce que les uns ou les autres auroient pris. Un cerf tomba dans les lacs de la brebis, qui en avertit aussitôt le lion. Celui-ci accourut, dépeça la proie en quatre parts, et en fit le partage en présence des animaux. Voici comment : parce que je m'appelle lion, la première part, leur dit-il, m'appartient. Je suis le plus courageux ; ainsi la seconde m'est encore due. Il me faut aussi céder la troisième, comme au plus fort ; et si quelqu'un de vous me dispute la quatrième,

Digitized by Google

je l'étranglerai sur l'heure. Ainsi le lion prit le cerf tout entier, sans que ses associés osassent même s'en plaindre.

Peu s'en fallut encore qu'il ne les croquât tous.
Pour conquérir une province
Petits, qui vous liguez avec un méchant prince,
C'est ainsi qu'au partage il se moque de vous.

Digitized by Google

FABLE VII.

LE LOUP ET LA GRUE.

La grue ayant tiré de la gorge du loup
Un os de son long bec, qui le pressoit beaucoup :
Il n'a tenu qu'à moi de vous manger, commère,
Lui dit le loup ingrat ; et c'est votre salaire.

Un loup mangea une brebis, mais si goulument, qu'un os s'engagea fort avant dans sa gorge, et resta. Tout ce qu'il put faire alors, ce fut de chercher du secours ; mais il eut beau en demander, chacun le laissa crier, sans se mettre en peine du mal qu'il ressentoit. Il étoit, disoit-on, très-justement puni de sa gourmandise. La grue seule se laissa gagner par ses belles paroles, et se mit en devoir de le soulager ; elle fourra son long bec dans son gosier, et en tira l'os qui le suffoquoit, puis lui demanda récompense du bon office qu'elle venoit de lui rendre. Ma mie, lui dit le loup d'un ton railleur, vous n'y pensez pas : moi, vous récompenser, quand vous m'êtes rede-

Digitized by Google

vable de la vie ; quand il n'a tenu qu'à moi de vous arracher le col ! Allez, ingrate, vous êtes trop heureuse de l'avoir retiré de ma gueule.

Obligez un ingrat ; pour toute récompense,
Un pareil compliment payera votre imprudence.
Vous me fîtes du bien ; je ne vous fis nul mal :
Tout cela, diroit-il, me paroît fort égal.

FABLE VIII.

LE LABOUREUR ET LA COULEUVRE.

Transie et demi-morte étoit une couleuvre :
Un homme auprès du feu la mit dans sa maison,
Qu'ensuite elle infecta de son ingrat poison.
Ah ! quel prix pour une bonne œuvre !

Un laboureur trouva dans la neige une couleuvre transie de froid, et demi-morte ; il en eut pitié, la prit et l'emporta dans sa cabane, où, après avoir allumé un grand feu, il la réchauffa si bien, et en prit tant de soin, que peu à peu elle reprit ses forces ; mais le premier usage qu'elle en fit, fut de s'élever contre son bienfaiteur, et de se lancer sur lui pour le piquer. Méchante ! lui dit le laboureur surpris de son ingratitude, est-ce ainsi que tu reconnois le bien que je viens de te faire ? Après que je t'ai sauvé la vie, tu cherches, ingrate, à me l'ôter ! Cela dit, il prit une hache et la tua.

C'est ainsi qu'un ingrat est de son bienfaiteur
Le plus cruel persécuteur :
Vous l'accablez de biens ; il s'en sert pour vous nuire :
Vous voulez l'élever ; il cherche à vous détruire.

Digitized by Google

FABLE IX.

LE SANGLIER ET L'ANE.

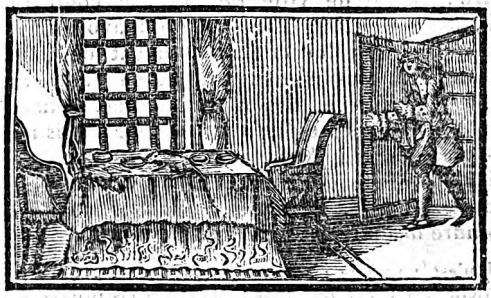
L'âne, mauvais plaisant, railloit le sanglier,
Qui d'abord en conçut un dépit effroyable ;
Après il en eut honte, et tâcha d'oublier
Qu'il eût grincé les dents contre ce misérable.

L'ANE se moquoit un jour du sanglier, et le bravoit. Celui-ci fut sur le point de l'en punir, mais il retint sa colère : Malheureux ! lui dit-il en le regardant d'un œil de mépris, qu'il me seroit aisé de rabattre ton insolence ! mais aux dieux ne plaise que je m'emporte contre un lâche, qui n'en vaut pas la peine.

Se venger d'un faquin, c'est se déshonorer ;
Mépriser sa lâche insolence,
C'est toute la vengeance
Qu'un noble cœur en doit tirer.

Digitized by Google

FABLE X.



LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Le rat de ville étoit dans la délicatesse ;
Le rat des champs vivoit dans la simplicité :
L'un avoit plus de politesse ;
L'autre étoit plus en sûreté.

Le rat de ville et le rat des champs se traitèrent tour-à-tour. Le dernier commença la fête dans un endroit fort écarté, et tira de son trou l'élite de ses provisions, des pois, du fromage, et quelque peu de lard. Il étoit pauvre : ainsi ce fut là tout ce qu'il put servir à son ami, qui, plus content du bon accueil de son hôte que de ses mets grossiers, n'y touchoit par complaisance, que de l'extrémité de la dent. Le repas fini, le rat de ville invita l'autre à venir le lendemain dîner chez lui, et lui vanta fort la chère qu'il faisoit à la ville. Le campagnard s'y rendit, et trouva dans un fort bon salon le festin préparé sur un tapis couvert de relief de viandes exquises ; mais à peine eut-il commencé à manger, qu'un valet, ouvrant

Digitized by Google

brusquement la porte du lieu où il étoit, vint troubler la joie des deux amis, qui, tout épouvantés, s'enfuirent, qui de-çà, qui de-là. Le valet retiré, le rat de ville rappela son compagnon, qui, demi-mort de la frayeur qu'il avoit eue, lui demanda si on lui donnoit souvent de pareilles alarmes? A tous momens, répliqua l'autre; mais il n'est point de plaisir sans peine. Quels que soient les vôtres, répartit le premier, s'ils ne sont pas tranquilles, ils ne me tentent plus. Adieu: j'ai d'abord envié l'abondance de vos repas; mais comptez que je fais maintenant plus de cas du moindre des miens que de tous les vôtres.

Il n'est point de plaisir où la crainte se trouve:
Riches, c'est ce qu'ici le rat sensé vous prouve.
Liberté, vous dit-il, repos et sûreté,
Sont des biens qu'on ne voit que chez la pauvreté.

FABLE XI.

L'AIGLE ET LA CORNEILLE.

La corneille excroqua la pâture de l'aigle;
L'aigle en rit, comme font les magnanimes cœurs:
Aux petits appartient la fourbe; et dans la règle,
Il vaut mieux que les grands soient trompés que trompeurs.

Un aigle tenoit une huître entre ses serres, et s'efforçoit d'en rompre l'écaille, pour en tirer le poisson qu'elle renfermoit, mais sans pouvoir en venir à bout. Vous voilà bien intrigué, lui dit une corneille qui mouroit d'envie de lui excroquer sa proie; élevez-vous en l'air, et le plus haut qu'il vous sera possible; puis laissez tomber votre huître sur ces cailloux: l'écaille sera bien forte si elle ne s'y brise. L'aigle trouva l'expédient

Digitized by Google

merveilleux, et fit ce que l'autre lui conseilloit : mais la conseillère seule y trouva son compte, car l'huître s'étant brisée en tombant, la corneille enleva le poisson, et prit la fuite, non sans rire de la sotte crédulité de l'aigle.

Quand un fourbe vous dit : Pour finir votre affaire,
Voici ce qu'il faut faire ;
Vous croyez que pour but il n'a que votre bien ;
Mais désabusez-vous ; il ne songe qu'au sien.

Digitized by Google

FABLE XII.

LE RENARD ET LE CORBEAU.

Le renard du corbeau loüa tant le ramage,
Et trouva que sa voix avoit un son si beau,
Qu'enfin il fit chanter le malheureux corbeau,
Qui de son bec ouvert laissa choir un fromage.

Un corbeau tenoit un fromage dans son bec. Un renard en sentit l'odeur, et s'avançant vers le corbeau : Que vois-je ? lui dit-il d'un air surpris. On m'avoit fait entendre que votre plumage etoit noir. Hé, grands Dieux ! celui d'un cygne n'est pas plus blanc. De grace, seigneur corbeau, permettez que je vous contemple un moment tout à mon aise. Sans flatterie, vous me semblez si beau, que je ne puis me lasser de vous admirer. Mais, ajouta-t-il en adoucissant sa voix, je suis bien persuadé que la beauté n'est pas la seule perfection qui vous distingue. La nature, qui s'est plue à vous rendre le plus accompli de tous les oiseaux, vous a donné sans doute une voix divine ;

Digitized by Google

et pour bien chanter, il n'est, j'en jurerois, dans nos bois, que vous et le rossignol. A ce discours, le corbeau, tout transporté d'aise, voulut faire connoître que le renard ne se trompoit pas, et ouvrit le bec pour chanter; mais en l'ouvrant, il laissa tomber sa proie, et le renard s'en saisissant, prit aussitôt congé du corbeau; aussi satisfait, disoit-il en le raillant, de la bonté du fromage, que de la beauté de la voix.

Ce corbeau que transporte une vanité folle,
S'aveugle, et ne s'apperçoit point
Que pour mieux le duper un flatteur le cajole.
Hommes, qui d'entre vous n'est corbeau sur ce point?

FABLE XIII.

LE RENARD ET L'AIGLE.

Compères et voisins assez mal assortis,
A la tentation tous deux ils succombèrent;
Car l'aigle du renard enleva les petits,
Et le renard mangea les aiglons qui tombèrent.

Un aigle avoit fait son nid sur un chêne. Au pied de cet arbre un renard nourrissoit ses petits, et tous deux y sembloient s'entr'aimer. Un jour que le dernier étoit allé chercher pâture, l'aigle fondit tout-à-coup sur les petits du renard, les enleva, et en fit curée à ses aiglons. L'autre de retour reconnut la perfidie de sa voisine, et en fut outré; mais comme il ne pouvoit atteindre son ennemi, tout ce qu'il put faire alors, ce fut de remettre aux dieux le soin de sa vengeance. Ils ne laissèrent pas long-temps cette méchanceté impunie; car quelques jours après, l'aigle, qui avoit remarqué que des laboureurs sacrifioient une chèvre sur l'autel

Digitized by Google

de leur Dieu, vint en enlever un morceau, où quelques charbons en feu s'étoient attachés, et les emporta avec la chair dans son nid. Comme il n'étoit fait que de paille et d'autres matières combustibles, il s'embrâsa d'abord, et les aiglons tombèrent à terre. Alors le renard, qui se tenoit au pied du chêne, se jeta sur eux, et rendit la pareille à l'aigle, en les croquant tous l'un après l'autre.

Grands, quel que soit votre avantage
Sur un foible ennemi, gardez de l'outrager;
N'armât-il contre vous qu'une impuissante rage,
Tremblez; il est des dieux qui sauront le venger.

FABLE XIV.

LE LION ACCABLÉ DE VIEILLESSE.

Contre un lion caduc la rage se débonde
Des autres animaux qui lui furent soumis.
C'est la plus grand'pitié du monde,
D'être vieux et d'avoir quantité d'ennemis.

Le lion, couché dans sa caverne, languissoit accablé de vieillesse et sur le point d'expirer. Les animaux qui ne le craignoient plus dans cet état, accoururent de toutes parts pour l'insulter. L'âne même parut, et vint avec bravade le frapper d'un coup de pied. Ah! s'écria le lion, en se tournant vers le loup et le sanglier, j'ai souffert patiemment tous vos outrages, tout lâches qu'ils sont; mais qu'un âne ose me faire insulte, ah! c'est ce que je ne puis endurer.

As-tu la force en main : on te craint, on t'admire;
Déchu de ta grandeur,
N'est-tu plus en état de nuire :
Tout, jusques au faquin, insulte à ton malheur.

Digitized by Google

FABLE XV.

L'ANE ET LE PETIT CHIEN.

L'âne flatta son maître, et crut qu'il feroit bien,
S'il pouvoit imiter les caresses du chien ;
Il lui mit lourdement ses pieds sur chaque épaule :
La risposte fut prompte, et faite à coups de gaule.

Un homme caressoit un petit chien en présence de son âne ; celui-ci envioit le bonheur du premier. Que fait ce chien, disoit-il en lui-même, pour mériter les caresses de notre maître ? Quelque fois il lui donne la patte. Hé bien, s'il ne tient qu'à cela pour s'en faire aimer, je serai bientôt tout aussi heureux que ce petit animal. Cela dit, il se lève sur ses pieds de derrière, et présente lourdement ceux de devant à son maître ; et celui-ci, fort surpris, rebuta des caresses aussi grossières, et appela ses valets, qui accoururent, et payèrent à grands coups de bâton la civilité du baudet.

Ne sortez point de votre caractère ;
Soyez ce que le ciel vous fit.
Un sot a beau se contrefaire,
Il ne sera jamais ce qu'est l'homme d'esprit.

FABLE XVI.

LE LION ET LE RAT.

Un lion prend un rat, et ne lui fait point mal ;
En des filets tendus, ce lion s'embarrasse ;
Ces filets sont rongés par ce foible animal ;
Et le grand du petit reçoit la même grace.

Tandis qu'un lion dormoit, un rat s'en approcha, fit cent tours autour de lui, enfin s'émancipa

Digitized by Google

jusqu'à sauter sur sa croupe. Le lion s'en éveilla, le prit, et fut sur le point de l'écraser; mais le jugeant indigne de sa colère, il le lâcha. Celui-ci, qui lui devoit la vie, trouva bientôt l'occasion de s'en revancher; car quelques jours après, le lion tomba dans les filets des chasseurs; la forêt retentit de ses rugissemens; à ce bruit, le rat accourut, rongea les mailles des réseaux qui enveloppoient son bienfaiteur, et fit si bien, que le lion sortit du piège dans lequel il étoit tombé.

Ménager tout le monde est chose salutaire :
C'étoit fait du lion sans le rat; qui l'eût dit?
Et pourtant celui-ci tira l'autre d'affaire.
Le plus grand a souvent besoin du plus petit.

FABLE XVII.

L'HIRONDELLE ET LES OISEAUX.

L'hirondelle aux oiseaux qui voulurent l'entendre,
Dit : Tâchez d'empêcher la semaille du lin;
Elle vous est nuisible, et le projet malin
D'en faire quelque jour des filets pour vous prendre.

Une hirondelle vit un laboureur qui ensemençoit une chenevière, et courut en avertir les oiseaux. Un jour, leur disoit-elle, cette graine vous sera funeste; le chanvre viendra, et l'oiseleur en fera mille engins qui serviront à vous prendre; croyez-moi, volez tous sur ce champ, et mangez cette semaille. Elle eut beau dire, on ne l'écouta pas; au contraire, on la siffla, ainsi que ses prédictions. Cependant le chanvre crut. Arrachez, leur dit-elle encore, cette maudite herbe; car si vous la laissez, vous vous en repentirez : Arrachez-la vous-même,

Digitized by Google

lui répartit-on ; pour nous, nous n'en avons pas le loisir. Enfin, le chanvre étant mûr, l'hirondelle courut aux oiseaux, et leur dit : Ce que je vous ai prédit est sur le point d'arriver ; si vous aimez votre liberté, éloignez-vous de ces cantons. Babillarde, lui dit-on, quand vous plaira-t-il de ne nous plus rompre la tête ? Allez, nous n'avons rien à craindre. Alors elle quitta la compagnie des oiseaux, qui se repentirent, mais trop tard, de ne l'avoir pas voulu croire ; car quelque temps après, l'oiseleur arracha son chanvre, en fit des réseaux, les tendit, et les y prit presque tous.

Prévoyez les malheurs, comme fit l'hirondelle ;
Mais sur-tout écoutez un conseiller fidèle :
Un bon avis n'est pas à rebuter ;
Heureux qui sait en profiter.

Digitized by Google

FABLE XVIII.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI.

Une poutre pour roi faisoit peu de besogne ;
Les grenouilles tout haut en murmuroient déjà ;
Jupiter à la place y mit une cicogne.
Ce fut encore pis, car elle les mangea.

Les grenouilles se lassèrent de vivre en république : Jupiter, s'écrièrent-elles, un jour, donnez-nous un roi qui sache nous gouverner. Le dieu rit de leur imprudence ; et leur refusa long-temps ce qu'elles lui demandoient ; mais enfin, étourdi de leurs cris, il se résolut, quoiqu'à regret, de les contenter, et lança dans leur marais un soliveau. Le bruit qu'il fit en tombant, intimida si fort les grenouilles, qu'elles se plongèrent au fond de leurs marecages, demi-mortes de frayeur. Mais quelque peu de temps après, une des plus hardies mit la tête hors de l'eau, et d'abord n'osa considérer que de loin le nouveau roi ; puis se rassura jusqu'à s'en approcher ; enfin, le voyant sans mouvement,

se

Digitized by Google

se mit à sauter et à ressauter sur lui. Elle fut suivie d'une seconde, la seconde d'une troisième, et celle-ci de toutes les autres, qui, fort mal satisfaites de leur prince immobile, s'en plaignirent à Jupiter, et lui en demandèrent un autre qui fût plus agissant. Le dieu leur envoya la cigogne, qui, en fort peu de tems, en croqua la moitié; et celles-ci crièrent plus fort que jamais, et demandèrent à Jupiter qu'il les délivrât de leur tyran; mais il ne voulut plus les entendre : Puisque vous n'avez pu, leur dit-il, souffrir votre bon roi, souffrez maintenant le méchant, de peur qu'il ne vous en vienne encore un pire.

S'en tenir à son roi, tel que le ciel le donne;
C'est ce qu'Esope ici sagement nous ordonne.
Tel peuple, las du sien, le changea follement,
Qui bientôt regretta l'ancien gouvernement.

FABLE XIX.

LES COLOMBES ET LE MILAN

Les colombes en guerre avec le milan
Veulent que l'épervier à leur tête demeure;
Mais leur condition n'en devint pas meilleure,
Ayant un adversaire et de plus un tyran

Le milan faisait rude guerre aux colombes ses voisines. Celles-ci, pour se mettre à couvert de ses hostilités, crurent ne pouvoir mieux faire que de se choisir entre les oiseaux un roi qui pût faire tête à leur ennemi. Le faucon fut ce roi, qui ne fut pas plutôt entré dans le colombier, sous prétexte de reconnaître les forces de son parti, qu'il se jetta sur les colombes, et les tua toutes.

Nos voisins, dit un peuple, arment pour nous surprendre;
Opposons-leur un chef qui puisse nous défendre :
On l'élit; mais bientôt le chef est un tyran,
Et le faucon fait pis que n'eût fait le milan.

Digitized by Google

FABLE XX.

LE VOLEUR ET LE CHIEN.

Le chien dit au larron qui le voulait surprendre
Par l'appât d'un morceau de pain:
Il n'est pas question de profit ni de gain,
Et tu viens moins ici pour donner que pour prendre.

Un voleur s'efforçait d'entrer pendant la nuit dans une maison, à dessein d'y faire quelque vol; mais il en fut empêché par un chien qui la gardait. Comme celui-ci ne cessait d'aboyer, l'autre lui présenta un morceau de pain, et crut l'engager par ce moyen à se taire; mais le chien le rejetta: Méchant, dit-il à l'homme, je pourrais accepter ton présent, si je ne connaissais dans quelle vue tu me l'offre; va, retire-toi d'ici, rien ne peut corrompre ma fidélité.

Où sont vos serviteurs qui suivent de ce chien
La prudence fidèle?
En dépit des méchans, princes, tout ira bien,
Si vous n'en choisissez que d'après ce modèle.

FABLE XXI.

LA TRUIE ET LE LOUP.

A la truie en travail le loup disait: Madame,
Si vous voulez, je puis vous soulager beaucoup.
Elle qui reconnut l'intention du loup:
Peste soit de la sage-femme

Un loup vit une truie en travail: Commère, lui dit-il en s'approchant d'elle d'un air officieux, si vous le souhaitez, je vous aiderai à vous délivrer

Digitized by Google

de votre portée ; et pour ce qui est de vos petits, si vous voulez m'en confier la garde, comptez qu'ils seront près de moi fort en sûreté. Compère, lui dit la truie, j'en suis bien persuadée ; mais si tu voulais bien t'éloigner du lieu où je suis, il me semble que les petits et la mère auraient encore moins à craindre.

La truie en refusant les offres de service,
Que lui faisoit un loup passé maître en malice,
Fort à propos, je crois, disait au fond du cœur :
Fou qui donne sa bourse à garder au voleur.

FABLE XXII.

LE CHASSEUR ET LE CHIEN.

N'êtes vous pas injuste autant que l'on puisse être ?
Vous m'aimiez autrefois, et vous m'estropiez,
Parce que je n'ai plus ni de dents ni de pieds.
Voilà ce qu'un vieux chien reprochait à son maître.

Un chasseur lançait un cerf, et tachait de ranimer par ses cris, et par le son du cor, un chien que la vieillesse avait rendu pesant et tardif. Celui-ci, qui manquait bien moins de courage que de forces, fit un dernier effort, et courut de telle vîtesse, qu'il atteignit la bête, et la mordit ; mais faute de dents, il ne put l'arrêter. Alors le chasseur, au désespoir de manquer sa proie, courut au chien, et le chargea de coups, en lui reprochant qu'il n'était plus bon à rien. Si je ne suis plus ce que je fus autrefois, lui répliqua le chien, ne t'en prends qu'à ma vieillesse. Maintenant je vaux peu, je l'avoue; mais, ingrat, souviens-toi de ce que j'ai valu dans ma jeunesse.

Que faire, dit un grand, de ce vieil officier?
Qu'il parte ; il ne peut plus me rendre aucun service.
D'accord ; mais rendez-lui justice :
Ceux qu'il vous a rendus, les doit-on oublier ?

Digitized by Google

FABLE XXIII.

LES LIÈVRES.

Le vent faisait du bruit dans une forêt ;
Les lièvres eurent peur, nul ne les poursuivant :
Je crois, dit l'un d'entr'eux, que ce n'est que le vent,
Mais nous aurons toujours de la peine à le croire.

Une forêt battue du vent, faisait plus de bruit que de coutume. Les lièvres s'en effrayèrent : Sauvons-nous, dit l'un d'eux ; j'entends les cris du chasseur et les abois des chiens ; et toute la bande prit aussitôt la fuite. Un marais l'arrêta ; des grenouilles y sautaient de la rive dans l'eau. Le bruit qu'elles faisaient en s'y plongeant augmenta l'épouvante du chef de nos fuyards. Comme il ne pouvait fuir en avant, et qu'il n'osait rebrousser en arrière, son embarras s'accrut, et à tel point, qu'il ne savait plus quel parti prendre. Cependant un de la troupe réfléchissait sur ce qui les avait si fort effrayés. Voici, dit-il aux autres, ce que nous fuyons, du vent et des grenouilles. A ces mots les lièvres se rassurèrent, et retournèrent dans la forêt.

Chaque grenouille était pour le lièvre un chasseur
Rien ne nous grossit tant les objets que la peur.
Un troupeau de moutons qui paît dans la prairie,
C'est, au yeux d'un poltron, de la cavalerie.

Digitized by Google

FABLE XXIV.

LE CHEVREAU ET LE LOUP.

Ouvre à ta mère, ingrat; peux-tu la méconnaître ?
Dit le loup au chevreau, se contraignant beaucoup.
Le chevreau répondit : Vous pourriez fort bien l'être ;
Mais par la fente on voit que vous êtes le loup.

Une chèvre enferma son chevreau dans sa loge, et s'en alla paître aux champs. Un loup, qui s'en était apperçu, accourut dès que la chèvre fut partie, et vint frapper à la loge. Ma fille, dit-il au chevreau, en contrefaisant la voix de la chèvre, j'ai oublié en partant de vous embrasser ; ouvrez vîte, que je puisse vous marquer ma tendresse ; ouvrez à votre chère mère. Je ne puis m'y résoudre, répartit le chevreau, qui l'avait reconnu en regardant au travers des fentes de la porte. Vous avez à la vérité toute la voix d'une chèvre ; mais le mal est que je vous vois tout le corps d'un loup.

Gouverneurs, quand de près l'ennemi vous menace,
Ainsi que ce chevreau veillez sur votre place :
Tel entré dans le fort, vous poignarde endormi,
Qui sur le pont-levis se disait votre ami.

FABLE XXV.

LA BREBIS ET LE CHIEN.

Le mâtin ajourna la brebis, ils plaidèrent ;
Malgré sa bonne cause, elle eut tort néanmoins :
Le vautour et le loup contr'elle déposèrent.
Quelle partie, et quels témoins !

Le chien somma la brebis, en présence de quelques animaux, de lui rendre un pain qu'il soute-

Digitized by Google

nait à tort de lui avoir prété. La brebis remontrait aux juges que le chien, par une insigne mauvaise foi, demandait ce qu'elle ne lui avait jamais emprunté; mais elle eut beau le lui soutenir, elle n'en perdit pas moins sa cause. Le chien produisit pour témoins du fait le vautour et le milan; de sorte que, sur leurs dépositions, la brebis se vit condamnée à rendre au premier ce qu'elle n'en avait jamais reçu, et fut obligée d'exécuter sur le champ ce jugement inique.

Plaidez contre fripons; faux témoins, à grands flots,
Courront pour les servir, et seront crus; c'est l'ordre.
Vous rendrez le pain, et si gros,
Que milan et vautour, chacun y pourra mordre.

FABLE XXVI.

LE SERPENT ET LE LABOUREUR.

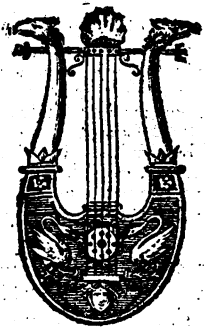
La cognée à la main, et d'une ame indignée,
L'homme suit le reptile; après il s'en repent,
L'invite à revenir: Ma foi, dit le serpent,
Je ne me fie à vous non plus qu'à la cognée.

Un laboureur se fâcha contre un serpent qu'il nourrissait chez lui, et s'emporta jusqu'à le poursuivre une cognée à la main, dans le dessein de le mettre en pièces; mais celui-ci se sauva dans les bois voisins d'une telle vîtesse, que l'homme ne put l'atteindre. Ce dernier, quelque tems après, vit la grêle hacher tous ses grains, et crut qu'en punition du mauvais traitement qu'il avait fait au reptile, les Dieux avaient attiré cet orage sur ses terres. Pour les appaiser, il se met en quête du serpent, dans la vue de se réconcilier avec lui, le trouve, lui proteste qu'à l'avenir il n'aura rien à

Digitized by Google

craindre de sa part, et le prie de retourner à sa cabane ; mais il eut beau l'en presser, le serpent n'en voulut rien faire, et s'éloignant promptement de l'homme : De grand cœur, lui cria-t-il de loin, je retournerais chez toi, si je ne savais que tu y gardes encore ta cognée, et si je pouvais oublier à quelle intention tu l'as prise un jour contre moi.

Quand un méchant me dit, d'une voix radoucie :
Sans rancune ; oublions le passé, je vous prie ;
Je ne vous nuirai plus. Je réponds : Je vous crois ;
Mais m'éloigner de vous, c'est le plus sûr pour moi.



Digitized by Google

FABLE XXVII.

LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Maître renard offrit un beau matin
A dame la cigogne un étrange festin ;
Un brouet fut par lui servi sur une assiette,
Dont l'oison au long bec ne put attraper miette.
Aussi, pour se venger de cette tromperie,
A quelque tems de là la cigogne le prie ;
Dans un vase à long col lui sert friand morceau :
Le sot n'en put tâter, et léchant son museau,
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

VENEZ dîner chez moi, dit un jour le renard à la cigogne ; je veux vous y traiter, et de mon mieux. Celle-ci, sans se faire beaucoup prier, accepta la partie, et s'y rendit à l'heure marquée. L'accueil fut des plus obligeans ; mais la chère n'y répondit pas. Pour tous mets, l'hôte servit à sa voisine, sur une assiette fort plate, certain brouet si clair, que tout ce qu'elle put faire pendant tout le repas, ce fut de béqueter le plat, et presque toujours sans rien prendre ; à peine put-elle en gouter. Le

Digitized by Google

renard lappa le tout en moins de rien ; non sans rire de la cigogne, qui dissimulait son dépit, aussi piquée qu'affamée. Il ne rit pas longtems. Le même jour la cigogne l'invita à venir souper chez elle, et lui servit dans un vase, dont l'embouchure était et fort longue et fort étroite, de la chaire hachée : et celle-ci qui profitait alors de l'avantage que lui donnait son long bec, mangea tout à son aise, et se mit à rire à son tour du trompeur, qui, réduit pendant tout le festin à ne lécher que les bords du vase, quitta enfin la partie et demi mort de faim, se retira avec sa courte honte.

Vous me fîtes jeûner je vous rends la pareille,
Disait la cigogne au renard baissant l'oreille :
Tout est dans les règles, ami
Car à fourbe, fourbe et demi.

Digitized by Google

FABLE XXVIII

LE LOUP ET LE BUSTE.

Un loup, non sans merveille, entra chez un sculpteur;
Il n'y va pas souvent une pareille bête;
Voyant une statue, il dit: La belle tête!
Mais pour la cervelle au-dedans, serviteur.

Un jour un loup entra dans l'atelier d'un sculpteur, et y apperçut un buste d'un travail excellent. D'abord il en admira la beauté; mais dès qu'il l'eut vu de plus près et qu'il eut remarqué que le buste ne donnait aucun signe d'entendement: Oh! la belle tête! s'écria-t-il, c'est grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle.

Par-tout bustes pareils, à la cour, à la ville;
Qu'il vienne ce loup habile,
Pour y rire de plus d'un sot:
Oh! que d'occasions d'y placer son bon mot!

Digitized by Google

FABLE XXIX.

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Oses-tu bien cacher tes plumes sous les nôtres ?
Dirent les paons au geai rempli d'ambition.
Qui s'élève au-dessus de sa condition,
Se trouve bien souvent plus bas que tous les autres.

Un paon perdit dans sa mue quelques-unes de ses plumes ; un geai les ramassa, et s'en revêtit ; Alors il crut surpasser en beauté les paons même, et vint tout bouffi d'orgueil, se faufiler avec eux ; mais sa vanité fut bientôt punie. Les paons qui reconnurent l'artifice, lui arrachèrent ses fausses plumes, et le chassèrent de leur compagnie à grands coups de bec. Ainsi le geai, battu et déplumé, ne fut pas même plaint des autres geais qu'il avait méprisés.

Qui s'élève au-dessus de sa condition,
Y rentre tôt ou tard avec confusion ;
On l'a dit et redit, mais on a beau le dire,
Dans ces lieux sur ce point que de sujet de rire !

Digitized by Google

FABLE XXX.

LA MOUCHE ET LE CHARIOT.

Un chariot tiré par deux chevaux fougueux,
Roulait sur un chemin aride et sablonneux :
Une mouche était là, présomptueuse et fière,
Qui dit en bourdonnant : Que je fais de poussière !

Un cocher poussait sur une plaine sablonneuse, un chariot que deux forts chevaux tiraient avec vîtesse. Une mouche s'en apperçut, et vint en bourdonnant se poser sur le timon du char ; et là, s'imaginant qu'elle seule le faisait mouvoir : Voyez, s'écriait-elle, quelle poussière je fais lever !

J'ai battu l'ennemi, la victoire est complète,
Nous crie un fanfaron ; on me doit sa défaite.
Voyons s'il est bien vrai qu'il ait sauvé l'état ;
Voici ce qu'il a fait : il a vu le combat.

Digitized by Google

FABLE XXXI.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

La mouche, qui n'est pas orgueilleuse à demi,
Disait par vanité : Je suis noble, légère,
Et j'ai des traits piquans. Pour moi dit la fourmi,
Je ne suis simplement que bonne ménagère.

La mouche prétendait avoir des avantages qui rendaient sa condition fort supérieure à celle de la fourmi. Ce n'est pas sans raison, lui disait-elle avec orgueil, que je crois l'emporter sur toi : considère quelle est ma vie, quelle créature vit plus noblement que moi. Je ne travaille point ; j'entre partout où il me plaît, dans les palais, dans les temples ; et de quelles viandes je m'y nourris, Dieu le sait. Sur quelle bouche, sur quel sein ne puis-je me reposer ? et tu voudrais après cela, misérable, te comparer à moi, toi qui, tapie dans un trou, n'y subsistes qu'à peine de quelques grains à demi pourris ; encore ne les as-tu qu'à force de travaux et de fatigues ! Il est vrai, répliqua la fourmi, que tu habites des palais ; mais on ne t'y regarde que comme une importune ; ces belles dont tu dérobes les faveurs te chassent et te maudissent. Je conviens qu'en été tu fais bien meilleure chère que moi ; mais en hiver, comment vis-tu ? Tandis que, reléguée par le froid au fond de quelque muraille, tu y mourras de faim et de misère, je vivrai, moi, sous terre, de mes provisions, et j'y jouirai, malgré la rigueur de la saison, des fruits de mon travail. Cesse donc fainéante, de me mépriser ; si ta façon de vivre est plus noble, la mienne est moins à charge et plus sûre.

Un riche fainéant voit cent mets sur sa table ;
Et rit du laboureur. Ce n'est qu'un misérable ;
D'un peu de pain, dit-il, il ne vit qu'à demi.
Le rieur est la mouche, et l'autre la fourmi.

Digitized by Google

FABLE XXXII.

LE SINGE ET LE RENARD.

Le singe fut fait roi des autres animaux,
Parce que devant eux il faisait mille sauts.
Il donna dans le piége, ainsi qu'une autre bête ;
Et le renard lui dit : Sire, il faut de la tête.

Un jour les animaux s'assemblèrent dans le dessein de se chosir un roi ; le singe qui mourait d'envie de l'être, fit en leur présence des tours si surprenans, et des gambades si légères, qu'après avoir charmé par la souplesse toute l'assemblée, il enleva les suffrages, et fut nommé roi. Cependant le renard, chagrin de voir que l'adresse l'eût emporté sur le mérite, tendit au singe ce paneau : Sire, lui dit-il en lui montrant une fosse au fond de laquelle étoit un piége qu'il avoit préparé, et couvert de quelques feuilles, vous saurez que, ces jours passés, j'ai découvert dans ce trou un trésor inestimable ; or, tout trésor, comme bien sait votre majesté, appartient de droit au roi : vous êtes le nôtre; ainsi, comme il vous est acquis, ne manquez pas d'en faire votre profit. A ces mots le singe sauta dans la fosse ; mais bien loin d'y voir ce qu'il cherchait, il s'y trouva pris au piège du renard ; et celui-ci éclatant de rire : Pauvre fou ! dit-il à l'autre, as-tu bien pu te mettre dans l'esprit, que tu saurais gouverner les autres, quand tu ne sais pas te gouverner toi-même.

Le singe était fourni d'adresse :
On eut dans mainte foire admiré sa souplesse ;
Mais il manquait de jugement :
Et sans cela voit-on de bon gouvernement?

Digitized by Google

FABLE XXXIII.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF.

La grenouille superbe en vain tâche à s'enfler
Pour atteindre le bœuf ; elle n'y peut aller ;
Mais en simple grenouille au marais élevée,
N'est que dans son espèce une grosse crevée.

Une grenouille vit un bœuf qui passoit près d'un marécage : il ne sera pas dit cria-t-elle à sa fille, en se gonflant de toutes ses forces, que ce bœuf me surpassera en grosseur ; regarde-moi bien ; me voilà, je crois, pour le moins aussi grosse que lui. Vous n'en approchez pas, dis l'autre. -- M'y voici donc ? -- Point du tout. -- Oh ! poursuivit la grenouille, j'y viendrai, ou je..... La folle n'acheva pas ; car pendant que pour s'enfler encore, elle roidissoit plus que jamais, elle creva.

Le marquis fait le duc ; le duc fait le prince ;
Chacun s'enfle, et enfin chacun devient si mince,
Qu'ainsi que la grenouille il crève avec éclat.
On se perd à vouloir sortir de son état.

FABLE XXXIV.

LA CHAUVE - SOURIS ET LES OISEAUX.

Guerre entre les oiseaux, sanglante et meurtrière,
Dont pas un ne voulut avoir le démenti ;
Mais la chauve-souris, trahissant son parti,
N'osa jamais depuis regarder la lumière.

Les oiseaux en guerre les uns contre les autres, se livraient bataille, pendant que divisés en deux

Digitized by Google

troupes, ils s'entrebattoient, la chauve-souris sortit de ses rangs et passa du côté des ennemis, dans la vue d'affoiblir les siens, dont elle souhaitoit la perte; mais après que la victoire se fut déclarée pour ceux qu'elle venoit d'abandonner, elle s'en repentit. Les oiseaux vaincus, aussi bien que les vainqueurs, justement indignés de la lâche perfidie, la chassèrent, et lui enjoignirent, à peine de la vie, de ne jamais se présenter devant eux. De là vient qu'elle n'ose se montrer en plein jour, et qu'elle n'ose voler que de nuit.

Profitez de cette leçon,
Faux frères; rougissez de votre perfidie;
Et connoissez que l'infamie
Suit de fort près la trahison.

FABLE XXXV.

LA COLOMBE ET L'ÉPERVIER.

La colombe est en proie à l'épervier subtil,
Qui dans les mains d'un homme après lui-même tombe.
Eh! que vous ai-je fait? pardonnez-moi, dit-il.
Eh! que vous avoit fait, dit l'autre, la colombe?

Un épervier, après avoir long-tems poursuivi une colombe, sans pouvoir l'atteindre, vint en étourdi s'abattre dans les réseaux d'un oiseleur. Celui-ci ne l'eut pas plutôt pris, qu'il se mit en devoir de s'en défaire. Cruel, lui disoit l'oiseau, qui voulez m'ôter la vie, quel mal vous ai-je fait? Et quel mal, reprit l'homme t'avoit fait cette colombe que je t'ai vu poursuivre? meurs. Cela dit, il le tue.

Ainsi le ciel permet qu'un méchant soit la proie
D'un plus méchant que lui,
Qui le paie à son tour de la même monnoie
Dont il payoit autrui.

Digitized by Google

FABLE XXXVI.

LE RENARD ET LE LOUP.

Le loup se voit trahi du renard son compère ;
Qui mène le berger jusque dans son repaire ;
Et comme à ce massacre il a contribué,
Il hérite du loup, et puis il est tué.

Un loup subsistoit dans sa tanière de quelques provisions qu'il y avoit amassées. Un renard, qui s'en étoit apperçu, courut lui rendre visite, dans le dessein de les lui escroquer ; mais comme le loup se tenoit sur ses gardes, il ne put y réussir. Pour les avoir d'une façon ou d'autre, voici ce qu'il fait : il court chez un berger, lui découvre l'endroit où le loup s'étoit retiré, et l'y conduit, non sans lui conseiller de mettre en pièces cette mauvaise bête, qui lui avoit, disoit-il, étranglé si souvent ses meilleurs moutons. Le berger ne manqua pas de suivre le conseil ; mais après s'être défait du loup, il se défit encore du renard, qu'il assomma.

Le berger eut raison ;
Son exemple nous fait connoître,
Que, trouvât-on son compte en une trahison ;
On doit toujours haïr et châtier le traître.

FABLE XXXVII.

LES LOUPS ET LES BREBIS.

Une suspension d'Armes se fit jadis
Entre les loups et les brebis :
Bientôt parmi les loups grand tumulte s'élève ;
Comme si les brebis avoient rompu la trève.

Les chiens faisoient si bonne garde autour des

Digitized by Google

brebis, que les loups, qui ne pensoient qu'à les étrangler, n'osoient en approcher. Comme on ne pouvoit, sans beaucoup risquer, employer la force ouverte, il fallut avoir recours à la ruse; et voici celle dont les loups se servirent. Ils firent proposer une trève aux brebis, qui acceptèrent; et pour la commune sûreté, l'on convint de s'envoyer des otages de part et d'autre. Les chiens passèrent du côté des loups, et les louveteaux du côté des brebis. Elles se crurent alors fort en assurance, mais fort mal à propos; car quelques jours après, aux cris que faisoient les louveteaux, qui se voyoient séparés de leurs mères, les loups étranglèrent les chiens pendant qu'ils dormoient; ensuite ils accoururent, et se jettèrent sur les brebis, sous prétexte qu'elles avoient rompu la trève et maltraité les otages. Comme celles-ci n'étoient plus gardées par leurs chiens, elles se trouvèrent à la merci de leurs ennemis, qui n'eurent pas de peine à les mettre toutes en pièces.

Prétextes aux méchans ne manqueront jamais.
Les articles signés, tel égorge son hôte
Qui, le poignard en main, lui dit: C'est votre faute.
Vous pensiez, je le sais, à violer la paix.

FABLE XXXVIII.

LE BUCHERON ET LA FORÊT.

La forêt parut indignée
Contre le bucheron, qui son bois désoloit,
N'en ayant demandé qu'autant qu'il en falloit
Pour faire un manche à sa cognée.

Un bûcheron pria la forêt de lui donner de son bois autant qu'il lui en falloit pour faire un manche à sa cognée; ce qu'elle lui accorda très-volontiers;

Digitized by Google

mais elle s'en repentit, lorsqu'elle eut reconnu que ce bienfait seroit la cause de sa ruine. Le bûcheron n'eut pas plutôt emmanché sa cognée, qu'il s'en servit contre les arbres de la forêt même, et fit si bien, que, coupant aujourd'hui celui-ci, et demain cet autre, il la détruisit enfin toute entière.

Hommes, n'imitez pas l'imprudente forêt;
N'armez point un méchant qui cherche à vous détruire;
Mais, pesant sagement tout ce qui peut vous nuire,
Gardez-vous d'obliger contre votre intérêt.

Digitized by Google

FABLE XXXIX.

LE RENARD ET LES RAISINS.

Les plaisirs coûtent chers ! Eh ! qui les a tout purs ?
De gros raisins pendoient, ils étoient beaux à peindre,
Et le renard, n'y pouvant atteindre :
Ils ne sont pas, dit-il, encore mûrs.

Un renard qui mouroit de faim, apperçut des raisins qui pendoient sur le haut d'une treille assez élevée. Ils étoient mûrs, et le drôle en eût volontiers fait son profit ; mais il eut beau sauter et ressauter, la treille se trouva si haute qu'il ne put y atteindre. Comme il vit que tous ses efforts étoient inutiles : Ces raisins, dit-il, en se retirant tête levée, je les aurois fort aisément, si je voulois ; mais ils me semblent si verts, qu'ils ne valent pas la peine que je me donnerois pour les prendre ; j'aime mieux les laisser pour le moment.

Ce renard, dans le fond, étoit au désespoir.
On croit qu'il dit après, avec plus de franchise :
Les raisins étoient mûrs ; mais toujours on méprise
Ce qu'on ne peut avoir

Digitized by Google

FABLE XL.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Que tu me parois beau, dit le loup au limier,
Net, poli, gras, heureux et sans inquiétude!
Mais qui te pèle ainsi le col? -- Mon collier.
-- Ton collier? Fi des biens avec la servitude!

Un loup s'entretenoit avec un chien des mieux nourris, et le felicitoit sur son embonpoint. Ami, lui disoit-il, à te voir si gras et si poli, il est aisé de juger que ton sort est fort au-dessus du mien. N'en fais aucun doute, répliqua le chien. En vérité, mon cher, quand je me représente que tu ne couches que dans les bois, et presque toujours à l'air; que le plus souvent on t'y voit mourir de faim; haï, couru, persécuté de tout le monde, je ne puis concevoir comment tu peux supporter une vie si misérable. Pour moi, je vis bien d'une autre façon; bien couché, mieux nourri, chez un maître qui me fait cent caresses; ainsi je te laisse à penser si j'ai lieu de m'y croire heureux. Mais crois-moi, poursuivit-il, résous-toi à me suivre; en faisant ce que je fais

Digitized by Google

au logis, tu pourras, et sans grande peine, y partager mon bonheur. Et que m'y faudra-t-il faire? repartit le loup. Presque rien, répondit l'autre, écarter les voleurs et de tems en tems flatter le maître; du reste, tu n'auras qu'à boire, manger et dormir à ton aise. Ami, reprit le loup tout transporté de joie, s'il ne tient qu'à cela pour me rendre heureux, je le ferai tout aussi bien que toi. Cela dit, il suivit l'autre. Chemin faisant, le loup s'apperçut que le col du chien étoit pelé, et lui en demanda la cause. Ce que tu vois, répondit l'autre, peut provenir du collier qui sert à m'attacher. Attacher? dit le loup. Tu ne cours donc pas où tu veux? pas toujours, reprit le chien; mais à cela près, j'ai tout à souhait. Grand bien te fasse, dit le loup en rebroussant chemin. Quand à moi, je n'envis plus ton sort. Moins de biens et plus de liberté, c'est ma devise: cela dit, il court encore.

Dépendre, dans les fers, du caprice d'un maître,
Dure condition, disoit le loup au chien:
Il lui fit bien connoître,
Que sans la liberté, tout le reste n'est rien.

FABLE XLI.

LES MEMBRES ET LE VENTRE.

Contre le ventre un jour les membres disputèrent.
En son pressant besoin, nul ne le secourut;
Tous, las de le servir, enfin se revoltèrent,
Et tel à qui ce ventre appartenoit mourut.

Un jour les membres se dépitèrent contre le ventre. Nous nous tuons, dirent-ils, à travailler; et pour qui? Pour un glouton qui, sans prendre aucune part à notre travail, en retire seul tout le

Digitized by Google

fruit. Qu'il prenne lui-même de quoi se nourrir, disoit le bras; je ne veux plus lui rien donner. J'ai tant fait de pas pour ce fainéant, disoit le pied; que j'en suis tout fatigué; il est tems que je me repose. Arrive ce qui pourra, disoit d'une autre part la jambe, je ne veux pas, moi, bouger d'ici. Le ventre ainsi abandonné, ne tarda guère à s'affoiblir. Aussitôt tous les membres s'en sentirent; et comme chacun d'eux perdoit ses forces à mesure que le ventre perdoit les siennes, ils tombèrent bientôt en défaillance; et périrent enfin avec lui.

Dans un état, le souverain
Est au peuple ce qu'est le ventre au corps humain.
Que par des nœuds étroits, l'un à l'autre s'unisse;
L'un ne peut succomber, que l'autre ne périsse.

FABLE XLII.

LE SINGE ET LE RENARD.

Donne moi, dit le singe en parlant au renard,
La moitié de ta queue. Il iroit trop du nôtre,
Dit-il, et j'aurois tort si je t'en faisois part;
Ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre.

Le singe prioit un renard de lui donner une partie de sa queue. Voisin, lui disoit-il, vous voyez que je n'en ai point, quand vous en avez trop. Et le renard, à ce compliment, éclata de rire de toute sa force. Quand j'en aurois, répliqua-t-il, cent fois davantage, j'aimerois beaucoup mieux en balayer la terre, que d'en couvrir les fesses d'un singe.

Chez vous un sot parcourt votre bibliothèque:
Je voudrais, vous dit-il, ce Platon, ce Sénèque.
Qu'en fera-t-il, s'il les obtient?
Ne demandez jamais que ce qui vous convient.

Digitized by Google

FABLE XLIII.

LE CHEVAL ET L'ANE.

L'âne vit le cheval traîner une charrue,
Que naguère il voyoit si pompeux et si fier,
Sous un riche harnois éclater dans la rue,
Des vanités du monde il faut se défier.

Un cheval de parade marchoit tête levée, et se carroit, fier du riche harnois qui le couvroit. Un âne, en passant, lui coupa chemin par mégarde : Faquin, lui dit le cheval d'un ton insolent, c'est bien à toi de me barrer le passage ; retire-toi, si tu ne veux que je te passe sur le ventre. Et l'âne tout effrayé s'écarta au plus vîte. Alors le cheval, pour montrer sa vigueur, et de combien il l'emportoit sur l'autre, se mit à courir de toute sa force ; mais en courant, il fit un tel effort, qu'il s'ouvrit l'aine, et devint inutile à son maître. Celui-ci le vendit à un laboureur ; et l'âne fut tout surpris, lorsqu'en retournant au moulin, il vit, quelques jours après, le cheval qui tiroit la charrue. Alors il eût bien pu lui rendre bravade pour bravade, mais il n'en fit rien par modestie ; il fut même assez bon pour le plaindre.

Un fat, le vent en poupe, insulte au misérable,
Lui vante son palais, ses richesses, sa table ;
Le sage, toujours humble, a moins de vanité,
Et ne s'enfle jamais dans la prospérité.

Digitized by Google

FABLE XLIV.

LE CERF SE REGARDANT DANS L'EAU.

Le cerf, dans un ruisseau se mirant autrefois,
Trouvoit sa jambe laide et son bois admirable.
Mais comme les chasseurs pressoient ce misérable,
Il fit cas de sa jambe, et méprisa son bois.

Un cerf se miroit dans le cristal d'une fontaine, aussi satisfait de la hauteur de son bois, que mécontent de ses jambes, qui lui sembloient mal taillées et trop menues; il les contemploit d'un air chagrin, lorsqu'un chasseur parut, et lâcha ses chiens après lui. Aussitôt le cerf prit la fuite au travers la forêt; là comme il étoit sur le point de se sauver par la légèreté de ses jambes, son bois s'embarrassa dans un taillis très-épais, et l'arrêta tout court. Alors le cerf, qui se voyoit en proie aux chiens, changea de sentiment, et loua ce qu'il avoit méprisé, comme, au contraire, il méprisa ce qu'il avoit loué.

Souvent ce qui nuit, plaît. L'ambitieux suppose
Que la tiare est du ciel le don le plus charmant.
S'il savoit, à quels maux la grandeur nous expose,
Il changeroit de sentiment.

FABLE XLV.

LE SERPENT ET LA LIME.

Le serpent rongeoit la lime;
Elle disoit cependant:
Quelle fureur vous anime,
Vous qui passez pour prudent?

Un serpent entra dans la boutique d'un serrurier, et voulut ronger une lime qu'il y trouva. Pauvre

Digitized by Google

fou, lui dit celle-ci, à qui t'adresses-tu ? Et ne vois tu pas bien que tes dents ne peuvent consumer ce qui consume le fer même ?

Vous, petits souverains, qui, bouillant de furie,
Courez mal à propos insulter un grand roi,
Ecoutez cette lime ; elle vous dit : C'est folie
De vouloir se jouer à plus puissant que soi.

FABLE XLVI.

LA BELETTE ET LE RENARD.

Un renard efflanqué voit du blé dans un clos,
S'y glisse par un trou, menu, léger, alègre :
Quand ce vint pour sortir, il se trouva trop gros ;
La belette lui dit : Seigneur, devenez maigre.

Un renard des plus maigres entra par une ouverture fort étroite dans un clos à blé, et là il s'en donna à cœur-joie pendant plusieurs jours. Il y fit telle chère, qu'en fort peu de tems il engraissa, et à tel point, que, lorsqu'il fut question de sortir du clos, il lui fut impossible de repasser par où il étoit entré ; ce qui le mit dans un fort grand embarras. Pendant qu'il alloit et venoit de tous côtés, sans savoir que devenir, une belette, qui l'avoit apperçu, lui donna ce conseil : Compère, lui dit-elle en souriant, tâche de redevenir, en jeûnant, aussi maigre que tu l'étois lorsque tu t'es fourré dans ce clos, et tu te tireras d'affaire.

Ainsi dans certain clos l'on entre tout défait ;
Et là, comme embonpoint on gagne, Dieu le sait ;
Car on n'empire pas à prendre ;
Le mal est qu'il y faut ou rester ou tout rendre.

Digitized by Google

FABLE XLVII.

LE PAON ET LE ROSSIGNOL.

Le paon dit à Junon : Par ton divin pouvoir,
Comme le rossignol, que n'ai-je la voix belle!
N'es-tu pas des oiseaux le plus beau ? lui dit-elle ;
Crois-tu que dans le monde on puisse tout avoir ?

Le paon se plaignoit à Junon de ce que les dieux ne lui avoient donné qu'une voix glapissante et désagréable, tandis qu'il leur avoit plu de rendre celle du rossignol douce et mélodieuse. Cette voix si charmante, disoit-il, je la méritois bien mieux que ce petit oiseau, moi qui suis le plus beau de tous ceux qui volent dans les airs. C'est justement, répliqua la déesse, parce que tu es le plus beau des oiseaux, que tu chantes le plus mal. Ce rossignol, dont tu envies si injustement la voix, n'a garde de t'envier ton plumage ; il sait que les dieux ont fait diverses parts de leurs dons, et que chacun doit se contenter de celle qu'ils ont bien voulu lui en faire. Cesse donc de te plaindre, et crains que pour te pu-

Digitized by Google

nie de ton orgueil, ils ne t'ôtent encore ce plumage qui te rend si fier.

Nul n'est content du lot qui lui tombe en partage.
Sans biens et sans honneurs, me donner le savoir !
Y pensez-vous, grands Dieux ! dit un savant peu sage,
Qu'il cesse de se plaindre, on ne peut tout avoir.

FABLE XLVIII.

LE BUCHERON ET LE LOUP.

Un pauvre loup etoit à la miséricorde
D'un homme à qui quelqu'un des chasseurs demandoit :
L'as-tu vu ? Non, dit-il, en le montrant au doigt.
Voilà comme la bouche avec le cœur s'accorde !

Un loup que les chasseurs poursuivoient, se sauva chez un bûcheron, et le pria de ne le point déceler, ce que l'autre lui promit avec serment. Sur ces entrefaites, les chasseurs arrivèrent, et demandèrent au bûcheron si le loup ne s'étoit point retiré dans sa cabane? Celui-ci le nia d'un ton fort assuré; mais en même tems il leur montra du doigt l'endroit où l'animal qu'ils cherchoient s'étoit retiré. Les chasseurs y accoururent ; mais ils n'y trouvèrent que le gîte. Le Loup, qui s'étoit apperçu de la mauvaise foi de son hôte, avoit gagné pays. Quelques jours après le bûcheron le rencontra, et lui fit reproche de ce qu'il s'étoit ainsi retiré, sans le remercier du bon office qu'il lui avoit rendu. C'est un devoir, repartit le loup, dont je n'aurois pas manqué de m'acquitter envers toi, si je n'avois remarqué qu'en parlant très-bien, tu agissois fort mal.

Tous vos sermens sont superflus,
Fourbes, portez ailleurs vos promesses frivoles;
Vous haranguez en vain ; j'en croirai beaucoup plus
Vos actions que vos paroles.

Digitized by Google

FABLE XLIX.

LE MERLE ET L'OISELEUR

Le merle à l'oiseleur qui tendoit ses filets,
Demande : Que fais-tu ? -- Je bâtis une ville.
L'Oiseau s'y prend, et dit : Ah ! que je m'y déplais !
Et pour les habitans le fâcheux domicile !

Un merle vit un oiseleur qui tendoit ses réseaux. Que faites-vous là, dit le premier à l'homme? Je bâtis une ville, répondit celui-ci. Ces paroles excitèrent la curiosité de l'oiseau, et le portèrent à s'approcher des réseaux, et de si près, qu'il s'y trouva pris. Perfide ! s'écria l'oiseau, si tu bâtis toujours de telles villes, tu n'y verras pas beaucoup de citoyens.

Sur l'infidélité qu'un empire se fonde,
Il ne s'étendra pas ;
Mais si la bonne foi règne dans vos états,
Monarques, espérez la conquête du monde.

FABLE L.

LE LION, L'ANE ET LE COQ.

Le coq craint du lion, et l'âne étoient ensemble ;
Du lion qui passoit, l'âne soutint le choc ;
Le voilà du lion le vainqueur, ce lui semble :
Le lion le mangea quand il fut loin du coq.

Le lion craint le chant du coq. Ce dernier s'étant mis à chanter, un lion, qui passoit près du lieu où il étoit, en fut si fort effrayé, qu'il prit aussitôt la fuite, cela à la vue d'un âne, qui passoit le long du chemin. Le baudet, qui le vit fuir

Digitized by Google

avec précipitation, s'imagina qu'il l'avait épouvanté par sa présence, et se mit à le poursuivre ; mais le lion ne se vit pas plutôt hors de la portée de la voix du coq, qu'il retourna sur ses pas, et mit l'âne en pièces. Mal-avisé que je suis, s'écriait ce dernier sur le point d'expirer ! m'appartenoit-il de faire le brave, et d'aller mal-à-propos insulter un lion.

Concluez de ceci,
Qu'un poltron quelquefois se pique de courage ;
Mais c'est quand vous fuyez : il vous criera merci,
Si vous tournez visage.

FABLE LI.

L'ANE MALADE.

L'âne était fort malade, et les loups en cervelle
S'adressent à son fils : Hé bien, quelle nouvelle ?
Ne va-t-il point mourir, ou n'est-il point mort ? Non,
Vous ne le tenez pas encore, dit l'ânon.

L'ANE était dangéreusement malade ; et quoiqu'il commençât à donner quelqu'espérance de guérison, le bruit s'étoit répandu parmi les loups et les chiens, qu'il tiroit à sa fin. Alors ces derniers accoururent, dans l'espérance de profiter de sa peau, sitôt qu'il seroit mort. Pendant qu'ils en attendoient la nouvelle avec impatience, et qu'ils regardoient au travers des fentes de la porte de la loge où l'âne étoit couché, ils apperçurent son ânon. Et de grace, mon fils lui crièrent ces bons amis, apprends-nous comment se porte ton père ; nous en sommes, je t'assures, fort en peine. Mieux que vous ne voudriez, répartit brusquement l'ânon.

Réplique très-sensée, et que très-volontiers
Je ferais, en tel cas, à tous mes héritiers.
Oui, Messieurs, je croirai que mon état vous touche,
Si je vois que le cœur s'accorde avec la bouche.

Digitized by Google

FABLE LII.

LE CHAT ET LES RATS.

Un chat faisait le mort, et prit beaucoup de rats;
Puis il s'enfarina pour déguiser sa mine
Quand même tu serois le sac à la farine,
Dit un des plus rusés, je n'approcherois pas.

Un chat, la terreur des rats, en avoit presque détruit l'engeance : il eût bien voulu croquer encore le peu qui en restoit ; mais le malheur des premiers avoit rendu les derniers plus sages. Ceux-ci se tenoient si bien sur leurs gardes, qu'il n'étoit pas aisé de les avoir. Je les aurai pourtant, dit le chat, et bon gré malgré qu'ils en aient. Cela dit, il s'enfarine, et se blotit au fond d'une huche. Un rat qui l'apperçut, le prit pour quelque pièce de chair, et s'en approcha; le chat se retrouve aussitôt sur ses pattes, et lui fait sentir sa griffe. Un second vint après, puis un troisième, qui fut suivi de plusieurs autres, et de ceux-ci, pas un ne s'en retourna. Cependant un dernier, vieux et ratatiné, mit la tête hors de son trou, et d'abord regarda de tous côtés; puis de là, sans vouloir s'avancer plus loin, se mit à contempler le bloc enfariné; enfin secouant la tête: A d'autres, mon ami, s'écria-t-il; il ne te sers de rien à mon égard de t'être ainsi blanchi; quand tu serois farine, sac, huche ou tout ce qu'il te plaira, je n'en approcherois pas en mille ans une fois

Vieux routier rarement se prend au trébuchet.
Hommes, pesez toujours mûrement votre projet,
Et n'en jugez jamais par ce qu'il paraît être.
Sage qui veut à fond tout voir et tout connaître.

Digitized by Google

FABLE LIII.

LE LION ET LE CHEVREAU.

Le chevreau chanta pouille au lion par la fenêtre.
Quoi ! vous savez déjà, dit le lion, comme il faut
Prendre son avantage? Ah ! mon mignon, peut-être
Parleriez-vous plus bas, si vous étiez moins haut.

Un chevreau vit, en regardant du haut d'une colline, un lion qui passoit au-dessous. Alors, profitant de l'avantage que lui donnoit l'élévation de l'endroit où il étoit, il se mit à l'injurier, et à lui faire les reproches les plus outrageans. Lâche, lui dit le lion en le regardant avec dédain, qui ne m'insultes que parce que le lieu où je te vois, te met à couvert de mon ressentiment, tu me tiendrois un langage bien différent, si je pouvois t'atteindre.

Du haut de son rempart un poltron vous menace ;
En plaine, devant vous, ils trembleroit de peur.
Qu'il vienne au pied du mur me prouver son audace,
Et je dirai de lui : C'est un homme de cœur.

Digitized by Google

FABLE LIV.

L'HOMME ET LE LION.

L'homme, aux yeux du lion, expose la statue
D'un homme qui terrasse un lion et le tue;
Et comme il s'en prévaut, le lion dit : Chez vous
Sont peintres et sculpteurs ; ils n'en est point chez nous.

L'HOMME et le lion voyageaient ensemble. Il arriva qu'ils appercurent sur la route une statue qui représentoit un athlète terrassant un lion. Ce que vous voyez, dit l'homme à son compagnon, vous prouve que nous sommes et plus forts et plus courageux que vous. Tout doux, répliqua le lion : si l'on trouvoit parmi nous des sculpteurs comme on en trouve parmi vous, vous verriez beaucoup plus d'hommes terrassés par des lions, que des lions terrassés par des hommes.

Qui se peint sur la toile, à son gré peut tout feindre.
Ce portrait de héros, où ta main t'as flatté,
Qu'il seroit différent, si tu t'étois fait peindre
Par celle de la vérité !

Digitized by Google

FABLE LV.

L'HOMME ET LA PUCE.

Pardon disoit la puce : un petit animal
Tel que moi, ne sauroit faire qu'un petit mal.
Vaine excuse, dit l'homme, inutile défense !
A personne il ne faut faire la moindre offense.

La puce mordit un homme au bras : celui-ci, dès qu'il se sentit piqué, pensa à se défaire de cette incommode, et fit si bien qu'il la prit. Comme il alloit la tuer : Considérez, lui dit-elle, que je ne vous ai que piqué ; vous voulez m'ôter la vie : hélas ! c'est tout ce que j'aurois mérité si j'avois cherché à vous l'ôter à vous-même. S'il eût été en ton pouvoir de le faire, répartit l'homme, tu l'aurois sans doute fait. Cela dit, il l'écrasa.

L'homme punit la puce un peu sévèrement ;
Il n'avoit ressenti qu'une douleur légère ;
Mais sa raison étoit qu'on est assez méchant,
Quand on fait, de sang froid, tout le mal qu'on peut faire.

FABLE LVI.

LA PERDRIX ET LES COQS.

La perdrix, bien battue, eut un dépit extrême
Que les coqs, peu galans, la traitassent ainsi ;
Depuis, voyant qu'entr'eux ils en usoient de même,
Patience, dit-elle, ils se battent aussi.

Un fermier acheta une perdrix, et la mit dans sa basse-cour. A son arrivée, les coqs, qui ne pouvoient se résoudre à souffrir cette étrangère, la

Digitized by Google

reçurent à grands coups de bec : les jours suivans elle ne fut pas mieux traitée ; alors elle se retira toute affligée dans un coin du poulailler. Comme elle y gémissoit, elle apperçut les coqs, qui pour quelque sujet de jalousie, s'entre-battoient. Allons, dit-elle, me voilà résolue à prendre patience. Comment ces brutaux pourroient-ils me traiter avec douceur, lorsqu'ils s'entre-déchirent eux-mêmes avec tant de fureur.

Vous qui, sous des méchans, vivez dans les alarmes,
Vertueux, essuyez vos larmes.
Vous vous plaignez. Hélas ! l'un de l'autre jaloux,
Ils sont, dans leurs fureurs, plus malheureux que vous.

FABLE LVII.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

On connoît les amis dans les occasions ;
Chère fourmi, d'un grain soyez-moi libérale ;
J'ai chanté tout l'été. -- Tant pis pour vous, cigale ;
Et moi j'ai tout l'été fait mes provisions.

La cigale, qui, pendant tout l'été, n'avoit pensé qu'à se donner du bon tems, se trouva, aux approches de l'hiver, dans une disette extrême. Comme elle ne savoit où trouver de quoi subsister, elle eut recours à la fourmi et la pria de lui prêter quelques grains. Me refuser, disoit-elle, c'est vouloir que je meure de faim ; car je n'ai fait, je vous jure, aucunes provisions. Tant pis, répartit la fourmi ; il falloit songer à l'avenir, faire ce que j'ai fait, travailler, remplir ses magasins de bonne heure. Et que faisiez-vous donc, s'il vous plaît, dans la belle saison ? Je chantois jour et nuit, dit la cigale, Mais vraiment, reprit l'autre en se moquant, vous

Digitized by Google

ne pouviez mieux faire que de penser à vous réjouir. Ainsi croyez-moi, achevez l'année comme vous l'avez commencée ; et puisque vous en avez employé la moitié à chanter, ne manquez pas d'employer encore l'autre à danser.

Vous qui chantez, rioz, et toujours sans souci,
Ne songez qu'au présent, profitez de ceci.
Pleurs, dit un vieux refrain, sont au bout de la danse.
J'ajoute : L'on périt, faute de prévoyance.

FABLE LVIII.

LE CORBEAU ET LE MOUTON.

La corneille, une fois dans la laine empêtrée,
Voltigeoit sur le dos de la brebis outrée,
Qui lui dit : tu n'en veux qu'à moi parmi nos champs ;
Toujours méchante aux bons, toujours bonne aux méchans.

Un corbeau voltigeoit en folâtrant autour d'un mouton, et prenoit plaisir à lui donner de tems en tems des coups de bec. Suis-je donc fait pour vous servir de jouet lui disoit le mouton ? Pourquoi vous adresser plutôt à moi qu'à ce chien qui garde le troupeau ? Pourquoi ? reprit l'autre. C'est parce que je le crains bien moins que lui. Apprends que je suis aussi bon envers les méchans, que méchant envers les bons.

Les méchans aux bons seuls font sentir leur malice ;
On souffre, on ne dit rien. Les bons sont trop prudens
Pour se mettre à couvert de leur noire injustice :
Ils feroient beaucoup mieux de leur montrer les dents.

Digitized by Google

FABLE LIX.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Un arbre reprochoit au roseau sa foiblesse:
Il vient un prompt orage ; un vent souffle sans cesse;
L'arbre tombe plutôt que de s'humilier,
Et le roseau subsiste à force de plier.

Le chêne se moquoit du roseau. Jouet du moindre souffle, lui disoit-il d'un ton méprisant, que tu me fais pitié, lorsque je te vois sur les bords d'un marais où l'on ne te découvre qu'à peine, baisser la tête devant les plus foibles zéphirs! Regarde-moi: vois jusqu'où la mienne s'élève, et combien est robuste ce tronc qui résiste aux plus furieuses tempêtes. Pendant qu'il se vantoit de la sorte, un ouragan s'éleva et vint tout-à-coup fondre sur le roseau et sur lui. Le vent eut beau souffler contre le premier; comme celui-ci plioit, il ne fit que l'agiter; tout le mal tomba sur le chêne. Pendant qu'il se roidit, et croit tenir ferme contre l'orage, un tourbillon de vent l'enveloppe, l'ébranle et le renverse. Alors on vit cet orgueilleux tomber au pied de celui qu'il venoit d'insulter.

Le chêne par les vents tombe déraciné,
Quand le roseau soutient leur courroux mutiné.
Fictus! s'il est ainsi; que les grands sont à plaindre!
Plus on est élevé, plus on a lieu de craindre.

Digitized by Google

FABLE LX.

LE CHEVAL ET LE LOUP.

Le cheval dit au loup : Je suis estropié
D'une épine, et voyez de quel air je chemine !
Comme au blessé le loup voulait tirer l'épine,
Le cheval sur le front lui lâche un coup de pied.

Un loup vit un cheval qui paissoit dans un pré : il l'eût volontiers mis en pièces ; mais comme il le voyoit sur ses gardes, et de taille à se bien défendre, il crut qu'il en viendroit mieux à bout par la ruse que par la force. Il l'aborde donc, se dit médecin des plus experts, et lui fait offre de ses remèdes. J'en ai, lui disoit-il, de si sûrs, que si vous ressentez quelqu'incommodité, je me fais fort de vous en délivrer sur le champ. Vous m'obligeriez beaucoup, répartit le cheval qui se doutoit du dessein, si vous vouliez bien me tirer une épine qui vient de me blesser le pied. Disant cela, il lève celui de derrière, et le présente au loup. Celui-ci qui ne cherche qu'à prendre son tems pour se lancer sur le cheval, s'en approche ; mais tandis qu'il

Digitized by Google

le considère, l'autre lui desserre une ruade qui lui fracasse toute la mâchoire. Je n'ai que ce que je mérite, dit le loup tout triste: devois-je faire le médecin, moi qui ne suis que boucher ?

Lorsque pour vous duper, un fourbe vous amuse,
Repoussez sagement la ruse par la ruse;
Feignez d'être sa dupe, et dans le fond du cœur,
Méditez quelque trait qui le tire d'erreur.

FABLE LXI.

LES DRAGONS.

Pluralité de têtes importune.
Un serpent en eut sept, un autre n'en eut qu'une:
Il passa, le premier eut de grands embarras.
Un chef est absolu, plusieurs ne le sont pas.

Deux dragons voulurent passer au travers d'une haie vive, fort touffue, qui leur barroit le chemin. L'un avoit une tête et plusieurs queues; l'autre une queue et plusieurs têtes. Ce dernier, quelqu'effort qu'il fit, n'en put jamais venir à bout; comme toutes ces têtes se nuisoient les unes aux autres, elles ne purent se faire dans la haie une ouverture assez large pour y faire passer le corps de la bête. L'autre eut moins de peine à se faire un passage; la tête s'ouvrit seule le chemin fort aisément, tira ensuite les queues, et fit si bien, que tête, corps et queues, tout passa.

On est sous plusieurs chefs toujours dans l'embarras;
L'un dit *blanc*, l'autre *noir*; on ne s'accorde pas.
Un seul, bien absolu, nous tire mieux d'intrigue;
On a vu rarement réussir une ligue.

Digitized by Google

FABLE LXII.

LA TORTUE ET LE LIÈVRE.

Le lièvre et la tortue alloient pour leur profit :
Qui croiroit que le lièvre eût demeuré derrière ?
Cependant je ne sais comme cela se fit,
Mais enfin la tortue arriva la première.

Le lièvre railloit un jour la tortue, et lui reprochoit son extrême lenteur. Parlons, lui dit celle-ci, que j'arriverai plutôt que toi à cet arbre que tu vois planté au bout de ce champ. Une tortue défier un lièvre à la course ! répartit l'autre ; allez ma mie, la tête vous tourne ; avant que de me faire un défi si extravagant, il failoit considérer que je peux faire en quatre sauts plus de chemins que vous n'en feriez, vous, en quatre semaines. N'importe, reprit la tortue ; et cela dit elle partit sans perdre le moindre instant. Le lièvre, sans s'en mettre en peine, lui laisse prendre le devant, badine, recule, s'amuse à brouter l'herbe, bien sûr, disoit-il en lui-même, de regagner le tems qu'il perdoit : cependant la tortue avançoit toujours. Comme l'autre la voit à deux doigts du terme, il s'élance, et part comme un éclair ; mais il n'étoit plus tems, la tortue touchoit au but. Quelqu'effort que fît le lièvre, il ne put arriver que le dernier, et perdit ainsi la gageure.

Est-il tems de partir, lorsque votre adversaire
Arrive au bout de la carrière ?
Négligens ! ou toujours demeurez en repos,
Ou si vous voulez vaincre, hâtez-vous à propos.

Digitized by Google

FABLE LXIII.

LE PORC-ÉPIC ET LE LOUP.

Un jour, au porc-épic disoit le loup subtil :
Croyez-moi, quittez là ces piquans ; ils vous rendent
Désagréable et laid. Dieu m'en garde, dit-il,
S'ils ne me parent pas, au moins ils me défendent.

Un loup rencontra un porc-épic, et s'avança dans le dessein d'en appaiser la faim qui le pressoit. Celui-ci, qui s'en aperçut, se hérissa d'abord de ses piquans. Si vous vouliez vous défaire de toutes ces pointes, lui dit l'autre, bien fâché de ne savoir par où le prendre, vous n'en seriez que mieux, car elles vous défigurent extrêmement ; croyez-moi, ne les portez plus. Les Dieux m'en gardent, repartit le porc-épic, en les redressant encore davantage. Ami, si ces piquans me parent mal, ils me défendent bien.

Le porc-épic agit très-prudemment en cette occasion. Nous devons toujours préférer l'utile à ce qui ne satisfait que la vanité.

Quand un méchant vous dit : Ami, quittez vos armes,
Je vous aime, vivez en paix et sans alarmes,
N'en faites rien. Devant un ennemi trompeur,
Retranché jusqu'aux dents, ayez encore peur.

Digitized by Google

FABLE LXIV.

LE RENARD ET LE COQ.

Le renard pris au piége étoit mélancolique :
Hélas ! dit-il au coq, daignez me soulager.
J'ai souvent mis le deuil dans votre domestique ;
Mais qu'il seroit honnête à vous de m'obliger.

Un renard, grand croqueur de poules, se vit enfin pris au piége qu'un fermier lui avoit tendu dans sa basse-cour. Comme il s'efforçoit, mais en vain, de s'en dégager, il apperçut un coq : Frère, lui dit-il, garde-toi bien, je te conjure, de me déceler, et si tu veux me rendre un service très-important, cours vîte avertir les renards du péril où je suis, et leur dire que je les prie de venir m'aider à me tirer d'ici. Le coq qui dissimuloit la joie qu'il ressentoit à pouvoir se venger, lui jura qu'en gardant le secret, il exécuteroit ponctuellement ce dont il le chargeoit ; mais bien loin de lui tenir parole, il courut droit au fermier lui compter tout ce qui se passoit ; et celui-ci accourut et assomma le renard. Hélas ! s'écria ce dernier avant que d'expirer, devois-je compter sur le secours de celui à qui j'ai tué tant de femmes ?

Dans un péril pressant, c'est en vain qu'on implore
Le secours de celui que l'on vient d'outrager :
Loin de vous en tirer, il vous y plonge encore ;
L'appeller, c'est lui dire : Accours pour te venger.

Digitized by Google

FABLE LXV.

LE RENARD ET LE CHAT.

Le renard se vantoit d'être subtil et fin ;
Le chat tout au contraire , alloit son grand chemin :
Les chiens viennent , le chat dessus un arbre monte ;
Et le renard s'écrie : Ah ! j'en ai pour mon compte.

Le renard et le chat voyageoient ensemble ; chemin faisant , ils se mirent à discourir de choses et d'autres. Enfin le premier dit à l'autre : Ami, pour peu que tu considères combien mon esprit est fécond en subtilités, tu seras forcé d'avouer franchement que ma finesse l'emporte de beaucoup sur la tienne. Je le crois , répartit le chat ; mais voyons, je te prie de quoi elle te servira présentement : vois-tu bien ces deux lévriers qui me semblent venir droit à nous ? Voilà , si je ne me trompe , de quoi mettre tes ruses à bouts. Pour moi, voici la mienne, c'est la seule que j'aie , mais je la soutiens meilleure que toutes les tiennes. Cela dit , il grimpe au haut d'un arbre. Le renard , tout habile qu'il étoit, n'en put faire autant. Il amusa bien les chiens par ses tours pendant quelque tems ; mais il eut beau les mettre vingt fois en défaut, cela ne le sauva pas ; ils l'atteignirent à la fin et l'étranglèrent.

N'ayez qu'un tour , mais qu'il soit bon :
On l'a dit avant moi ; mais je ne puis mieux faire.
Tout auteur n'est pas si sincère ,
Et ne va pas marquer ce qu'il dit en second.

Digitized by Google

FABLE LXVI.

LE COQ ET LE COQ-D'INDE.

Du coq-d'inde le coq fut jaloux, et crut bien
Qu'il étoit son rival ; mais il n'en étoit rien ;
Car il faisoit la roue, et libre et sans affaire
Pour avoir seulement le plaisir de la faire.

Le coq est jaloux de son naturel : celui-ci remarqua, qu'un coq-d'inde, qui venoit avec lui dans la même basse-cour, faisoit la roue en présence de ses poules, et en prit ombrage. Traître, lui disoit-il, ce n'est pas sans dessein que tu fais ainsi montre de tes plumes : tu cherches sans doute à plaire à mes femmes, et par conséquent à me les débaucher. Moi, reprit l'autre, c'est à quoi je n'ai jamais pensé, et tu t'alarmes bien mal-à-propos. Hé quoi ! ne saurois tu souffrir que je fasse la roue devant tes femmes, quand je souffre, moi, que tu viennes chanter, tout autant qu'il te plaît, devant les miennes.

Dans le siècle d'Esope, on fut jaloux d'un rien ;
Ce coq nous en instruit. Les choses changent bien ;
L'on craint dans celui-ci même de le paroître.
Bien que souvent on ait fort grand sujet de l'être.

Digitized by Google

FABLE LXVII.

LE BOEUF ET LE CHIEN.

Un bœuf affamé, las, et venu d'assez loin
Ami, tu me parois d'une humeur bien étrange,
Dit-il au chien grondant dessus un tas de foin;
Ni tu n'en veux manger, ni ne veux que j'en mange.

Un chien s'étoit couché sur un tas de foin : un bœuf que la faim pressoit, voulut en approcher pour en prendre quelque peu, mais il en fut empêché par le chien, qui grinçoit les dents, et s'éleva contre lui. Envieux animal, lui dit le bœuf, qu'elle est ta rage de ne pouvoir souffrir que je profite d'une chose dont tu ne fais aucun usage ?

Telle est de maint esprit la nature perverse :
Je sollicite un poste, un voisin me traverse ;
Lui conviendroit-il ? Non : mais ne pouvant l'avoir,
L'envieux, si je l'ai, craint d'être au désespoir.

Digitized by Google

FABLE LXVIII.

LE DUC ET LES OISEAUX.

Les oiseaux en plein jour voyant le duc paroître,
Sur lui fondirent tous à son hideux aspect.
Quelque parfait qu'on puisse être,
Qui n'a pas son coup de bec ?

Le duc, qui voyoit qu'il étoit généralement haï de tous les oiseaux, se retira tout dépité dans le creux d'un chêne, et n'osa plus se montrer que de nuit. Une fois seulement, il se hasarda à voler en plein jour, mais il s'en trouva mal. Les oiseaux ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils vinrent de toutes parts fondre sur lui, et depuis le plus grand jusqu'au plus petit, chacun se fit un plaisir de lui donner son coup de bec.

L'espèce volatile
Qu'on voit ici charger un duc, objet d'horreur ;
C'est la cour et la ville
Qui vont se déchaîner contre un méchant auteur.

FABLE LXIX.

LE LOUP ET LES CHIENS.

Deux mâtins se battoient ; le loup en sentinelle,
Voulant prendre son tems, les fit se rallier.
Un nouveau différend ne fait pas oublier
Une vieille querelle.

Un loup observoit de loin deux chiens qui s'entre-battoient : sitôt que la querelle fut fort échauffée, il s'imagina que, s'il alloit les attaquer, tandis

Digitized by Google

qu'ils étoient acharnés l'un sur l'autre, il les mettroit aisément en pièces. Dans cette pensée, il courut droit à eux; mais le contraire arriva. Les chiens, qui s'étoient accordés sur le champ à l'approche du loup, se rallièrent, puis ils coururent tous deux ensemble fondre sur le loup, et l'étranglèrent.

Voit-on ses voisins s'entre-battre?
On court les attaquer, mais souvent sans succès.
Chacun dans le péril pend au croc son procès.
En presser un, c'est en accorder quatre.

FABLE LXX.

L'AIGLE ET LE CORBEAU.

L'aigle, par une adresse extrême,
Dans les airs enlève un mouton:
Le corbeau veut faire de même,
On le tue à coups de bâton.

L'AIGLE fondit sur un mouton, et l'enleva à la vue d'un corbeau. N'en puis-je donc faire autant? dit le dernier. Cela dit, il s'abattit sur le plus gros du troupeau; mais bien loin de faire ce que l'aigle avoit fait, il s'embarrassa tellement dans la toison du mouton, qu'il y demeura. Comme il se débattoit pour s'en dégager, le berger accourut, le prit et le mit en cage, puis il le donna pour jouet à ses enfans

Mesurez-vous. Ce brave eut un sort favorable,
Et, sans doute, dis-tu, je l'aurai tout semblable;
Il entreprit: entreprenons. Tout beau;
L'aigle prit le mouton, et ne put le corbeau.

Digitized by Google

FABLE LXXI.

LE CHAT ET LE COQ.

Le chat veut sur le coq passer sa grosse faim,
Et cherchant un prétexte honnête pour le faire :
Ah ! dit-il, il mourra l'incestueux vilain,
Qui couche avec ses sœurs, ainsi qu'avec sa mère.

Un chat entra dans une basse-cour ; il y vit un coq, et d'un coup de griffe l'abattit sous lui. Son dessein étoit d'en faire un bon repas. Pourquoi me traiter ainsi ? s'écria le coq. Je ne me souviens pas de vous avoir jamais fait aucun mal, qui ait pu mériter que vous m'ôtiez la vie. Quand je n'aurois aucun sujet légitime de me plaindre de toi, répartit l'autre d'un ton composé, je me rendrois moi-même coupable envers les dieux, si je ne te punissois des vols que je te vois commettre ; méchant, qui vas roder tous les jours sur le champ de ton maître, pour dérober le grain qu'il y sème, tu mourras. Disant cela, il l'étrangle et le mange.

Sous les griffes du chat, le coq dit en mourant :
Tu penses beaucoup plus à ma chair qu'à mon crime :
Mais couvrir ses forfaits d'un prétexte apparent,
C'est de tout scélérat la commune maxime.

Digitized by Google

FABLE LXXII.

LA POULE ET SES POUSSINS.

La poule du milan connoissant les desseins,
Sans songer qu'elle-même en étoit poursuivie,
Dans une cage enferma ses poussins,
Et les mit en prison pour leur sauver la vie.

Une poule mena ses poussins aux champs, et s'écarta fort loin de sa basse-cour. Pendant qu'elle ne pensoit à rien moins qu'au milan, celui-ci parut, prêt à fondre sur sa couvée. Tout ce qu'elle put faire alors pour la sauver, ce fut de fuir, et de se sauver dans une ferme d'où elle se trouvoit fort proche, et là, de s'enfermer avec ses poussins dans une cage qu'elle y trouva. Le fermier, qui s'en apperçut, accourut, et prit ainsi d'un seul coup la mère et ses petits; mais celle-ci s'en consola, parce que du moins elle avoit, disoit-elle, mis ses poussins à couvert des serres de leur plus cruel ennemi.

Pour échapper aux fers d'un vainqueur odieux,
C'est ainsi qu'au voisin l'on se livre soi-même.
On dit que le vaincu n'en est souvent pas mieux;
Mais l'on fuit où l'on peut, dans un péril extrême.

FABLE LXXIII.

LE SINGE ET LE PERROQUET.

Le perroquet est beau par son caquet
Imiter l'homme, il fut un perroquet.
Et s'habillant en homme, sous le linge,
Le singe aussi ne passa que pour singe.

Un jour le singe et le perroquet pensèrent se

Digitized by Google

donner pour animaux raisonnables, et se mirent en tête de se faire passer pour tels. Le premier crut qu'on le prendroit pour un homme, dès qu'il en auroit pris les habits. L'autre s'imagina qu'il le feroit aussi, s'il pouvoit contrefaire la voix humaine. Le singe donc s'habilla. Le perroquet apprit quelques mots, après quoi l'un et l'autre sortirent de leurs bois, et vinrent se produire à certaine foire. Lorsqu'ils parurent, chacun y fut trompé; mais comme le singe ne disoit rien, et que le perroquet ne disoit jamais que la même chose, on sortit bientôt d'erreur. Ainsi ceux qui les avoient pris d'abord pour de vrais hommes, ne les prirent un quart d'heure après, que pour ce qu'ils étoient.

En vain l'on se déguise: un homme, est-il né sot,
Il le sera toujours; un geste, un ris, un mot,
sa démarche, son air, tout le fait reconnoître;
Il faut ne l'être point, pour ne le pas paroître.

FABLE LXXIV.

LE LOUP, LE RENARD ET LE SINGE.

Le renard, en procès, vint le loup attaquer ;
Le singe, comme juge, écouta leurs requêtes ;
Après il dit : Je ne saurois manquer,
En condamnant deux si méchantes bêtes.

Le loup et le renard plaidoient l'un contre l'autre par-devant le singe. Le premier accusoit l'autre de lui avoir dérobé quelques provisions ; celui-ci nioit le fait. Le singe, qui connoissoit de quoi l'un et l'autre étoient capables, ne savoit lequel croire ; ainsi il se trouvoit dans un grand embarras. Voici pourtant comme il s'en tira ; après bien des contestations de part et d'autre, il imposa silence aux parties, et prononça ainsi : Toi, loup, je te condamne à payer l'amende, parce que tu demandes au renard ce qu'il ne t'a point pris. Et toi, renard, tu la payeras aussi, parce que tu refuses de rendre au loup ce que tu lui as dérobé.

L'arrêt vous semble injuste et rendu par caprice :
Ésope, sur ce point, est d'un avis divers ;
On peut dit-il ici, sans blesser la justice,
Condamner un méchant à tort et à travers.

Digitized by Google

FABLE LXXV.

LE RENARD ET LE BUISSON.

Du renard poursuivi la patte se déchire
Contre un buisson, qui dit, en s'éclatant de rire :
Ta coutume est de prendre, ami ; pour ton repos,
Tu t'es ici venu prendre mal à propos.

Un homme donnoit la chasse à un renard : celui-ci recourut au buisson, et s'y réfugia, dans la pensée qu'il pourroit s'y soustraire à la vue de celui qui le poursuivoit ; mais lorsqu'il sentit que les épines du buisson le déchiroient : malheureux que je suis! s'écria-t-il ; quelle est mon imprudence d'avoir eu recours à ce méchant ? Hélas ! je perds ici plus de sang que le chasseur même ne m'en eût fait répandre.

On ne sort pas franc d'un asile ;
Il faut à mainte épine y laisser mainte ville.
L'hôte veut un tribut, peut-être une rançon.
Autant vaudroit se rendre au chasseur qu'au buisson.

FABLE LXXVI.

L'HOMME ET L'IDOLE.

Quelqu'un las de prier un de ces dieux frivoles,
Lui fend la tête en deux ; il en sort des pistoles.
Quel caprice ! dit-il, je n'en ai pas tant eu
Quand je l'ai respecté, que quand je l'ai battu.

Un homme ne bougeoit des pieds de son idole; il la flattoit, prioit, conjuroit. Aujourd'hui il brûloit de l'encens, demain il immoloit des victimes, et pourquoi ? Pour obtenir du Dieu quelque trésor; mais tout cela fort en vain : le Dieu sourd ne lui

Digitized by Google

fit pas seulement présent d'un obole. Cependant l'homme, bien loin de s'enrichir, s'appauvrissoit. Il ne se rebute point ; il redouble ses soins, ses prières, ses offrandes, rien ne vient. Il persévère encore quelque tems, et sans fruit. Enfin, il perd patience, prend un levier, et met, de désespoir, son idole en morceaux. Il voit en tomber des pièces d'or : Ho ho ! dit l'homme en les ramassant, tout transporté de joie, qu'est-ce que ceci ? voici vraiment un Dieu bien fantasque : aurois-je jamais pu croire que je devois plus gagner à le battre qu'à le prier.

Pour gagner certains cœurs, douceur est sans amorce ;
On n'en a rien que par la force :
Delà les monts, dit-on, l'on connoît ce défaut ;
Pour avoir, il est bon d'y parler un peu haut.

FABLE LXXVII.

L'HOMME ET LES DEUX FEMMES.

Un homme à cheveux gris étoit des plus galans.
Deux femmes le peignant sans en faire scrupule,
La vieille ôtoit les noirs, la jeune ôtoit les blancs :
Il devint si pelé, qu'il en fut ridicule.

Un homme qui commençoit à grisonner, cherchoit à plaire à deux femmes qu'il aimoit. L'une étoit à la fleur de la jeunesse ; l'autre entre deux âges, touchoit au déclin de sa beauté. Celles-ci, qui prenoient plaisir à ajuster leur galant chacune suivant son goût, avoient soin de le peigner tour-à-tour. Il s'en trouva mal ; car pendant que la jeune, fâchée de trouver sur sa tête des marques d'un âge avancé, en ôtoit tous les cheveux blancs, et que l'autre, qui le trouvoit trop jeune pour elle, en en-

Digitized by Google

levoit tous les noirs, il ne tarda pas à avoir, pour prix de sa complaisance, la tête entièrement chauve.

En plaignant ce galant, plaignez ce bel esprit,
Qui veut à deux censeurs plaire dans quelqu'écrit :
Chacun, selon son goût, se hâte de le tondre ;
C'est hasard s'il ne voit tout son ouvrage fondre.

FABLE LXXVIII.

LE PÈRE DE FAMILLE ET SES ENFANS.

Un père à ses enfans qui s'entre-mangeoient tous,
Disoit : Vous périrez avec votre divorce;
Ces verges brin à brin n'ont pas beaucoup de force ;
Rien n'est plus forme en gros ; ainsi sera de vous.

Un père de famille avoit plusieurs enfans. Comme il se vit dans une extrême vieillesse, assez proche de sa fin, il les manda tous. Si-tôt qu'il les vit assemblés, il prit plusieurs baguettes, et les lia toutes ensemble en faisceau, puis il le donna à l'aîné de ses enfans, lui ordonna de le rompre. Celui-ci se mit en devoir de le faire ; mais quelqu'effort qu'il fit à plusieurs reprises, il n'en put jamais venir à bout. Il le donna tout entier au second, et celui-ci au troisième, sans que ni les uns ni les autres en eussent pu rompre une seule baguette. Cela fait, le vieillard reprit le faisceau, et en sépara les baguettes; ensuite il les redonna l'une après l'autre à chacun de ses enfans, et leur commanda d'essayer une seconde fois à les rompre. Ils n'eurent pas plutôt obéi, qu'ils les rompirent toutes du premier effort. Enfans, leur dit le père, quand j'aurai pris congé de ce monde, il en sera ainsi de vous. Tant que vous demeurerez tous dans l'union, vous serez si forts que rien ne pourra vous ébranler ; mais dès que vous serez dé-

Digitized by Google

sunis, vous vous affoiblirez de telle sorte, que la moindre choc suffira pour vous abattre.

A voir, sans union, mille et mille familles
Plaider, s'entre-manger, souvent pour des vétilles,
Qu'on connoît aisément que l'on ne goûte point
Ce qu'Esope, si juste a pensé sur ce point !

FABLE LXXIX.

LE BERGER MENTEUR.

Un berger, ennemi de la mélancolie,
A faux et sans sujet ; crioit au loup toujours.
A la fin son troupeau pâtit de sa folie :
Quand ce fut tout de bon, nul ne vint au secours.

Un berger, pour se récréer, crioit de tems en tems au loup, quoiqu'il n'en vît point. A ses cris, les voisins accouroient, et l'autre les remercioit de la peine, et n'en faisoit que rire. Il les joua de la sorte nombre de fois : cependant il arriva qu'un jour le loup vint effectivement fondre sur ses moutons : alors il se mit à crier tout de bon et de toute sa force ; mais il eut beau appeller à son aide : ses voisins qui pensoient qu'il crioit encore à faux, se gardèrent bien de venir au secours. Ainsi le loup eut le tems de porter le ravage dans le troupeau, et il ne manqua pas d'égorger tous les moutons.

Evitez le mensonge avec un soin extrême.
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
L'on ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité.

Digitized by Google

FABLE LXXX.

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.

Le rossignol surpris par le milan agile,
Crioit : Cherchez ailleurs de quoi faire un repas.
Mais, lui dit le milan, je serois mal-habile
De quitter ce que j'ai pour ce que je n'ai pas.

Un milan fort affamé tenoit un rossignol sous ses serres. Milan, s'écrioit celui-ci, donnez-moi la vie, je vous ferai entendre des chansons capables de vous ravir : ma voix, vous le savez, enchanteroit les Dieux même. J'en doute si peu, répliqua le milan, que je t'écouterois de grand cœur, si je ne sentois qu'à présent j'ai beaucoup plus besoin de pourriture que de musique. Cela dit, il le croque.

Chansons et beaux discours n'appaisent point la faim.
Jadis à maint prêcheur le dit maint catholique :
La ligue avoit, dit-on, bien plus besoin de pain
Que de leur rhétorique.

FABLE LXXXI.

LE LION ET LE RENARD.

C'étoit pour le renard une horrible entrevue,
Que celle qui se fit de lui et du lion.
Le renard humble et doux l'aborde, le salue,
Et l'affaire se tourne en conversation.

Le lion, à son avénement à la couronne, fit savoir à tous les animaux qu'ils eussent à venir lui rendre hommage ; ceux-ci accoururent et s'empressèrent à obéir. Le renard se hâta moins que les au-

Digitized by Google

tres, et parut le dernier à la cour du lion. Comme celui-ci en rugissoit de colère : Sire, lui dit le renard d'un ton respectueux, qu'il me soit au moins permis de représenter à votre majesté que le zèle que j'ai pour elle est l'unique cause de mon retardement. Dès que je sus que vous régniez, je courus consulter l'oracle sur la durée de votre règne. Ces dieux que tous les jours je prie pour vous, Sire, me sont témoins de la joie que je ressentis, lorsque j'appris qu'aucun règne de lion n'a été ni ne sera plus long ni plus heureux que le vôtre doit l'être ; et c'est la nouvelle que je serois venu apporter bien plutôt à votre majesté, si l'éloignement où j'étois de l'oracle m'eut permis de le faire. L'excuse plut au lion, et si fort, que bien loin de garder contre lui du ressentiment, il le remercia de la peine qu'il avoit prise, et lui fit plus d'accueil qu'à tous les autres.

Si vous craignez quelque disgrace,
Cajolez le lion aigri ;
La flatterie adroite, et placée avec grace,
Souvent d'un criminel a fait un favori.

Digitized by Google

FABLE LXXXII.

LA FOURMI, LA COLOMBE ET LE CHASSEUR.

La colombe sauva la vie à la fourmi,
Qui mordant par le pied l'oiseleur ennemi,
Sauva pareillement la vie à la colombe.
Jamais l'ingratitude en un bon cœur ne tombe.

Une fourmi tomba par mégarde dans un ruisseau : comme elle s'y noyoit, une colombe qui l'avoit apperçue fit tomber dans l'eau quelque petite branche de l'arbre sur lequel elle étoit perchée. Ce fut pour l'autre un petit radeau, qui lui donna moyen de se sauver sur la rive. Dans le tems qu'elle abordoit, un chasseur y bandoit son arc et y miroit la colombe. Il alloit la percer d'un coup de trait, lorsque la fourmi reconnut le danger où étoit sa bienfaitrice. Alors elle accourut, et piqua l'homme au pied : au bruit que celui-ci fait en se retournant, la colombe le découvre et s'envole. Ainsi celle qui lui devoit la vie, la lui sauva à son tour, et lui

Digitized by Google

rendit par ce moyen le bon office qu'elle en avoit reçu.

Obligez, sans espoir même de récompense :
Un bienfait n'est jamais perdu ;
Tôt ou tard il vous est rendu,
Et souvent dans le tems que le moins on y pense.

FABLE LXXXIII.

LA MÈRE ET L'ENFANT VOLEUR.

Un enfant s'adonna de bonne heure au larcin
Et commença de prendre au sein de sa nourrice.
Depuis il acheva dessus le grand chemin.
Belle gradation du vice !

Une mère ne châtioit point son enfant des petits larcins qu'il faisoit presqu'à la mamelle, et le gâtoit. Celui-ci crût en malice à mesure qu'il crût en âge. Au sortir du berceau il prit une pomme, et l'on ne pensa point à l'en reprendre. Lorsqu'il fut au collège, il déroba les livres de ses camarades, et courut les montrer à sa mère, qui n'en fit que rire. Devenu plus grand, il prit chez ses voisins des choses de plus grand prix, et n'en fut point réprimandé. Bientôt, comme il se portoit toujours de plus en plus au mal, faute de correction, il vôla dans les villes, puis sur les grands chemins. Le prévôt l'y prit, et enfin la justice le condamna à perdre la vie sur un gibet. Etant sur l'échelle, il dit à l'assistance qu'il vouloit voir sa mère pour la dernière fois, et demanda en grace qu'on l'allât chercher de sa part ; ce que l'on fit. Lorsqu'il la vit, il la pria de s'approcher, et feignit de vouloir l'embrasser ; ensuite il lui prit l'oreille à belles dents, et la lui emporta toute entière. Puis se tour-

Digitized by Google

nant vers le peuple : Messieurs, leur dit-il, si cette malheureuse m'eût châtié dans mon enfance toutes les fois que mes fautes le méritoient, je ne me verrois pas réduit à finir ma vie par une mort infâme. Cessez donc d'être surpris du traitement que je viens de faire à celle que je ne puis regarder ici que comme ma plus cruelle ennemie.

Pères, n'écoutez pas une aveugle tendresse:
Corrigez vos enfans, lorsque, dans leur jeunesse,
Sans peine vers le bien vous pouvez les plier.
C'est bien aimer, dit-on, que de bien châtier.

FABLE LXXXIV.

LA MOUCHE.

Je voulois être soûle, et voulois avoir chaud',
Dit la mouche, et j'en ai par-delà mon envie;
Je meurs dans la marmite. Hélas! en cette vie
L'on a trop peu toujours, ou trop de ce qu'il faut.

Une mouche des plus gourmandes entra dans une cuisine, et là, pour manger tout son soûl, se plongea dans la marmite; elle y but et y mangea, mais sans mesure, et à tel excès qu'elle en creva.

Sortez, voluptueux, d'une fatale ivresse;
Excès, source de maux: pensez-y bien, jeunesse.
On se livre au plaisir; mais qu'il en coûte cher!
Pour quelques momens d'or, combien de jours de fer!

Digitized by Google

FABLE LXXXV.

MERCURE ET LE BUCHERON.

Mercure au bûcheron qui perdit sa cognée,
En offrit d'or, d'argent ou de fer, à son choix :
Il s'en tint à la sienne, et les eut toutes trois.
Probité reconnue, ainsi que témoignée !

Un bûcheron perdit sa cognée. Comme c'étoit son gagne-pain, le pauvre homme se désespéroit. Mercure, touché de ses cris, vint à lui, et lui montrant une cognée d'argent : ne serait-ce pas là, lui dit-il, la cognée que tu viens de perdre ? Non, répondit l'homme sans hésiter. Et cette autre ? reprit le Dieu en lui en faisant voir une seconde d'or. Ni celle-là, lui répartit-on. Ce sera donc celle-ci ? poursuivit Mercure en lui en découvrant une troisième de fer. Voilà, s'écria le bûcheron, celle que je cherche, et l'unique que je vous demande. Prends-là, lui dit le Dieu ; et pour prix de ta bonne foi,

Digitized by Google

emporte encore les deux autres. Cela dit, il le força à les prendre toutes trois.

Qui d'entre-vous, voyant la première cognée,
N'eut crié : C'est la mienne, et ne l'eut empoignée ?
On s'en fut mal trouvé. Tout pesé mûrement,
Il n'est rien tel en tout, que d'agir rondement.

FABLE LXXXVI.

LA MÈRE ET L'ENFANT QUI CRIE.

Mon fils si vous pleurez, le loup vous mangera,
Dit la nourrice : il vint dès que l'enfant pleura ;
Mais elle n'étoit pas si folle
Que de lui tenir sa parole.

Un enfant étoit couché dans son berceau ; il y jettoit de tels cris, que sa mère en perdoit patience, et le menaça de le donner à manger au loup, s'il ne se taisoit. Sur ces entrefaites, un loup, qui passoit sous la fenêtre de la mère, entendit la menace. Alors il courut tout joyeux à la porte attendre la proie sur laquelle il comptoit, mais assez mal à propos ; car la mère ne l'eut pas plutôt découvert, qu'elle appella ses voisins. Ceux-ci bien armée vinrent au secours, et à grands coups de bâton et de fourche, donnèrent bientôt la chasse au loup trompé dans son espérance.

Sur un friant repas le loup comptoit à tort.
Il en convint, forcé de battre la retraite,
Et dit : On ne tient point une promesse faite
Contre son intérêt, dans le premier transport.

Digitized by Google

FABLE LXXXVII.

LA TORTUE ET L'AIGLE.

Une tortue étoit fière au dernier degré
Et ramper lui sembloit le plus grand des désastres ;
Dans les serres de l'aigle elle se sut bon gré
De se voir une fois au moins si près des astres.

Un jour la tortue, qui se lassoit de ne se traîner que sur des sables, pria l'aigle de l'élever avec elle dans l'air, et le plus haut qu'il lui seroit possible. Celle-ci, pour la contenter, la prit entre ses serres, et la porta au-dessus des nuages les plus élevés. Ma reine, lui dit la tortue qui ne se sentoit pas d'aise, sans doute que tous ces animaux qui ne me regardoient là-bas qu'avec mépris, ne me voient maintenant qu'avec des yeux d'envie, si fort élevée au-dessus d'eux. Tandis que celle-ci, s'en faisoit ainsi accroire, l'aigle se lassa de la soutenir, ouvrit ses serres, et la lâcha ; alors on vit l'orgueilleuse tortue tomber tout-à-coup sur des rochers, et y voler en éclats.

Tel plaisoit le matin, que le soir importune,
Un patron se dégoûte, adieu votre fortune.
Vous voilà sans crédit, sans dignité, sans bien.
Que de faquins perdus en perdant leur soutien !

Digitized by Google

FABLE LXXXVIII.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE.

L'écrevisse disoit à sa fille rétive :
Il ne faut pas marcher à reculons.
Elle lui répartit : Hé bien, ma mère, allons,
Montrez-moi le chemin qu'il vous plaît que je suive.

Vous devriez bien, disoit l'écrevisse à sa fille, vous corriger d'un grand défaut que je remarque depuis long-tems en vous. Je vous vois marcher toujours à reculons ; et que n'allez-vous toujours en avant, comme font tous les autres animaux ? Celle-ci lui répondit : Ma mère, je ne fais que ce que je vous vois faire. Si vous voulez que je me corrige, commencez par vous corriger vous-même la première.

On ne réforme point ses enfans par la langue :
C'est l'exemple qui les instruit.
Si bons que soient les mots, je siffle une harangue
Où l'on m'ouvre un chemin que jamais on ne suit.

FABLE LXXXIX.

L'ANE REVÊTU DE LA PEAU DU LION.

De la peau du lion une fois l'âne s'arme,
A tous les animaux donne une chaude alarme ;
Et son maître lui dit, le connoissant au ton :
Vous faites le vaillant ? Que de coups de bâton !

Un âne se revêtit de la peau d'un lion. Cela fait, il sortit du moulin, et de forêt en forêt courut, ainsi travesti, donner l'épouvante à tous les animaux. Dès qu'il se montroit, ceux-ci, qui pensoient

Digitized by Google

qu'il fût en effet ce qu'il leur sembloit être, prenoient la fuite tout effrayés. L'alarme étoit généralement parmi eux, lorsque le meunier qui cherchoit le baudet, le rencontra comme il donnoit la chasse aux lions même. D'abord il le prit de loin, pour un vrai lion, et en fut épouvanté; mais l'ayant considéré de plus près, il apperçut un bout d'oreille d'âne qui passoit, et reconnut ainsi la ruse. Alors il courut droit à lui, et sans autre compliment, le fit rentrer au moulin à grands coups de bâton.

L'âne doublant le pas,
Regagna le logis : quelqu'un lui fit comprendre,
Que, devant connoisseurs, un poltron ne doit pas
Trancher de l'Alexandre.

FABLE XC.

LE RENARD ET LA GRENOUILLE.

Parmi les animaux une grenouille avide
Trancha de l'Hypocrate, et trompa le plus fin :
A voir sa bouche pâle, à voir son teint livide,
Je crois, dit le renard, que c'est un médecin.

UNE grenouille apprit à connoître quelques simples qui croissoient sur les bords de son marais. Ensuite elle se mit en tête de faire croire aux animaux qu'elle avoit, en fait de médecine, tout l'art d'Esculape. Comme elle publioit par-tout qu'elle savoit guérir infailliblement les maux les plus désespérés, un renard, qui se trouvoit attaqué d'une maladie très-dangereuse, eut recours à elle. Celle-ci le vit, et lui conta qu'elle avoit fait des cures presque divines; guéri celui-ci, sauvé celui-là; peu s'en fallut qu'elle n'eut ressuscité. Le récit fini,

Digitized by Google

elle exhorta le malade à s'abandonner entièrement à ses remèdes : ils devoient, disoit-elle, en très-peu de tems, le tirer d'affaire. L'autre l'écouta avec grande attention, et la harangue finie y fit cette réponse. Tu t'énonces si bien, lui dit-il d'un ton moqueur, que de tout ce que tu viens de me conter, j'en croirois je te jure plus de la moitié, sans la réflexion que j'ai faite à ton arrivée. Je t'ai vue les lèvres jaunes et livides, qui dénotent certainement chez toi une très-mauvaise disposition. Comment, ai-je dit alors, pourroit-on me guérir, quand on ne peut pas se guérir soi-même ? Cela dit, il lui tourne le dos, et la congédie.

Celle-ci pour savoir n'eut qu'un babil frivole :
Le médecin, je crois, sortit de son école,
Lui dont l'art, à coup sûr, guérit tout chez autrui,
Quand tout est, par malheur, incurable chez lui.

FABLE XCI.

LE CHIEN QUI PORTE UN BATON AU COL.

Quelqu'un fit mettre au col de son chien qui mordoit.
Un bâton en travers ; lui se persuadoit
Qu'on l'en estimoit plus, quand un chien vieux et grave
Lui dit : On mord en traître aussi souvent qu'en brave.

Un chien harnieux mordoit tous les passans. Son maître fut averti des désordres qu'il causoit : pour les prévenir, il lui suspendit un bâton au travers du col, et cela dans la vue d'avertir un chacun qu'on eût à se donner de garde de lui. Le chien, qui s'imaginoit que ce qu'il portoit étoit une marque d'honneur, marchoit le long des rues, tête levée, et ne regardoit qu'avec mépris les autres chiens. Un d'entr'eux ne put souffrir son imperti-

Digitized by Google

nente vanité, et lui dit : Pauvre sot ! quel est ton égarement de t'énorgueillir ainsi de ce qui devroit t'humilier. On ne t'a donc point dit que ce que tu portes au col est moins la marque de ton courage que celle de ta méchanceté ?

Ce chien mal à propos ici se glorifie
De ce qui marque sa fureur ;
C'est ainsi parmi nous que de son infamie
Plus d'un écervelé prétend tirer honneur.

FABLE XCII.

LE CHAMEAU QUI SE PLAINT A JUPITER.

Le chameau veut avoir des cornes sur le front,
Et Jupiter lui dit : Qu'en avez-vous affaire ?
Il est vrai, les taureaux pour leur defense en ont,
D'autres en ont aussi, qui n'en savent que faire.

Un jour le chameau se plaignit à Jupiter de ce que les Dieux avoient donné des cornes au taureau, tandis qu'il n'avoit, lui, que des oreilles. Il me semble, disoit le mécontent, que des cornes me siéroient aussi bien qu'à cet animal, et que tout n'en seroit que mieux, si je les voyois placées sur ma tête ; elles pourroient m'y servir tout à la fois d'ornement et de défense. Sa plainte finie, il crut que Jupiter y auroit égard ; mais le contraire arriva. Le Dieu choqué, de sa folle remontrance, loin de lui donner des cornes, comme il l'en prioit, lui raccourcit encore les oreilles.

Cessez, hommes, cessez de reprocher aux Dieux
Qu'ayant tout fait très-bien, ils pouvoient faire mieux.
Ce chameau rebuté vous fait assez connoître
Que, dans cet univers, tout est comme il doit être.

Digitized by Google

FABLE XCIII.

LES DEUX AMIS QUI VENDENT LA PEAU DE L'OURS.

Deux amis voyageoient et rencontrent un ours ;
L'un gagne un arbre haut, l'autre tout plat se couche ;
Ainsi, sans les blesser, va l'animal farouche :
On se sauve souvent par différens détours.

Un fourreur avoit besoin de la peau d'un ours. Ne vous mettez pas en peine, lui dirent deux de ses voisins, nous allons tout de ce pas dans la forêt voisine vous en tuer un des plus gros. Cela dit, et marché fait pour la peau qu'il devoit livrer, ils partent, et arrivent dans la forêt. Ils n'y furent pas plutôt entrés, qu'un ours sort de sa tanière, et vient droit à eux. Nos deux braves oublient le marché, et ne pensent qu'à se sauver. L'un grimpe sur un arbre ; l'autre, qui sait que l'ours ne touche point aux corps qui n'ont plus de vie, se couche par terre, retient son haleine, et contrefait le mort. L'ours arrive, trouve ce corps tout étendu, le flaire, le retourne, et le prenant

Digitized by Google

pour un cadavre, passe et s'éloigne. Celui-ci retiré, l'autre descend de l'arbre, et vient demander à son camarade ce que l'ours lui avoit dit à l'oreille, lorsqu'il s'en étoit approché de si près. Qu'on ne doit jamais, répartit celui-ci à demi mort, vendre la peau d'un ours, qu'on ne l'ait mis par terre.

Ennemi dans son camp jamais ne vous étonne;
On le cherche. Vient-il? on s'assemble, on raisonne;
Il n'est pas tems, dit-on, de risquer le combat.
Si l'on étoit battu que deviendroit l'état?

FABLE XCIV.

LE POT DE FER ET LE POT DE TERRE.

Le pot de fer nageoit auprès du pot de terre;
L'un en vaisseau marchand, l'autre en vaisseau de guerre.
L'un n'appréhendoit rien, l'autre avec de l'effroi,
Et tous deux savoient bien pourquoi.

Le pot de fer dit un jour au pot de terre: Frère, ne verrons-nous jamais que le coin d'une cuisine? Qui n'a rien vu, n'a rien à conter; et d'ailleurs, on dit que le voyage fait l'esprit. Il me prend envie de voir le pays, et si tu as la même curiosité, nous voyagerons de compagnie. Vois-tu bien cette rivière qui passe au pied du logis? Il nous faudra y entrer; cela fait, nous nous y laisserons emporter par le courant de l'eau: de cette manière, nous pourions faire en très-peu de tems beaucoup de chemin, et cela, comme tu vois, sans fatigue. L'autre fort satisfait de l'expédient, sortit, entra dans l'eau avec le pot de fer, et le suivit; mais il n'alla pas loin. Son camarade qui flottoit tantôt à droite et tantôt à gauche, le heurtoit

Digitized by Google

à tout moment. Le pot de terre ne fut pas à trente pas du bord, qu'il ne fut que pièces et morceaux.

Ainsi mal à propos petit prince se brise
Aux côtés d'un grand roi.
Ceci vous dit : Malheur à qui s'avise
D'approcher de trop près d'un plus puissant que soi !

FABLE XCV.

LES RATS TENANT CONSEIL.

Le chat étoit des rats l'adversaire implacable,
Pour s'en donner de garde, un d'entr'eux proposa
De lui mettre un grelot au col : nul ne l'osa.
De quoi sert un conseil qui n'est point praticable ?

Les rats tenoient conseil ; ils délibéroient sur ce qu'ils avoient à faire pour se garantir de la griffe du chat, qui avoit déjà croqué plus des deux tiers de leur peuple. Comme chacun opinoit à son tour, un des plus habilles se leva. Je serois d'avis, dit-il d'un ton grave, qu'on attachât quelque grelot au col de cette méchante bête ; elle ne pourra venir à nous sans que le grelot nous avertisse d'assez loin de son approche ; et comme, en ce cas, nous aurons tout le tems de fuir, vous concevez bien qu'il nous sera fort aisé de nous mettre par ce moyen à couvert de toute surprise de sa part ; et toute l'assemblée applaudit aussitôt à la bonté de l'expédient. La difficulté fut de trouver un rat qui voulût se hasarder à attacher le grelot ; chacun s'en défendit. L'un avoit la patte blessée, l'autre la vue courte ; je ne suis pas assez fort, disoit l'un ; je ne sais pas bien comment m'y prendre, disoit l'autre. Tous

Digitized by Google

alléguèrent diverses excuses, et si bonnes, qu'on se sépara sans rien conclure.

C'est ainsi que, sans fruit, plus d'un conseil s'assemble ;
Jamais, en opinant, le conseiller ne tremble :
Lui parle-t-on d'agir ? le cas n'est pas égal ;
L'on conseille fort bien, l'on exécute mal.

FABLE XCVI.

LE TAUREAU ET LE BOUC.

Le bouc s'oppose en lâche au taureau malheureux,
Qui vouloit du lion éviter la poursuite.
Il arrive souvent que ceux qui sont en fuite
Ne sont pas bien reçus des cœurs peu généreux.

Le lion poursuivoit un taureau : celui-ci pour se sauver, voulut se réfugier dans la loge du bouc ; mais ce dernier lui en barra la porte, et ôsa même lui présenter ses cornes. Lâche, lui dit le taureau en se retirant, si tu n'avois apperçu celui qui me poursuit, tu te donnerois bien de garde de me repousser de la sorte ; crois que ce que je ne puis avoir maintenant de gré chez toi, je l'aurois bien de force, si j'avois le tems de l'employer contre toi.

De lâches alliés ferment ainsi leur ville
Au vaincu, qui chez eux cherche en vain quelqu'asyle :
Veut-il entrer, il voit hausser le pont-levis ;
On l'eût baissé, s'il eût battu les ennemis.

Digitized by Google

FABLE XCVII.

JUPITER ET LES ANIMAUX.

De tous les animaux Jupiter vit la race :
Le singe y vint, qui fit une laide grimace,
Et, parmi tant d'enfans, de bêtes et d'oiseaux,
Ne trouva que les siens de beaux.

JUPITER dit un jour : Que tous les animaux comparoissent devant moi ; je veux entendre leurs plaintes, et les imperfections qu'ils voudront que je réforme en eux, je les réformerai. Ceux-ci obéirent, et comparurent. Alors le Dieu, qui comptoit trouver parmi eux grand nombre de mécontens, crut que l'éléphant alloit se plaindre de sa queue, le chameau de ses oreilles, au moins l'ours de sa masse informe. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il eut reconnu qu'ils étoient tous satisfaits de leurs formes, qu'ils lui savoient même mauvais gré de ce qu'il avoit pu les soupçonner de mécontentement sur cet article ! l'on glosa bien sur ses voisins. On ajouta à celui-ci, on retrancha de cet autre ; mais chacun en particulier soutint qu'à son égard il n'y avoit rien à corriger, le singe même remercia fièrement Jupiter, et se crut tout aussi bien taillé qu'il pouvoit l'être.

Hommes, ainsi nous sommes faits ;
Mécontens du voisin, de nous très-satisfaits :
Nous voyons d'un œil net tous les défauts des autres,
Et nous sommes, hélas ! aveugles pour les nôtres.

Digitized by Google

FABLE XCVIII.

LE PAON ET LA GRUE.

Le paon soupoit avec la grue ;
Et comme il se vantoit pendant tout le repas,
Elle lui répondit, sans en paroître émue :
Vous le portez bien haut, mais vous volez bien bas.

Un jour le paon traita la grue avec profusion. Comme la bonne chère commençoit à l'échauffer, il se mit à discourir de ce qui le distinguoit des autres oiseaux. Ensuite, pour montrer à son amie quels avantages il avoit sur elle, il etala sa queue, et lui en fit remarquer toute la bigarrure. Voisin, dit la grue piquée de la vanité de son hôte, je conviens avec vous que mon plumage est en beauté fort au-dessous du vôtre ; mais quand je fais réflexion que, tandis que vous ne volez qu'avec peine sur le toit d'une maison, je m'élève, moi, au-dessus des nues, je m'en console, je vous jure, fort aisement.

Ceci nous dit qu'un sot ne trouva pas son compte
A vouloir sous ses pieds ranger l'homme d'esprit ;
Tel vanta devant lui son argent, son crédit,
Qui, payé d'un bon mot, se tut couvert de honte.

FABLE XCIX.

LE TIGRE ET LE LOUP.

Le tigre allant tout seul à la chasse autrefois,
Reçut un coup de flèche, et la chasse finie,
Le loup faisant le doux, lui dit en fin matois :
Il auroit mieux valu chasser en compagnie.

Le tigre assembla les animaux de son voisinage,

Digitized by Google

puis il se mit à leur tête, et marcha contre les chasseurs, dans le dessein de tirer raison des insultes que ces derniers leur faisoient tous les jours. Lorsqu'il se vit avec sa troupe en leur présence: Mes amis, dit-il aux animaux, je veux ici me distinguer, et aller moi seul attaquer nos ennemis. Je me sens assez fort pour leur donner la chasse sans votre aide; ainsi gardez-vous bien de me suivre, et demeurez là, je vous prie. Le loup lui remontra qu'il s'alloit perdre mal à propos, et qu'il ne pouvoit pas être, lui seul, plus fort que les chasseurs; au-lieu que, s'ils alloient tous ensemble fondre sur eux, ils les mettroient aisément en pièces. Malgré ces remontrances, l'autre s'en fit accroire, et courut droit aux chasseurs. Ceux-ci ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils firent pleuvoir sur lui une grêle de flèches, l'une desquelles l'atteignit et lui fit une plaie fort profonde. Alors il fut obligé de tourner le dos, et de retourner tout confus vers le loup, qui blâma bien plus la témérité du tigre, qu'il ne plaignit son malheur.

Chez le sage soldat ce qu'on nomme courage,
N'est dans l'écervelé qu'une indiscrète rage:
Ne portez donc jamais la valeur à l'excès;
Rarement téméraire eut un heureux succès.

FABLE C.

LE SAPIN ET LE BUISSON.

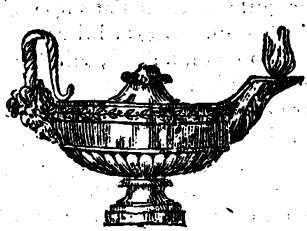
Le buisson se fâcha de l'orgueil du sapin
Et son humilité s'en étant indignée:
Plus bas que moi, dit-il, je te puis voir enfin,
Si le bûcheron vient avec sa cognée.

Le sapin insultoit au buisson: vil avorton de la nature, lui crioit-il, vois jusqu'où je porte ma tête;

Digitized by Google

considère quelle étendue de terre je couvre de mes branches. Non-seulement je puis fournir des mâts aux vaisseaux, mais encore des poutres aux palais et aux temples. D'ailleurs, à quels usages ne suis-je point propre ? Mais toi chétif arbrisseau, élevé tout au plus à quatre pieds du champ où je te vois sécher, quelle utilité peut-on tirer de toi ? Nulle, répliqua le buisson; mais ce qui m'en console, c'est que je crains un peu moins, que toi cet homme qui vient droit à nous: c'étoit un bucheron; celui-ci fit bientôt changer de langage au sapin. En effet, il se servit si bien de sa cognée contre lui, qu'il le sapa en très-peu de tems par le pied, et le renversa par terre. Cela fait, il se retira sans toucher au buisson, dont il ne pouvoit tirer aucun usage.

Tandis que le buisson échappe,
Le sapin tombe aux pieds de l'homme qui le sape.
Par un nouvel exemple, Esope nous instruit,
Que le petit se sauve où le puissant périt.



Digitized by Google

FABLE CI.

LE PÊCHEUR ET LE PETIT POISSON,

Un pêcheur sentit bien en retirant sa ligne,
Qu'elle ne pesoit guère, et c'étoit mauvais signe ;
Un si petit poisson ne lui fit pas grand bien ;
Mais il vaut mieux avoir peu de chose que rien.

Un pêcheur jetta sa ligne dans une rivière, et y prit un petit poisson. Celui-ci lui représenta sa petitesse, et le pria de le lâcher, sur le serment qu'il lui faisoit de revenir plus gros quelques semaines après, mordre son hameçon. C'étoit chose qui devoit disoit-il, lui tourner à profit, puisqu'il y pouvoit trouver de quoi faire un meilleur repas. Je ne sais pas, lui répondit l'autre, si tu serois assez sot pour me tenir parole; mais je sais bien, moi, que je ne le suis pas assez pour m'y fier, et pour lâcher ce que je tiens pour ce que je dois tenir. Fou qui renonce au certain pour l'incertain !

Si petite que soit l'aubaine,
Garde-toi de lâcher une prise certaine ;
Car qui la laisse s'en repent :
Mieux vaut denier venu, que trésor qu'on attend.

Digitized by Google

FABLE CII.

L'AIGLE ET L'ESCARBOT.

L'aigle prit un lapin ; l'escarbot, son compère,
Intercéda pour lui ; touché de sa misère.
L'aigle ne laissa pas pourtant de le manger ;
L'autre cassa ses œufs, afin de s'en venger.

L'AIGLE enlevoit un lapin, sans se mettre en peine des cris d'un escarbot. Celui-ci intercédoit pour son voisin, et supplioit l'oiseau de donner la vie au lapin ; mais l'aigle sans avoir égard aux prières du bestion, mit l'autre en pièces. Elle ne tarda guère à s'en repentir ; car quelques jours après, voici que l'escarbot, qui avoit pris le tems que l'aigle s'étoit écarté de son nid, y vole, culbute tous les œufs, fracasse les uns, fait faire le saut aux autres, et par la destruction entière du nid, venge la mort de son ami. Ainsi l'aigle paya cher sa cruauté, et le mépris qu'il avoit fait des prières d'un foible animal.

Trop compter sur sa force, est un trait d'imprudence ;
Le plus petit peut nuire ; et le grand qui l'offense
Ne le fait jamais sans danger ;
Il n'est rien d'impossible à qui veut se venger.

Digitized by Google

FABLE CIII.

LE JEUNE HOMME ET LE VOLEUR.

O malheur ! dit quelqu'un ; ma cruche étoit d'or mat ;
Elle est au fond du puits : un larron se dépouille,
Y descend ; et tandis qu'il fouille et qu'il refouille,
L'autre prend ses habits, et laisse là le fat.

Un jeune homme assis sur le bord d'un puits se reposoit. Un voleur parut, et vint droit à lui, dans le dessein de le dépouiller. Le premier reconnut la mauvaise intention de l'autre, et se mit à pleurer. Alors le voleur lui demanda quelle étoit la cause de son affliction ? Hélas ! répondit le jeune homme, je viens de laisser tomber au fond de ce puits une cruche d'or. Le voleur quitta ses habits, et y descendit au plus vite, pour en tirer ce que l'autre feignoit d'avoir perdu. Tandis qu'il y cherchoit, le jeune homme ramassa les habits du larron, les emporta, et se sauva.

Le sot dans le péril voit tout fermé. L'habille
Y voit, pour en sortir, plus d'un chemin facile.
Le sort au dépourvu rarement le surprit.
D'où ne le tire pas sa présence d'esprit ?

FABLE CIV.

LE LION ET LA CHÈVRE.

Le lion qui voyoit la chèvre au haut d'un mont,
Lui crioit d'un air doux, comme les amans font :
Descendez, et venez paître ici l'herbe molle.
Elle n'y voulut pas venir sur sa parole.

Un lion apperçut une chèvre qui paissoit sur le

Digitized by Google

haut d'une roche escarpée de tous côtés. Sitôt qu'il eut reconnu que le lieu où il la voyoit étoit inaccessible : Ma mie, lui cria-t-il d'une voix officieuse, que faites-vous là-haut grimpée sur des rochers, où vous ne pouvez brouter qu'une mousse fort insipide? Vous feriez beaucoup mieux, ce me semble, de descendre dans la prairie où je pais ; l'herbe y est tendre, et d'un goût exquis. Descendez, vous dis-je encore une fois. Ami, répondit la chèvre, c'est ce que je vais faire très-volontiers ; mais bien entendu, ajouta-t-elle avec un souris moqueur, lorsque je ne t'y verrai plus.

Le lion à la chèvre offre un bon pâturage ;
Mais en vain. Celle-ci fut sage,
De ne se fier qu'à demi
Aux beaux discours d'un ennemi.

FABLE CV.

LA CORNEILLE PRESSÉE DE LA SOIF.

La corneille avoit soif ; jusqu'au fond d'un vaisseau
Son bec n'atteignant pas, soudain elle s'écrie :
Mettons-y des cailloux pour faire monter l'eau.
Tant la nécessité réveille l'industrie !

Une corneille fort altérée trouva de l'eau, mais dans le fond d'un vase si creux et si étroit, que son bec n'y pouvoit atteindre. L'obstacle sembloit insurmontable ; cependant comme elle mouroit de soif, la nécessité où elle se trouvoit de se désaltérer, lui en fit trouver le moyen. Pour cet effet, elle amassa nombre de petits cailloux, les porta l'un après l'autre dans son bec, et les laissa tomber au fond du vase. Par cet expédient, l'eau y monta avec le tems, et si haut, que la corneille but enfin tout à

Digitized by Google

son aise, et recueillit les fruits de son industrie, qu'elle dut à la nécessité où elle se trouvoit.

Le vase étoit profond, et pourtant l'on y puise
De l'eau que l'on ne doit qu'à sa subtilité.
Croyez après cela que notre esprit s'aiguise,
Et devient inventif par la nécessité.

FABLE CVI.

LE TAUREAU ET LE RAT.

Le rat mordit au pied le taureau qui fut tendre:
En si grande colère il ne s'étoit point mis;
Cependant sa fureur ne sut à qui s'en prendre.
Dans le monde il n'est point de petits ennemis.

Un taureau étoit couché sur la litière: en ruminant, il réfléchissoit sur sa force. Otez l'éléphant et le lion, disoit-il en lui-même, je suis sans contredit le plus fort et le plus redoutable de tous les animaux; hors ces deux-là, de tous les autres, quels qu'ils soient, je n'en crains aucun. Pendant qu'il s'en faisoit ainsi accroire, un rat sortit d'un des trous de l'étable, et vint brusquement lui mordre le pied, puis courut regagner l'endroit d'où il étoit sorti. Alors le taureau qui avoit ressenti une douleur si vive, qu'il n'avoit pu s'empêcher d'en mugir, changea de langage, et désespéré de se voir exposé aux insultes d'un rat, il le mit au rang des animaux qu'il avoit à craindre.

Qui l'auroit cru, qu'un rat eût pu, d'une morsure,
Blesser au vif cet animal?
De ceci que conclure?
Qu'un petit ennemi peut faire bien du mal.

Digitized by Google

FABLE CVII.

LE SOURICEAU ET SA MÈRE.

A la vieille souris disoit sa jeune fille,
Je hais le petit coq, j'aime le petit chat :
Le chat ! répond sa mère, ah ! c'est un scélérat ;
Mais le coq n'a point fait de mal à ta famille.

Un souriceau racontoit à sa mère tout ce qui lui étoit arrivé dans un voyage dont il étoit de retour. Un jour, lui disoit-il, la curiosité me prit d'entrer dans une basse-cour, et là, j'y trouvai un animal qui m'étoit inconnu, mais dont le minois me plut infiniment ; l'air doux, la contenance modeste, le regard gracieux ; au reste, la peau marquetée, longue queue, et faite à peu près comme la nôtre ; voilà ce qui le rendoit tout-à-fait plaisant à voir. Pour moi, j'en fus si charmé, que déjà je l'abordois pour faire connoissance avec lui, lorsque certain oiseau farouche, turbulent, et qui portoit sur sa tête je ne sais quel morceau de chair tout déchiqueté, m'effraya tellement par ses cris perçans, que j'en pris la fuite d'épouvante. Mon fils, lui dit la mère, remercie les dieux qui t'ont sauvé, dans cette rencontre, du plus grand danger que tu puisses jamais courir. L'animal qui t'a semblé si doux, c'est un chat ; l'oiseau turbulent, c'est un coq ; ce dernier ne nous veut aucun mal, mais l'autre ne pense qu'à nous détruire. Reconnois donc maintenant quelle étoit ton imprudence, de courir te livrer toi-même à ton plus cruel ennemi.

Ne vous fiez point trop à mine radoucie,
Et ne jugez des gens sur la phisionomie.
Plus d'un tartuffe ici l'a bonne ; et cependant,
Sot qui lui confieroit sa femme ou son argent.

Digitized by Google

FABLE CVIII.

LE LABOUREUR ET LE TAUREAU.

Un laboureur pourvu d'un taureau fort méchant,
S'avisa de scier ses cornes sur le champ :
Bien loin que ses fureurs en soient pacifiées,
Il en fut plus méchant, quand on les eut sciées.

UN laboureur s'avisa de scier les cornes à un taureau qui les lui présentoit à tous momens; mais il ne s'en trouva que plus mal. Le taureau qui se désespéroit d'avoir perdu le moyen de lui nuire, frappoit la terre avec ses pieds, et de telle furie que le laboureur étoit offusqué de la poussière qui s'en élevoit. Hélas! disoit l'homme, de quoi m'a servi la précaution que j'ai prise? Ce méchant animal me fait plus maintenant de peine avec ses pieds, qu'il ne m'en faisoit ces jours passés avec sa tête. J'aurois beaucoup mieux fait de lui laisser ses cornes, puisque je ne lui ai pas ôté sa méchanceté.

Pour dompter ce taureau, l'homme fit ce qu'il put.
Il y perdit son tems. Ainsi l'on a beau faire;
Jamais on ne réforme un mauvais caractère.
Le méchant est toujours et sera ce qu'il fut.

FABLE CIX.

LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.

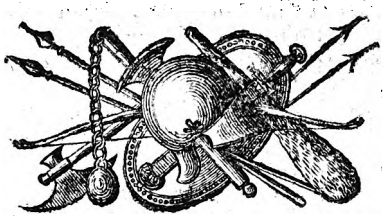
Un homme aimoit sa chatte, et de crainte de blâme,
Venus, à sa prière, en composa sa femme;
Elle, friande et vive, oubliant le mari,
Courut à la souri.

UN homme aima sa chatte, et si éperdument,

Digitized by Google

qu'il pria Vénus de la métamorphoser en femme. La déesse en rit, et d'abord n'en voulut rien faire. Cependant l'homme redouble ses prières, ne sort des autels, pleure, crie, en un mot, se désespère. Que la chatte soit donc telle qu'on la souhaite, dit Vénus. Et cela dit, l'animal se dresse sur ses pieds, alonge, croît et devient une beauté parfaite. Le galant exaucé, la caresse, l'embrasse, et s'imagine que, sans penser à ce qu'elle fut, elle ne va plus s'occuper que de lui; mais il s'en flatte bien mal à propos. Pendant qu'il la tient entre ses bras, une souris paroît, et la femme saute hors de son lit pour courir après elle, plus attentive mille fois à la poursuivre, qu'à répondre aux caresses de son mari.

On dissimule en vain. voit-on ce qui nous touche :
Le cœur, pour se montrer, est bientôt sur la bouche
Transformez un rimeur en ce qu'il vous plaira,
Qu'on lui parle de vers, il se découvrira.



Digitized by Google

FABLE CX.

LE FERMIER ET L'OIE.

Un homme avoit une oie, et c'étoit son trésor ;
Car elle lui pondoit tous les jours un œuf d'or.
La croyant pleine d'œufs, le fou s'impatiente,
La tue, et d'un seul coup, perd le fonds et la rente.

Une oie pondoit chaque jour un œuf d'or à son maître : celui-ci s'imagina que l'oiseau en étoit tout plein. Dans cette pensée, il le prend, le tue, et lui ouvre le corps ; mais quel fut son désespoir, lorsqu'il n'y trouva rien de ce qu'il y cherchoit !

Pour vouloir trop avoir, on perd tout. Je l'ai dit,
Je le répète encor ; mais qui peut d'un avare
Assouvir ici bas la passion bizare ?
Quel trésor, quel Pérou jamais le satisfit ?

Digitized by Google

FABLE CXI

LE LÉOPARD ET LE RENARD.

Le léopard tenoit au renard ce langage :
Lequel, à votre avis, est le plus beau de nous ?
De la beauté sur moi vous avez l'avantage,
Mais, lui dit le renard, j'ai plus d'esprit que vous.

Le léopard prétendoit avoir de grands avantages sur le renard : Remarque bien, lui disoit-il, la beauté de ma peau ; vois comme elle est luisante, tachetée et mouchetée. Ami, de bonne fois, penses-tu que, de la tienne à la mienne, il puisse y avoir l'ombre de comparaison ? J'en vois si peu, répartit le renard, que je t'avouerai franchement, que je me croirois fort au-dessous de toi, si je ne savois que les connoisseurs font un peu plus de cas de l'esprit que de la peau.

Le renard eut raison ; son sentiment décide
Un point que le beau sexe a souvent contesté.
Mieux vaut l'esprit que la beauté :
L'un a plus de brillant, l'autre plus de solide.

Digitized by Google

FABLE CXII.

LES DEUX MÉDECINS ET LE MALADE.

Un de ces médecins, qui font tant de visites,
Au malade gissant, disoit toujours tant mieux;
Et le malade, fait à ce style ennuyeux,
Disoit: Mes héritiers pensent comme vous dites.

Un malade rendoit compte à deux médecins qui le visitoient, des différens symptômes de son mal. A chaque chose qu'il exposoit, l'un des docteurs répondoit toujours, tant mieux, et l'autre toujours, tant pis. Le malade bien entendu, nos deux médecins opinèrent sur la maladie, et le sentiment de l'un fut tout opposé à celui de l'autre. L'embarras pour le moribond fut de choisir: le choix étoit des plus difficiles. Les deux avis étoient soutenus de part et d'autre avec opiniâtreté, et ne manquoient pas de raisons, sinon solides, au moins très-spécieuses, d'ailleurs bien énoncées. Parmi ces contrariétés le malade suoit, et ne savoit quel parti prendre. A la fin il le prit, au hasard, et s'en tint à l'avis du médecin Tant-pis, puis il suivit exactement l'ordonnance du docteur, prit ses remèdes, et mourut. Les médecins tiroient deux avantages de sa mort. Tant-pis disoit qu'il l'avoit bien prévu, Tandis que Tant-mieux publioit qu'infailliblement le malade seroit sorti d'affaire, s'il n'eût pas voulu se gouverner à sa tête.

Malades, profitez d'un avis salutaire.
Prétendez-vous guérir? Que Tant-mieux, ni Tant-pis
N'entrent jamais chez vous. C'est du sage Molière,
Qui bien les connoissoit, que je tiens cet avis.

Digitized by Google

FABLE CXIII.

LE CHARBONNIER ET LE TEINTURIER.

Le charbonnier pressoit le foulon à toute heure
De venir avec lui partager sa demeure ;
Car ils étoient tous deux amis et grands cousins :
Mais, lui dit le foulon, tu noircis tes voisins.

COMPÈRE, disoit un charbonnier à son ami le teinturier, ma maison est des plus commodes ; croyez-moi, venez-y loger ; foi d'ami, vous y serez à merveille. Je le crois, répliqua l'autre en le remerciant de son offre. Oui, chez toi, je serai fort bien ; mais dans un logis où ton charbon ne pourra noircir mes étoffes, je serai, ce me semble, encore mieux.

Charbonnier pour voisin ne me plait nullement,
Moins encore l'écolier, le reclus et le grand.
S'en écarter, c'est être sage.
Tels voisins n'ont jamais causé que du dommage.

Digitized by Google

FABLE CXIV.

LE BUISSON, LE PLONGEON ET LA CHAUVE-SOURIS.

Le buisson ruiné de bien et de crédit,
Semble se prendre à tout des pertes qu'il a faites.
Le plongeon dans la mer cherche ce qu'il perdit,
Et la chauve-souris se cache pour ses dettes.

Le buisson, le plongeon et la chauve-souris s'associèrent ensemble pour négocier. Le buisson contribua d'une robe, et la mit sur un vaisseau qui partoit pour les Indes. Le plongeon y porta un lingot d'or pour sa part, et la chauve-souris quelqu'argent qu'elle avoit emprunté, pour la sienne. Quelque tems après, le vaisseau mit à la voile, et ne fut pas plutôt hors du port, qu'il fut accueilli d'un ouragan, et périt avec tout ce qu'il portoit: de là vient que le plongeon se tient toujours sur les bords de la mer, dans l'espérance qu'elle rendra son or; que la chauve-souris n'ôse se montrer de jour, de peur de rencontrer ses créanciers; et que le buisson, qui s'imagine à tous momens revoir sa robe, accroche celle de tous les passans.

Ces fous dans le souci passent toute leur vie.
Que conclure de leur folie?
Qu'ici bas l'intérêt est le premier ressort,
Et que l'homme par lui se ment jusqu'à la mort.

Digitized by Google

FABLE CXV.

LES DEUX HOMMES ET L'ANE.

Deux hommes disputoient pour un âne perdu ;
A se l'approprier et l'un et l'autre butte.
Il m'appartient, dit l'un ; l'autre dit : Il m'est dû.
L'âne en se dérobant, emporta la dispute.

Un âne s'étoit égaré ; deux hommes le trouvèrent, et ce fut à qui s'en saisiroit. Comme l'un prétendoit l'avoir, aussi l'autre : Le plus fort l'emportera, se dirent-ils ; et tous deux dans l'instant se donnèrent des coups de poings l'un contre l'autre. Ils se battoient fort mal à propos ; car pendant qu'ils se terrassent, le baudet se tire à quartier et se sauve, et de cette manière accorde net les deux combattans.

Pour un galion pris, deux corsaires se battent ;
Et tandis que tous deux se flattent
D'en faire leur profit,
Le navire s'évade et le combat finit.

FABLE CXVI.

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE.

Sous la patte d'un loup plutôt friand qu'avide,
Un chien dit : Attendez, je suis maigre et suis vide ;
Je m'en vais à la noce, et j'en reviendrai gras.
Le loup y consent, et le chien ne revint pas.

Un jour un loup rencontra un chien d'assez bonne taille, mais si maigre, qu'il n'avoit que les os et la peau. Comme il alloit le mettre en pièces : Eh ! seigneur, qu'allez vous faire ? Ne voyez-vous

Digitized by Google

pas bien que je suis présentement dans un tel état, que je ne vaux pas un coup de dent ? Mais croyez-moi ; souffrez que je retourne au logis ; j'aurai soin, je vous jure, de m'y bien nourrir, et s'il vous prend envie de venir dans quelque tems, vous m'y trouverez si gras, que vous ne vous repentirez point d'avoir perdu un méchant repas, pour en faire un incomparablement meilleur : le loup le crut, et le lâcha. Quelques jours après, il court au logis du chien, l'apperçoit aux travers des barreaux de la porte et le presse de sortir pour lui tenir parole. Vous reviendrez demain, s'il vous plaît, lui dit le chien ; car pour aujourd'hui, outre que je ne crois pas avoir encore atteint le degré d'embonpoint qui vous convient, je ne me sens pas fort d'humeur à vous contenter. L'autre entendit à demi-mot; il baissa l'oreille, et rebroussant chemin, jura qu'il ne laisseroit jamais échapper ce qu'il tiendroit.

Ne lâche point ta prise.
Prends le chien tel qu'il est; attendre qu'il soit gras,
C'est faire une sottise.
Un que tu tiens vaut mieux que cent que tu tiendras.

FABLE CXVII.

LE SINGE ET SON FILS.

Embrassant ses petits, le singe s'en défait
Par une tendresse maudite.
A force d'applaudir soi-même à ce qu'on fait,
L'on en étouffe le mérite.

Un singe étoit fou de l'un de ses petits; jour et nuit il le baisoit, l'embrassoit et le serroit. Cette folle tendresse fut bientôt funeste au petit singe ; car un jour que son père le tenoit entre ses bras, il

Digitized by Google

fit en l'y pressant un tel effort, qu'il lui fit perdre haleine et l'étouffa.

Ce point est important. Pensez-y, tendres pères ;
N'ayez pour vos enfans que les soins nécessaires.
En prendre trop de soin, les aimer à l'excès,
C'est les perdre : avec eux ménagez vos bienfaits.

FABLE CXVIII.

L'ASSASSIN QUI SE NOIE.

Un meurtrier, fuyant son juge et son bourreau,
Evite cent périls ; nul prévot ne l'attrape.
A la fin il se noie en passant un ruisseau :
Tant il est mal aisé qu'un meurtrier échappe?

Le prévôt poursuivoit un assassin : celui-ci fuyoit, et de telle vîtesse, que l'autre ne put l'atteindre, et se retira. Alors le scélérat s'imagina qu'il n'avoit plus rien à craindre, et crut que son crime demeureroit impuni ; mais le ciel se garda bien de le permettre. Pendant que ce malheureux croit traverser un ruisseau où il étoit entré sans en connoître la profondeur, il perd pied et s'y noie.

Tremblez, méchans, tremblez : votre perte est certaine.
Soustrait à la justice humaine,
Un coupable en vain fuit,
Quand par-tout, pour le perdre, un dieu vengeur le suit.

Digitized by Google

FABLE CXIX

LES BOEUFS ET L'ESSIEU.

Deux bœufs, patiens et doux,
Tiroient un chariot fort pesant et fort large ;
L'essieu crioit ; les bœufs lui dirent : Qu'avez-vous ?
A peine soufflons-nous, nous qui traînons la charge.

Deux bœufs attelés à un chariot fort chargé, ne le tiroient qu'avec peine. Cependant l'essieu crioit, et de telle sorte, que les bœufs étourdis du bruit qu'il faisoit, s'arrêtèrent et se retournèrent vers lui : Importun, lui dirent-ils, eh ! qu'as-tu donc tant à crier, toi qui ne fatigues presque point, tandis que nous ne nous plaignons seulement pas, nous qui suons à tirer tout le fardeau ?

Impudens nécessaires,
Qui portez, criez-vous, tout le poids des affaires,
Lirez-vous donc ceci sans fruit ?
Ou faites plus d'ouvrage, ou faites moins de bruit.

Digitized by Google

FABLE CXX.

LE COQ ET LE RENARD.

Le renard dit au coq : une paix éternelle
Est conclue entre nous, viens. Oui, deux lévriers
Viennent, répond le coq, m'en dire la nouvelle :
Le renard n'ôsa pas attendre les couriers.

Un coq se tenoit sur un chêne fort élevé. Un renard, qui ne pouvoit l'y atteindre, courut au pied de l'arbre: Ami, cria-t-il à l'autre, bonne nouvelle; hier, la paix fut signée entre les tiens et les nôtres. Sans rancune donc, je te prie; et puisque dorénavant nous devons tous nous entr'aimer comme frères, commençons par nous réconcilier. Viens donc, mon cher, descends, que je t'embrasse. Ami, répartit le coq, tu ne saurois croire combien cette nouvelle me réjouit; je la crois certaine; car, si je ne me trompe, je vois là-bas deux couriers qui viennent nous en apporter la nouvelle. Demeure donc, je te prie; et sitôt qu'ils seront arrivés, je descendrai pour nous en réjouir tous quatre ensemble. Ces couriers étoient deux lévriers : le renard ne jugea pas à propos de les attendre, et gagna pays; et le coq se mit à rire à gorge déployée.

Ce coq eût mal fait de descendre.
Il vous dit qu'on ne doit jamais
Prêter l'oreille à qui nous parle de paix
Que pour mieux nous surprendre.

Digitized by Google

FABLE CXXI.

LA ROSE ET LES FLEURS.

Toutes les fleurs disoient à la rose nouvelle :
Vous l'emportez sur nous par un commun aveu.
Il est vrai, répartit la rose, je suis belle,
Mais hélas ! que je dure peu !

Les fleurs contemploient la rose, et trouvoient dans ses nuances un éclat si vif, qu'elles lui cédoient, presque sans envie, le prix de la beauté. Non, lui disoient-elles toutes d'une voix, notre coloris n'est ni si rare ni si beau ; nous n'exhalons point une odeur si douce. Triomphez, belle rose ; vous méritez seule les caresses des zéphirs. Fleurs, dit la rose en soupirant, lorsqu'un seul jour me voit naître et mourir, que me sert-il d'être si belle ? Hélas ! je voudrois l'être moins, et avoir, comme vous, l'avantage de jouir d'une plus longue existence.

D'un avantage vain, sexe trop entêté,
Chérissez un peu moins votre frêle beauté ;
Reconnoissez ici que c'est bien peu de chose,
Et pour elle craignez le destin de la rose.

FABLE CXXII.

LE CYGNE ET LA GRUE.

La grue interrogeoit le cygne, dont le chant
Bien plus qu'à l'ordinaire étoit doux et touchant :
Quelle bonne nouvelle avez-vous donc reçue ?
C'est que je vais mourir, dit le cygne à la grue.

Le cygne à l'extrémité chantoit Je ne vois pas lui disoit la grue, quel sujet vous avez de vous ré-

Digitized by Google

jouir dans l'état où vous êtes. Je sens que je vais mourir, répliqua le cygne; ai-je tort de marquer de la joie, quand je me vois sur le point d'être délivré de tous mes maux?

Le cygne, sur sa fin, ne chantoit pas à tort.
A vivre on souffre tant, que, quoi que l'on en die,
Le plus beau jour de notre vie
Ne vaut pas, tel qu'il soit, celui de notre mort.

FABLE CXXIII.

LE CANE ET LE BARBET.

Ce barbet en veut à ces canes;
Mais par elles il est instruit,
Qu'il est par fois des vœux aussi vains que profanes,
Et qu'on ne force pas toujours ce qu'on poursuit.

Un barbet poursuivoit une cane: celle-ci pour se sauver, se jette dans un étang; l'autre s'y lance, et nage après elle. Comme il la suit, et de si près qu'il ouvre déjà la gueule pour la prendre, la cane fait le plongeon, s'enfonce et disparoit. Ainsi le chien perdit sa proie dans le moment même qu'il croyoit la tenir.

Le barbet s'en revint avec un pied de nez.
Ne comptez sur un bien que quand vous le tenez.
Vous alliez épouser une riche héritière;
Le contrat fait, un rien fit échouer l'affaire.

Digitized by Google

FABLE CXXIV.

L'HOMME DÉCOIFFÉ.

Un galant étoit chauve, et comme en pleine fête
Sa perruque en tombant l'alloit défigurer :
Pourquoi ces faux cheveux tiendroient-ils à ma tête,
Dit-il, puisqu'à leur tête ils n'ont su demeurer ?

Un homme chauve se vit obligé de couvrir sa tête de cheveux empruntés. Un jour comme il dansoit en bonne compagnie, il donna en sautant un tel branle à son corps, que sa fausse chevelure en tomba par terre : chacun se mit à rire. Messieurs, dit le danseur dans le dessein de faire cesser la risée par quelque bon mot, vous ne devez pas être surpris que ces cheveux n'aient pu tenir sur la tête d'autrui, lorsqu'ils n'ont pu rester sur la leur propre.

En pareille aventure, un sot n'eût su que dire :
Toujours d'un mauvais pas l'homme d'esprit se tire.
Manque-t-il : d'un bon mot il sait tout réparer,
Et sa faute souvent ne sert qu'à l'honorer.

FABLE CXXV.

LES VOYAGEURS ET LE PLANE.

Sous un plane en été deux voyageurs bien las,
A qui pour leur repas la place sembloit bonne,
Trouvoient l'arbre stérile ; et l'arbre dit : Ingrats !
Ne comptez-vous pour rien l'ombre que je vous donne ?

Vers le milieu d'un des plus chauds jours de la canicule, deux voyageurs prenoient le frais à l'ombre d'un plane ; ils s'y étoient retirés pour se mettre à l'abri du soleil. Comme ils en considéroient les

Digitized by Google

branches, sans y appercevoir de fruit : Voilà, se disoient-ils l'un à l'autre, un méchant arbre ; s'il m'appartenoit, puisqu'il n'est bon à rien, je le ferois abattre, et jetter au feu tout présentement. Ingrats ! leur dit l'arbre, n'est-ce donc rien que cette ombre que mon feuillage produit et qui vous garantit si à propos des rayons que vous fuyez ?

Des chefs-d'œuvres du Ciel critiques insensés,
Ceci s'adresse à vous. L'insecte et le reptile
Servent plus que vous ne pensez ;
Le ciron ici-bas n'est pas même inutile.
De leurs propriétés nul n'apperçoit l'effet :
D'accord ; mais Dieu sait bien l'usage qu'il en fait.

FABLE CXXVI.

LE PÊCHEUR ET LES POISSONS.

Un pêcheur en pêchant s'adonnoit aux chansons,
Puis jettant son filet : Ces bizarres poissons
De ma flûte, dit-il, nullement ne s'émeuvent,
Et sitôt qu'ils sont pris, ils dansent tant qu'ils peuvent.

Un pêcheur, assis sur le bord d'une rivière, jouoit de la flûte : il pensoit que les poissons, charmés de ses accords, approcheroient de la rive, et si proche, qu'il pourroit les prendre à la main ; mais il eut beau en jouer, pas un ne vint. Alors le pêcheur prit ses filets, et les jetta dans la rivière. Aussi-tôt les poissons entrèrent en foule. Poissons, leur dit l'autre en les tirant de ses rets, je m'étois imaginé que vous aimiez la musique ; mais je me suis bien apperçu qu'avec vous on trouveroit mieux

Digitized by Google

son compte à se servir de filets que de flûtes. Je saurai actuellement aller tout de suite au fait.

Douceur a rarement attiré des rebelles,
A leur devoir en vain, prince, tu les rappelles.
On est sourd à la flûte : amène le canon:
Bientôt tu les auras à ta discrétion.

FABLE CXXVII.

LE CROCODILE ET LE RENARD.

Le crocodile noble, et d'une humeur hautaine,
Vantoit de sa maison les titres anciens;
Pour moi, dit le renard, j'ai beaucoup plus de peine
A savoir où j'irai, qu'à savoir d'où je viens.

Le crocodile méprisoit le renard, et ne lui parloit que de sa noble extraction. Faquin, lui disoit-il d'un ton arrogant, je te trouve bien hardi d'oser te faufiler avec moi, sais-tu bien qui je suis ? Sais-tu que ma noblesse est presque aussi ancienne que le monde ? Et comment pourrez-vous me prouver cela ? répliqua l'autre fort surpris. Très-aisément, reprit le crocodile. Apprends que, dans la guerre des géans, quelques-uns d'entre les Dieux prirent la fuite, et vinrent, transformés en crocodiles, se cacher au fond du Nil. C'est de ceux-là que je descends en droite ligne. Mais toi, misérable, d'où viens-tu ? En vérité, répartit le renard, c'est ce que je ne sais point, et ce que je n'ai jamais su. Croyez, seigneur crocodile, que je suis beaucoup plus en peine de savoir où je vais, que d'apprendre d'où je viens.

Moins d'orgueil, noble fat. Ce petit dont tu ris,
N'a jamais mérité tes insolens mépris.
A quoi bon, vicieux, lui tant vanter ta race ?
S'il a de la vertu, quel qu'il soit, il t'efface.

Digitized by Google

FABLE CXXVIII.

LE VOEU DU MALADE.

Un homme étant malade, et ne possédant rien,
Fait bon d'offrir cent bœufs, en cas qu'il en guérisse;
Sa femme dit: Comment fournir au sacrifice?
Ma femme, à cela près, dit-il, portons-nous bien.

Un laboureur dangereusement malade, voua cent bœufs à Esculape. Il les lui devoit immoler, bien entendu lorsqu'il seroit guéri. Cent bœufs! s'écria sa femme: vous n'y pensez pas, mon fils; eh! grand Dieu! où les prendre, quand je n'en vois pas un seul dans notre étable? Taisez-vous, lui répondit le malade; si j'en reviens, il faudra bien que le bon Esculaqe se contente, s'il vous plaît de notre veau.

Dans l'orage, il n'est vœu qui coûte au passager.
Les Dieux peuvent tout prendre. Est-on hors de danger?
A-t-on gagné le port? Sot qui tiendroit parole.
Encor, Dieu sait quel veau, si le prêtre l'immole!

FABLE CXXIX.

LES PÊCHEURS.

Le filet pesoit fort, chaque pêcheur tiroit,
Mais ce poids ne venoit que d'une grosse pierre.
Et de peu de poisson que ce filet enserre.
En ce monde on n'a pas tout ce que l'on voudroit.

Des pêcheurs tiroient leurs filets hors de l'eau; comme ils les sentoient plus pesans que de coutume, ils en concevoient bonne espérance. La pêche, se disoient-ils les uns aux autres, sera sans doute des

Digitized by Google

meilleures, et Dieu sait quels poissons nous allons voir dans nos rets Leur joie fut courte; car lorsqu'après beaucoup de fatigue, ils eurent vu le fond de leurs filets, ils n'y trouvèrent qu'un gros caillou, que le courant de la rivière y avoit amené.

Un fils, son père mort, trouva certains papiers
Entourés, sous la clef, de triples couverture,
Et les crut bons contrats. On en fit l'ouverture;
Voici ce que c'étoit : de vieux calendriers.

FABLE CXXX.

LES GRENOUILLES.

D'un marais desséché les tristes habitantes
Voulant choisir un puits, une des plus prudentes,
Qui, pour la sûreté, trouvoit ce lieu suspect,
Dit : Que deviendrons-nous, si le puits devient sec?

Les grenouilles virent dans le fort de l'été leur marais à sec. Où nous retirerons-nous? s'écrièrent-elles alors. Dans ce puits que vous voyez tout proche de vous, dit une des plus jeunes; l'eau remplit jusqu'à deux doigts du bord; ainsi il nous sera très-aisé d'y entrer. Fort bien, répliqua une des plus vieilles; mais quand l'eau viendra à baisser, et que nous nous trouverons au fond de ce puits, à vingt pieds au moins de son ouverture, en sortirons-nous aussi aisément que nous y serons entrées? Je conclus que nous ne pourrions, sans une imprudence extrême, nous exposer à un pareil danger.

Réfléchissez, pesez l'entreprise conçue,
Considérez sur-tout quelle en sera l'issue.
Il est bon de penser comment l'on entrera;
Mieux encor de savoir par où l'on sortira.

Digitized by Google

FABLE CXXXI.

LES DEUX ENNEMIS.

Dans un même vaisseau prêt à faire naufrage,
Deux ennemis étoient sur le point de mourir,
Et chacun se disoit en soi-même : Courage !
Je m'en vais me noyer ; mais l'autre va périr.

Deux hommes qui se haïssoient mortellement, s'étoient embarqués sur le même vaisseau. Comme il cingloit à pleines voiles, une tempête s'éleva, et si grande, que le navire, battu des vents, et fracassé par les vagues, s'entr'ouvrit. Dans cette extrémité, les deux passagers, que l'eau commençoit à gagner, se consoloient, quoiqu'ils se vissent sur le point d'être submergés. Si je péris, disoient-ils l'un et l'autre au fond du cœur, mon ennemi périt aussi.

Tel est du cœur humain l'injuste cruauté :
Dans l'orage on voudroit que tout fût agité.
Souffre-t-on ? l'on voudroit voir souffrir tous les autres ;
Leurs disgraces, leurs maux nous consolent des nôtres.

FABLE CXXXII.

LE LION, L'OURS ET LE RENARD.

Tandis que contre un ours un grand lion se bat,
Un renard se saisit du prix de leur combat.
Nous n'avons bien souvent d'intérêt que le nôtre,
Et nous nous tourmentons pour le profit d'un autre.

Le lion et l'ours s'entre-déchirent, et cela pour quelques rayons de miel qu'ils avoient trouvés dans

Digitized by Google

le creux d'un chêne. Chacun d'eux prétendoit en faire son profit, sans le partager avec son compagnon. Ils eussent bien mieux fait d'en faire deux parts; car tandis qu'ils s'acharnent l'un sur l'autre, un renard se glisse sans bruit près du miel, le lape et se sauve.

Ainsi débats souvent finissent entre princes :
Tandis que pour quelques provinces
Ces deux-ci sont aux mains, un tiers prend les enjeux;
Et, par ce moyen, met les accorde tous deux.

Digitized by Google

FABLE CXXXIII.

L'ASTROLOGUE

Un jour une personne, aux astres bien instruite,
Regardoit vers le ciel, et tomba lourdement.
Tel donne des leçons sur la bonne conduite,
Qui s'égare lui-même, et bronche à tout moment.

Un astrologue contemploit les astres en marchant : il eût beaucoup mieux fait de regarder à ses pieds ; car tandis qu'il lève les yeux, et les tient toujours fixés vers le ciel, voici que, sans voir un puits qu'on avoit creusé sur son chemin, il en approche, et de si près, qu'il s'y précipite et s'y noie.

Avis à vous, savans en inutilités,
Mais sur le nécessaire esprits fort hébétés.
Tel voit ce qui se passe autour d'une planette,
Qui chez lui ne voit rien, même avec sa lunette.

Digitized by Google

FABLE CXXXIV.

LE DAUPHIN ET LE THON.

Un dauphin poursuivoit un thon, quand sur les bords
Ils sont jettés tous deux, froissés et demi-morts :
Nous voilà, dit le thon, assez mal, ce me semble ;
Mais quel plaisir pour moi que nous mourions ensemble!

Un dauphin poursuivoit un thon, dans le dessein de se venger de quelqu'offense qu'il en avoit reçue. Ce dernier gagne le rivage, l'autre l'y suit, et le thon pour échapper, sauta sur le sable, et le dauphin s'y lança avec lui. Mais voici que, froissés de leur chûte, ils y demeurent tous deux étendus. Cependant l'air de la terre agit sur eux ; ils s'affoiblissent hors de leur élément, et meurent, non sans s'être repentis de n'avoir consulté que leur ressentiment. Preuve frappante que l'esprit de vengeance est aussi fatal au vindicatif qu'à son ennemi.

Le dauphin, transporté d'une indiscrète rage,
Périt avec le thon jetté sur le rivage.
Plus d'un vindicatif achète, ainsi que lui,
A ses propres dépens, le dommage d'autrui.

FABLE CXXXV.

LE FOSSOYEUR ET LE MÉDECIN.

C'est dommage d'un tel, mais je me persuade
Qu'il ne pouvoit guérir, tant il étoit mal-sain.
Voilà ce qu'à peu près un fort bon médecin
Disoit au fossoyeur enterrant son malade.

Un fossoyeur enterroit son voisin. Comme il achevoit de combler la fosse, il apperçut le méde-

Digitized by Google

cin qui avoit traité le défunt pendant sa maladie. Je vous croyois si habile, lui dit-il, que je m'étois imaginé que vous tireriez votre malade d'affaire. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela, répliqua le docteur ; mais cet homme étoit mal-sain. Et s'il ne l'avoit pas été, répartit le fossoyeur en secouant la tête, auroit-il eu besoin de vous ?

De tous nos charlatans excuse illégitime.
Le malade meurt-il : il étoit cacochyme.
La nature l'a-t-elle, en dépit d'eux, guéri :
Il seroit, vous dit-on, sans nous déjà pourri.

FABLE CXXXVI.

L'OISELEUR ET LA VIPÈRE.

L'oiseleur se trouva surpris,
Etant piqué de la vipère :
Hélas, dit-il, quelle misère !
Je voulois prendre, et je suis pris.

Un oiseleur cherchoit à prendre des oiseaux ; comme il se baissoit pour tendre ses réseaux, une vipère le piqua au pied. Ah ! s'écria l'homme, je n'ai que ce que je mérite. Pourrois-je être surpris qu'on cherche à m'ôter la vie, tandis que je ne pense, moi, qu'à la ravir aux autres.

Mal vient à qui mal fait. Suivez donc sûr ce point
L'avis que le sage vous donne :
Hommes, si vous voulez qu'on ne vous nuise point
Ne nuisez à personne.

Digitized by Google

FABLE CXXXVII.

L'ANE QUI CHANGE DE MAITRE.

Un âne malheureux, autant qu'on le peut être,
Servit un corroyeur, qui fut son dernier maître ;
Et sous la cruauté de ce tyran nouveau,
Eut lieu, plus que jamais de craindre pour sa peau.

L'ANE d'un jardinier se lassa de se lever avant la pointe du jour, pour porter des herbes au marché. Un jour il pria Jupiter de lui donner un maître chez qui il pût, disoit-il, au moins dormir. Soit dit le maître des Dieux ; et cela dit, voilà le baudet chez un charbonnier. Il n'y eut pas resté deux jours, qu'il regretta le jardinier. Encore, disoit-il, chez lui j'attrapois de tems en tems, à la dérobée, quelques feuilles de chou ; mais ici que peut-on gagner à porter du charbon ? des coups, et rien davantage. Il fallut donc lui chercher une autre condition. Jupiter le fit entrer chez un corroyeur ; et le baudet, qui n'y pouvoit souffrir la puanteur des peaux dont on le chargeoit, crioit plus fort que jamais, et demanda pour la troisième fois un autre maître. Alors le Dieu lui dit : Si tu avois été sage, tu serois resté chez le premier. Quand je t'en donnerois un nouveau, tu n'en serois pas plus content que des autres. Ainsi reste où tu es, de peur que tu ne trouves encore ailleurs plus de sujet de te plaindre.

Ce baudet inconstant change et n'y gagne point ;
Un Dieu, tout dieu qu'il est, ne peut le satisfaire ;
Mécontent de son sort, partout on l'entend braire :
Que d'hommes ici bas sont ânes sur ce point !

Digitized by Google

FABLE CXXXVIII.

LE LION ET LA GRENOUILLE.

Au bruit d'une grenouille, un lion qui se repose,
Se lève, et se reproche à soi-même, ayant vu
Que c'étoit si peu de chose,
La honte de s'en être ému.

Un lion se coucha sur les bords d'un marais, et s'y assoupit. Comme il y dormoit d'un sommeil profond, une grenouille se mit à coasser. A ce bruit, l'autre s'éveille; et comme il croit que quelque puissant animal vient l'attaquer, il se lève, et regarde de tous côtés. Mais quel est son étonnement, lorsqu'il apperçoit celle qui l'avoit si fort épouvanté!

Un lion la terreur des bois,
Troublé par la grenouille, en redoute la voix.
Braves que ceci vous apprenne
Qu'un rien peut quelquefois effrayer un Turenne.

FABLE CXXXIX

LE MAURE.

Un homme passe et les nuits et les jours.
A teindre un Maure, il y perd sa teinture.
Ce qu'une fois nous sommes par nature,
L'art n'y fait rien, nous le sommes toujours.

Un homme se mit en tête de blanchir un Maure; il le baignoit, lavoit et frottoit, mais ce fut tems perdu. Le Maure bien décrassé, parut encore plus noir qu'il n'étoit auparavant.

Vous n'effacerez point ces impressions vives,
Que nature en nous fit. Vous me lavez en vain,
Maîtres, et vous perdez le tems et vos lessives;
Je serai toujours noir, si je suis Africain.

Digitized by Google

FABLE CXL.

LE MARCHAND ET LA MER.

Un marchand échappé d'un naufrage funeste,
Voyoit la mer tranquille, et disoit : Flots ingrats,
Vous voudriez encore avoir ce qui me reste !
Mais je ne me rembarque pas.

Un marchand chargea un vaisseau de marchandises, et partit pour les Indes. Lorsqu'il mit à la voile, le vent étoit favorable et la mer tranquille ; mais à peine eut-il perdu le port de vue, que le vent changea tout-à-coup ; la mer éleva ses vagues, poussa le navire sur un banc de sable, et l'y fit échouer. Le marchand vit périr toutes ses marchandises, et ne se sauva qu'avec peine sur quelques débris du vaisseau. Quelques jours après, comme il se promenoit sur le rivage où il avoit abordé, il vit la mer calme, et qui sembloit lui dire de se rembarquer de nouveau. Perfide mer ! s'écria-t-il, c'est en vain que, par une feinte tranquillité, tu cherches à m'attirer. S'y fie qui voudra ; quant à moi, qui n'ai point encore oublié de quelle manière tu m'as traité ces jours passés, je ne suis pas d'humeur à me fier une seconde fois à qui vient de me donner des preuves de son infidélité.

Instruit par son malheur, le marchand devint sage.
L'imitons-nous ? A peine échappés du naufrage,
Sur la rive on nous voit bientôt tout oublier,
Cent fois battus des vents, cent fois les défier.

Digitized by Google

FABLE CXLI.

LES DEUX COQS ET LE FAUCON.

Deux coqs étant rivaux se battoient de bon cœur;
Le faucon tout-à-coup vint saisir le vainqueur,
Qui faisoit trop de bruit à cause de sa gloire,
Et laissa le vaincu jouir de la victoire.

Deux coqs se battirent à outrance, et cela pour l'amour d'une poule qui les avoit rendus rivaux. Le vaincu prit la fuite, et se retira dans un coin de la basse-cour, pendant que le vainqueur montoit sur le haut du poulailler pour y chanter sa victoire. Celui-ci ne s'en réjouit pas long-tems; car tandis qu'en battant des ailes, il ne pensoit qu'à y faire éclater sa joie, le faucon, qui l'avoit aisément découvert sur le haut de ce toit, vint fondre sur lui et le mit en pièces. Ainsi le vainqueur paya bien cher le plaisir de faire retentir les airs du bruit de ses exploits.

Ce fier coq ne jouit qu'un moment de sa gloire.
Trop pleins de vos exploits, pensez à vous guerriers:
Croyez, vous qui chantez un peu trop haut victoire,
Qu'un revers imprévu peut flétrir vos lauriers.

FABLE CXLII.

LE CASTOR ET LES CHASSEURS.

Le castor malheureux, qui n'avoit point d'appui,
Et que tant de chasseurs pressoit à toute outrance,
Retrancha de son corps, et s'ôta par prudence
La chose pour laquelle ils couroient après lui.

Des chasseurs poursuivoient un castor, dans le

Digitized by Google

dessein de tirer profit de certaine partie de son corps. Ils avoient coutume d'employer la chair comme un remède souverain contre plusieurs maux. Le castor, qui savoit leur intention, n'eut pas plutôt reconnu qu'il ne pouvoit leur échapper, qu'il la prit à belles dents, et se la retrancha. Alors les chasseurs satisfaits d'avoir ce qu'ils cherchoient, cessèrent de le poursuivre, et se retirèrent. Ainsi le castor, qui fort sagement jugea à propos de se défaire d'une partie qu'il ne pouvoit conserver sans perdre le tout, se sauva par son jugement.

De tout bien qui lui nuit le sage se décharge :
Avec des yeux d'envie un grand voit-il ta charge?
Cours la lui vendre, et sans tarder.
Tu te perdrois à la garder.

Digitized by Google

FABLE CXLIII

LE BERGER ET LE CHIEN.

Un berger nourrissoit son chien de brebis mortes ;
Et comme la plus grasse approchoit du trépas :
De l'air, dit-il au chien, dont tu te déconfortes,
Tu craindrois volontiers qu'elle ne mourût pas.

Un berger avoit donné plusieurs fois à son chien les brebis qui mouroient chez lui de maladie. Un jour une des plus grasses de son troupeau tomba malade ; alors le chien parut plus triste que de coutume. Le berger lui en demanda la cause ; sur quoi l'autre lui répondit qu'il ne pouvoit, sans s'affliger, voir la meilleure brebis du troupeau en danger de périr. Tu me portes bien la mine, lui répartit l'homme, de penser beaucoup plus à ton intérêt qu'au mien ; tu as beau dissimuler ; va, je suis bien persuadé que tu ne t'attristes de la maladie de ma brebis, que parce que tu crains qu'en échappant, elle ne t'échappe.

Concluons de ceci, qu'il faut se méfier
De la douleur d'un héritier.
Ce neveu, quand il pleure, et peut-être de joie,
Craint il de perdre un oncle, ou de manquer sa proie.

Digitized by Google

FABLE CXLIV.

L'AVARE ET LE PASSANT.

L'avare avec son cœur enterra son trésor :
On le vole : Ah ! dit-il, je suis à la besace.
Mettez, répond quelqu'un, une pierre à la place ;
Elle vous servira tout autant que votre or.

Un avare enfouit son trésor dans un champ ; mais il ne put le faire si secrètement, qu'un voisin ne s'en aperçut. Le premier retiré, l'autre accourt, déterre l'or et l'emporte. Le lendemain, l'avare revient rendre visite à son trésor : quelle fut sa douleur, lorsqu'il ne trouva que le gîte ! un dieu même ne l'exprimeroit pas. Le voilà qui crie, pleure, s'arrache les cheveux, en un mot, se désespère. A ces cris, un passant accourt : Qu'avez-vous perdu, lui dit celui-ci, pour vous désoler de la sorte? Ce qui m'étoit mille fois plus cher que la vie, s'écria l'avare ; mon trésor que j'avois enterré près de cette pierre. Sans vous donner la peine de le porter si loin, reprit l'autre, que ne le gardiez-vous chez vous ; vous auriez pu en tirer à toute heure, et plus commodément, l'or dont vous auriez eu besoin. En tirer mon or ! s'écria l'avare ; ô ciel ! je n'étois pas si fou. Hélas ! je n'y touchois jamais. Si vous n'y touchiez point, répliqua le passant, pourquoi vous tant affliger ? Eh ! mon ami, mettez la pierre à la place du trésor ; elle vous y servira tout autant.

Le conseil étoit bon ; mais tel est de l'avare
L'entêtement bizarre :
Affamé, demi-nud, quand on regorge d'or,
On se plaît à languir près de son cher trésor.

Digitized by Google

FABLE CXLV.

LE CERF ET LE FAON.

Le faon, du cerf son père exaltoit les mérites ;
Qu'il étoit grand et fort, mieux armé que le chien.
Mes fils, je suis d'accord de tout ce que vous dites ;
Mais du côté du cœur, cela ne va pas bien.

Le faon soutenoit à son père, que la nature lui avoit donné de si grands avantages sur le chien, qu'il n'avoit aucun lieu de le craindre. Si jamais, disoit-il au cerf, nous en venons aux prises, le chien et moi, comptez que je n'aurai pas de peine à le battre ; car outre que je suis plus haut, et par conséquent plus fort que lui, je vois ma tête armée d'un bois que la sienne n'a point. Mon fils, répartit l'autre, donnez-vous bien de garde de l'attaquer, la partie ne seroit pas égale. Si les dieux lui ont refusé le bois qu'ils vous ont donné, ils lui ont fait présent d'un cœur que vous n'avez point.

Les armes au poltron donnent peu d'avantage.
Le cœur mieux que le fer sait défendre un guerrier ;
Armé de pied en cap, s'il manque de courage,
Sa cuirasse ne peut l'empêcher de plier.

FABLE CXLVI.

LE RENARD ET LE SANGLIER.

Pourquoi, dit le renard au sanglier, sans cesse
T'aiguises-tu les dents, lorsque rien ne te presse?
Attendrai-je, dit l'autre, à me les aiguiser,
Quand il sera tems d'en user?

Un sanglier aiguisoit ses défenses contre le tronc

Digitized by Google

d'un arbre. A quoi bon, lui dit un renard, te préparer au combat, quand tu ne vois ni chien ni chasseur ? Eh ! dois-je attendre, répliqua l'autre, que je les aie en queue, pour songer à tenir mes armes en état, quand ils ne me donneront pas le tems d'y penser ?

De ce camp retranché, si l'assiette en est forte,
Rends-la plus forte encor. — Mais tout est coi. — N'importe ;
Quand l'ennemi viendra t'enlever ton quartier,
Il ne sera pas tant de te fortifier.

FABLE CXLVII.

LE SAVETIER MÉDECIN.

Un pauvre savetier, qui n'étoit qu'une bête,
Devint médecin riche, et des plus enviés ;
Et tel imprudemment lui confia sa tête,
Qui n'auroit pas voulu lui confier ses pieds.

Un savetier des plus ignorans dans son métier, trouva si peu son compte au profit qui lui en revenoit, qu'il lui prit fantaisie d'en changer. Un jour il se mit en tête d'être médecin, et le fut ; au moins on le crut tel. Quelques termes de l'art qu'il apprit, son effronterie et son babil, joints à l'ignorance de ses voisins, eurent bientôt fait, d'un artisan très-mal-adroit, un fort habile charlatan. Il publia partout que la vertu de ses remèdes étoit infaillible, et chacun le crut sur sa parole. Un de ses voisins pourtant moins dupe que les autres, s'en moqua ; voici comment. Il se dit attaqué d'un très-grand mal de tête, et mande le docteur : celui-ci vient, et raisonne fort au long sur le prétendu mal ; ensuite il assure le malade qu'il l'en délivrera, et en peu de tems, pourvu qu'il veuille s'abandonner à ses

Digitized by Google

soins. Pauvre ignorant ! répartit le voisin en éclatant de rire, et comment pourrois-je me résoudre à te livrer ma tête quand je ne voudrois pas seulement te confier mes pieds.

Esope a beau prêcher : malgré maint apologue,
Médecins ici bas auront toujours la vogue.
Jusqu'au tombeau l'ignorant les croira,
Et jamais, sans sené, le savant ne mourra.

FABLE CXLVIII.

LES LIÈVRES ET LES GRENOUILLES.

Saisis d'une frayeur qui leur causoit la fièvre,
Les lièvres, se jetant dans une mare tous,
Aux grenouilles font peur : Courage, dit un lièvre ;
Il est des animaux plus timides que nous.

Des lièvres fuyoient tout éperdus ; rien ne les y obligeoit. Le bruit des feuilles que le vent agitoit dans la forêt, leur ombre peut-être, les épouvantoit. Comme ils passoient près d'un marais, ils apperçurent des grenouilles, qui, tout effrayées du bruit qu'ils faisoient en fuyant, se plongèrent au fond de l'eau. Ho ! ho ! dit un d'entr'eux, qu'est-ce que ceci ? Vraiment, nous portons ici la terreur ; amis, reprenons courage, et rebroussons chemin ; nous sommes plus redoutables que nous ne le pensions. Ne voilà-t-il pas un peuple entier qui fuit d'épouvante à notre approche.

Fiers de porter la peur au bord du marécage,
Les lièvres rassurés se crurent du courage.
D'un plus poltron que soi, qu'un poltron soit vainqueur,
Le thersite, en tremblant, se croit homme de cœur.

Digitized by Google

FABLE CXLIX.

LE TROMPETTE.

Un trompette sonnant la charge en un combat,
Fut pris : Pardon, dit-il, je ne suis point soldat,
Et je n'ai de ma main, tué pas un des vôtres.
Non, mais c'est toi qui fait entre-tuer les autres.

Un trompette, après avoir sonné la charge, fut pris par les ennemis. Comme un d'entr'eux levoit le bras pour le percer de son épée : Quartier, s'écria le prisonnier. Considérez que je ne me suis servi que de ma trompette, et qu'ainsi je n'ai pu ni tuer ni blesser aucun des vôtres. Tu n'en mérites pas moins la mort, répliqua l'autre en lui plongeant l'épée dans le ventre : Méchant, qui ne tues jamais, il est vrai, mais qui excites les autres à s'entre-tuer.

Le malheureux trompette eut beau crier merci ;
Il meurt percé de coups malgré ce qu'il oppose.
Juges trop indulgens, apprenez de ceci
Qu'on doit punir du mal et l'auteur et la cause.

FABLE CL.

LE LABOUREUR ET SES CHIENS.

Un laboureur, pressé d'une faim continue,
Mangea jusques aux bœufs qui traînoient sa charrue ;
Et ses chiens dirent : sauvons-nous,
Si non il nous mangera tous.

Un laboureur dételа les bœufs de sa charrue dans un tems de famine, et les tua, dans la vue de s'en nourrir, lui et sa famille. Ses chiens, qui s'en aperçurent, sortirent aussi-tôt du logis, et gagnèrent

Digitized by Google

pays. Sauvons-nous, se dirent-ils les uns aux autres, si cet homme tue des animaux dont il a si grand besoin pour son labourage, que ne nous fera-t-il point à nous, qui ne lui sommes pas, à beaucoup près, si nécessaires ?

Les chiens eurent bon nez. L'homme avoit résolu
Très-sûrement de s'en défaire.
Qui consume le nécessaire,
N'épargne pas le superflu.

FABLE CLI.

LE LION, LE RENARD ET L'ANE.

Le lion, le renard et l'âne, d'une bande,
Chassoient ; l'âne des parts s'appliqua la plus grande :
Il périt. Le renard, sage aux dépens d'autrui,
Donna tout au lion, ne gardant rien pour lui.

Un jour le lion, le renard et l'âne chassèrent ensemble, et prirent une biche. Celle-ci ne fut pas plutôt par terre, que l'âne la dépéça. Les parts faites, il se jetta le premier sur la plus grosse des trois, et s'en saisit. Cette indiscrétion déplut au lion, et à tel point, qu'il se lança sur le baudet, et l'étrangla. Alors le renard, qui appréhendoit le même traitement, se garda bien de prendre la part qui lui appartenoit ; au contraire, il la joignit à celles du lion et de l'âne, et les lui céda toutes trois. A ce trait d'honnêteté, le lion qui, un moment auparavant, étoit sur le point de faire au renard ce qu'il avoit fait à l'autre, se radoucit ; il fit plus : comme il étoit content d'avoir la biche toute entière, il le remercia de sa courtoisie. Ainsi le renard se tira,

Digitized by Google

par son habileté, d'un danger où l'âne s'étoit perdu par son imprudence.

Courtisans, c'est à vous que ce discours s'adresse.
Imitez du renard la politique adresse :
Avec plus fort que vous, ne tirez au bâton ;
Et quels que soient vos droits, cédez tout au lion

FABLE CLII.

LA VIEILLE ET SA SERVANTE.

Du coq une servante abrégea le destin,
Croyant qu'elle pourroit s'en lever moins matin ;
Ce fut encore pis ; car, après cette perte,
Sa maîtresse inquiette en fut bien plus alerte.

Une vieille n'avoit pas plutôt entendu le chant de son coq, que tous les matins elle alloit, une heure avant le point du jour, éveiller sa servante. Alors il falloit se lever, pour prendre ensuite une quenouille, qu'on ne quittoit que long-tems après le coucher du soleil. Celle-ci, qui séchoit de fatigue et d'insomnie, prit un jour le coq et le tua, dans la pensée qu'elle dormiroit tout à son aise, sitôt que sa maîtresse auroit perdu son réveil matin ; mais le contraire arriva. Le coq mort, la vieille, qui n'entendoit plus le chant qui la réglât, étoit toute la nuit sur pied, et couroit éveiller sa servante, lorsqu'à peine celle-ci avoit eu le tems de se coucher.

Expédient cru bon souvent gâte une affaire :
Ceci fait, on croyoit amender son destin,
Se lever plus tard : au contraire ;
Le coq mort, on se lève encore plus matin.

Digitized by Google

FABLE CLIII.

LE CHEVAL ET L'ANE.

L'âne qui se croyoit malheureux sur la terre,
Du cheval envia la noblesse et les dons ;
Mais quand il s'apperçut qu'on alloit à la guerre,
Il dit : Fi de la gloire et vivent les chardons !

Un cheval, couvert d'une riche housse, alloit trouver son maître à la guerre. Un âne le vit passer ; alors il ne put s'empêcher de soupirer, d'envier le bonheur de l'autre. Suis moi, lui dit le cheval qui s'en étoit apperçu, et tu partageras la gloire dont je vais me couvrir. Le baudet ne se le fit pas dire deux fois, et le suivit. Il arrive au camp ; et d'abord, soldats, armes, pavillons, le bruit des tambours, le son des trompettes, tout lui en plaît, tout le fait tressaillir d'aise. Mais quelques jours après, lorsqu'il vit le cheval obligé de porter son maître dans la mêlée, au risque de mille coups, il sentit diminuer sa joie, et pensa à ce qu'il avoit quitté. Un moment après il baissa les oreilles, et tourna le

Digitized by Google

dos ; puis, malgré tout ce que l'autre lui put dire pour l'engager à rester, il courut au grand trot reprendre le chemin du moulin.

Bientôt l'on se repent de ses vœux indiscrets :
Chez la gloire, de loin tout est beau ; mais de près,
Pesez bien le pour et le contre,
Vous ferez moins de cas des lauriers qu'on vous montre.

FABLE CLIV.

LE LABOUREUR ET LA CIGOGNE.

A de méchans oiseaux le laboureur subtil
Trouva dans ses filets une cigogne,
Qui lui crioit merci : Tu mourras, lui dit-il,
Il ne faut pas hanter mauvaise compagnie.

Un laboureur tendit ses réseaux, une cigogne et quelques oiseaux de proie s'y abattirent. Alors l'homme les prit, et tua les derniers. Comme il se mettoit en devoir de tuer encore l'autre, celle-ci lui remontroit qu'elle n'étoit ni méchante, ni complice des brigandages que ceux parmi lesquels elle se trouvoit prise, avoient exercés, et partant, que c'étoit une injustice criante de vouloir, en la confondant avec eux, lui faire le même traitement qu'il leur avoit fait. Tu mourras, répartit l'oiseleur. Comment veux-tu que je te croie bonne, quand je te trouve en si mauvaise compagnie ? Cela dit, il lui tord le col.

C'est ainsi que, surpris parmi des scélérats,
Vous aurez beau crier que de leurs injustices
Vous n'êtes point l'auteur ; on ne vous croira pas.
Les hanter, c'est se mettre au rang de leurs complices.

Digitized by Google

FABLE CLV.

LE PAON ET LA PIE.

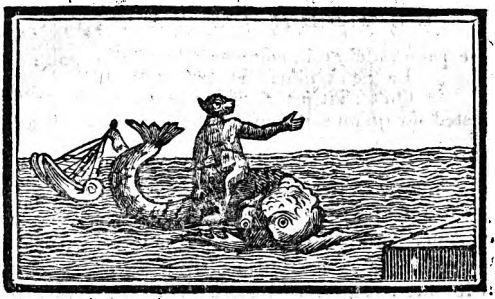
Le paon est élu roi, comme un fort bel oiseau :
La pie en murmure et s'irrite
Qu'on ait peu d'égards au mérite :
Est-il sûr qu'on soit bon, parce que l'on est beau.

Un jour les oiseaux s'assemblèrent, à dessein de nommer entr'eux un roi qui fût capable de les gouverner. Chaque oiseau, pour se concilier les suffrages de l'assemblée, fit valoir tout autant qu'il le put, les avantages qu'il avoit reçus de la nature. L'aigle parla de sa force, le coq de son courage, le perroquet de sa mémoire, et la pie de son esprit; mais ce fut en vain que les uns et les autres vantèrent à la diète leurs bonnes qualités; on n'y fit pas la moindre attention; au contraire, le récit qu'ils en firent ennuya. Là-dessus le paon vint à son tour étaler sa belle queue : dès qu'il parut, les oiseaux, charmés de la bigarrure de son plumage; lui donnèrent leurs voix; de sorte que, sans vouloir écouter les remontrances de la pie, qui soutenait que ce paon n'voit point d'autre mérite que celui de sa queue, ils lui rendirent hommage, et sur le champ le proclamèrent roi.

La pie à fort bon droit sifflait un choix peu sage :
C'est l'esprit qui gouverne, et non pas le visage.
Chez un prince éclairé, la beauté sied fort bien ;
Mais dans qui n'est que beau, qu'on la compte pour rien.

Digitized by Google

FABLE CLVI.



LE DAUPHIN QUI PORTE UN SINGE.

Le dauphin portoit sur son dos le singe à nage,
Et reconnut au premier mot
Qu'il n'étoit pas un homme, et que c'étoit un sot;
Ainsi ne voulut pas s'en charger davantage.

Un dauphin côtoyoit de fort près, en nageant, le rivage de la mer. Bon, dit le singe qui l'apperçut, voici un moyen pour voir la pleine mer tout à mon aise: je ne l'ai jamais vue, ainsi il faut que je me contente. Cela dit, il s'approche du rivage, ensuite il s'élance, et retombe sur le dos du poisson. Celui-ci, qui aime l'homme, crut qu'il en portoit un, et mena le singe assez loin. Là-dessus ce dernier, charmé de voguer sur l'Océan, jette un cri de joie. A ce cri, l'autre lève la tête, envisage le singe, et le reconnoît. Le dauphin fit sauter sa charge en l'air d'un coup de queue, et se replonge aussi-tot au fond de la mer.

Ignorant fourni d'impudence,
De loin semble tout autre; on le prône, on l'avance;
Mais a-t-on de plus près manié son esprit,
On le remet où l'on le prit.

Digitized by Google

FABLE CLVII.

LE BERGER ET LE LOUVETEAU.

Parmi tous ses mâtins, pour son propre dommage,
Un berger laissa croître un louveteau fort doux.
Il n'est ni prudent, ni sage
De mettre les brebis à la garde des loups.

Un berger trouva un louveteau que la louve avoit abandonné; il le prit et l'emporta dans sa cabane; là il le nourrit, et l'éleva parmi les chiens qui gardoient son troupeau. Il auroit beaucoup mieux fait de l'assommer; car le louveteau, qui d'abord n'avoit fait aucun mal tant qu'il s'étoit senti foible, ne fut pas plutôt loup, qu'après avoir étranglé les chiens, pendant que le berger dormoit, il courut se jetter sur les brebis, et les mit toutes en pièces.

N'élevez point de loup, ni même de renard;
Car pendant que le tems s'écoule,
Il croît, puis un beau jour vous croque mainte poule.
Commines dit qu'un grand en convint mais trop tard.

FABLE CLVIII

LE SERPENT CONDUIT PAR LA QUEUE.

Le serpent vit sa queue et sa tête en querelle;
Car la queue, à son tour, voulut aller devant;
Mais s'en acquittant mal: O tête! lui dit-elle,
Menez-nous, je vous prie, ainsi qu'auparavant.

Un jour le serpent vit sa queue s'élever contre sa tête. Quel orgueil! disoit la première à l'autre, de s'imaginer, comme vous faites, que je ne pour-

Digitized by Google

rois pas vous mener aussi bien que vous me menez ! comme si mon jugement étoit fort inférieur au vôtre! Il y a assez de tems, ce me semble, que je vous suis ; suivez-moi maintenant à votre tour, et vous verrez si tout n'en ira pas beaucoup mieux. Cela dit, elle tire la tête et rebrousse chemin ; heurte tout ce qui se trouve sur son passage ; ici se froisse contre une pierre ; là trouve des ronces qui la déchirent ; puis un peu plus loin va se jetter dans un trou. Elle n'eut pas fait vingt pas, que tout le serpent fut en très-mauvais état. Alors elle se laissa gouverner, et convint, en suivant la tête comme à l'ordinaire, que tout étoit bien mieux conduit par elle que par la queue.

Citoyen, qui sentez votre sot d'une lieue,
Qui taxez le conseil ; feriez ceci, cela,
Toujours mieux que la tête: apprenez, folle queue,
Que c'est ainsi jadis que celle-ci parla.

FABLE CLIX.

JUPITER, APOLLON ET MOMUS.

Jupiter se vanta de tirer aussi droit
Qu'Apollon, qui, pour l'arc, étoit bien plus adroit.
Ah ! s'écria Momus qui n'épargnoit personne,
Que l'un tire et que l'autre tonne.

Prêtez-moi pour un moment votre arc, dit un jour Jupiter à Apollon ; je veux vous montrer que j'en sais tirer, et même plus juste que vous : voyez-vous ce chêne planté sur la cime de l'Olimpe? Je veux que la flèche que je vais décocher aille droit au milieu du tronc de l'arbre. Cela fait, vous tâcherez d'en faire autant ; et qu'après cela Momus nomme le plus adroit de nous deux. Disant

Digitized by Google

cela, il prend l'arc d'Apollon et le bande ; le trait part, mais au lieu d'aller droit, il s'écarte, rase le visage du juge, et va se briser contre des rochers, à cent pas à côté du but. Maître des Dieux, dit Momus en se levant, tout effrayé du danger qu'il venoit de courir, j'ignore si les coups d'Apollon sont plus justes ; mais ce que je sais de certain, c'est qu'ils ne m'ont jamais donné la peur que le vôtre vient de me causer. Ainsi, croyez-moi, reprenez votre foudre, et vous seigneur Apollon, votre arc, et tout n'en sera que mieux. Cela dit, sans vouloir ni s'expliquer davantage, ni prendre garde au coup de l'autre, il se retira ; et de cette manière, laissa par ménagement pour Jupiter, la gageure indécise.

On ne fait pas tout bien. Que ce rimeur nous drape ;
Que l'autre conte. Là qu'une scène nous frappe.
Pour vous, touchez la lyre : une ode vous sied bien ;
Mais de par tous les Dieux, laissez-là le Troyen.

FABE CLX.

LE BOEUF ET LA VACHE.

Une vache railloit, avec peu de justice,
Un bœuf qu'à la charrue elle voyoit tirer.
Mais comme on la menoit un jour au sacrifice :
Adieu lui dit le bœuf, je m'en vais labourer.

Un bœuf suoit à tirer la charrue sur un terrain fort pierreux. Une vache en rioit : Pauvre malheureux ! lui crioit-elle, je ne doute point que tu n'envies cent fois le jour mon sort ; avoue que tu voudrois te voir nourri et chéri comme je le suis, sans essuyer la moindre fatigue. Comme elle parloit, un sacrificateur arrive et lui fait prendre le chemin du temple pour la conduire à l'autel, et là l'im-

Digitized by Google

moler à son Dieu. Orgueilleuse, lui dit alors le bœuf, ton sort te semble-t-il maintenant si digne d'envie ? il est vrai que je viens de souhaiter d'être à ta place ; mais confesse, à ton tour, que tu voudrois bien le voir à présent à la mienne.

Qui drape-t-on ici ? Ce faquin qui me raille,
Lorsque par un édit,
Thémis va le livrer, sans bien et sans crédit,
Aux outrages de la canaille.

FABLE CLXI.

LE RENARD QUI A PERDU SA QUEUE.

Le renard écourté ne se pouvoit tenir
De dire qu'une queue étoit fort incommode,
Alléguant qu'il falloit faire venir la mode
De n'avoir plus jamais de queue à l'avenir.

Un renard tomba dans un piège, et s'en tira, mais ce ne fut qu'après y avoir laissé sa queue pour gage. Il en étoit au désespoir ; car le moyen de se montrer aux autres ainsi écourté, sans exciter leurs risées ? Pour s'en garantir, que fait-il ? Il se met en tête d'avoir des compagnons ; ensuite il assemble les renards, leur conseille, en ami, disoit-il, de se défaire de leurs queues ; elles embarrassoient beaucoup plus qu'elles n'ornoient ; ce n'étoit qu'un poids fort superflu ; en un mot, une queue ne servoit, à l'entendre, qu'à balayer les chemins. Il eut beau le remontrer, on le hua dans toute l'assemblée. Ami, lui dit un vieux renard, j'ignore ce qu'on pourroit gagner à se passer d'une queue ; mais ce que je sais certainement, c'est que tu ne m'en au-

Digitized by Google

rois jamais fait observer l'inutilité, si tu avois encore la tienne.

Ici que de renards à légère cervelle
Voudroient que chacun fût taillé sur leur modèle !
Celui qui ne voit point, voudroit que nul ne vît ;
Le sot, que dans le monde il ne fût point d'esprit.

FABLE CLXII.

LE VIGNERON ET SES ENFANS.

Un vigneron mourant dit qu'un trésor insigne
Etoit, pour ses enfans, dans le fond de sa vigne :
A force d'y fouiller sans y trouver de l'or,
Il en vint des raisins, et ce fut le trésor.

Un vigneron se sentit proche de sa fin. Alors il appella ses enfans : Mes enfans, leur dit-il, je ne veux point mourir sans vous révéler un secret que je vous ai tenu caché jusqu'à présent, pour certaines raisons. Apprenez que j'ai enfoui un trésor dans ma vigne : lorsque je ne serai plus, et que vous m'aurez rendu les derniers devoirs, ne manquez pas d'y fouiller, et vous l'y trouverez. Le bon homme mort les enfans coururent à la vigne, et retournèrent le champ de l'un à l'autre bout ; mais ils eurent beau fouiller et refouiller, ils n'y trouvèrent rien de ce que le père leur avoit fait espérer. Alors ils crurent qu'il les avoit trompés ; mais ils reconnurent bientôt qu'il ne leur avoit rien dit que de véritable. Le champ ainsi retourné, devint si fécond, que la vigne leur rapporta, pendant plusieurs années, le triple de ce qu'elle avoit accoutumé de produire.

Un mortel ne fit point cette apologue insigne.
C'est un Dieu qu'il nous vient : du moins je l'en crois digne.
Que chacun sur l'airain le grave en lettres d'or.
Le travail, nous dit-il, est pour l'homme un trésor.

Digitized by Google

FABLE CLXIII.

LES DEUX CHIENS.

Un chien en trouve un autre ; et lui dit : Où vas-tu ?
-- A la noce, viens y ; tu ne saurois mieux faire.
Il y fut ; mais, hélas ! il en revint battu,
Pestant contre la bonne chère.

Deux chiens gardoient au logis. L'un tout joyeux dit à l'autre : Frère, je viens d'apprendre que notre maître se marie dans sa maison des champs. Or, tu sais qu'il n'est point de noce sans festin; c'est pourquoi, si tu veux m'en croire, nous irons tous deux en prendre notre part, et la chère que nous y ferons, Dieu le sait. Cela dit, ils partent, et prennent si mal leur chemin, qu'ils s'engagent dans certains marécages, et ne s'en retirent que tout couverts de fange. Dans cet état, ils arrivent au lieu de la noce : ils comptoient sur un grand accueil de la part des conviés; mais fort mal à propos. Dès qu'ils parurent, chacun s'écria contre leur malpropreté. A peine étoient-ils entrés dans la salle du festin, qu'on les en chassa, l'un à coups de pied, l'autre à coups de baton. Tout se passa de sorte que nos deux chiens crotés s'en retournèrent fatigués, affamés et battus.

Du succès d'un projet qui de nous peut répondre ?
Où l'on croyoit gagner, souvent l'on a perdu.
L'espagnol dit : Tel est sorti pour tondre,
Qui lui même, à grands pas, s'en retourne tondu.

Digitized by Google

FABLE CLXIV.

LA MULE.

Une mule étant grasse, et faisant bonne chère,
Se vantoit qu'elle étoit la fille d'un cheval;
Mais quand elle fut maigre, et qu'on la traita mal,
Elle eut quelque soupçon qu'un âne étoit son père.

Une mule grasse et rebondie ne faisoit que parler, dans sa jeunesse, de sa mère la jument; mais elle changea de langage, lorsqu'elle se vit, dans sa vieillesse, réduite à porter la farine au moulin. Alors elle se ressouvint de l'âne, et confessa de bonne foi qu'il étoit son père.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, dans la prospérité,
Un faquin s'ennoblit, qui, dès demain peut-être,
Corrigé par l'adversité,
Cessera de se méconnoître.

Digitized by Google

FABLE CLXV.

LE JEUNE HOMME ET LA FORTUNE.

Un homme au bord d'un puits se trouvant endormi,
La Fortune l'éveille, et lui dit : Mon ami,
Tu n'aurois pas manqué d'accuser la fortune,
Si tu fusses tombé ; c'est la plainte commune.

Un jeune homme s'étoit couché sur le bord d'un puits : pendant qu'il y dormoit, la Fortune passa. Celle-ci n'eut pas plutôt reconnu le danger où l'autre étoit, qu'elle courut à lui, et le tira par le bras. Mon fils, lui dit-elle en l'éveillant, si vous étiez tombé dans ce puits, on n'auroit pas manqué de m'en imputer la faute. Cependant je vous laisse à penser si c'eut été la mienne ou la vôtre.

La Fortune eut raison. Tombe-t-on lourdement ?
C'est sur elle que l'on s'excuse ;
C'est toujours son aveuglement,
Jamais le nôtre, qu'on accuse.

Digitized by Google

FABLE CLXVI.

LE JEUNE HOMME ET L'HIRONDELLE.

L'hirondelle amenoit le beau tems avec elle ;
Un jeune débauché la voyant arriver,
Vendit le seul habit qu'il avoit pour l'hiver :
Le froid vint ; il périt avec l'hirondelle.

Une hirondelle se hâta un peu trop de repasser les mers, et vint quelques jours avant l'arrivée du printems, revoir le pays d'où elle s'étoit retirée aux approches de l'hiver. Un jeune homme la vit arriver dans un jour assez beau. Bon, dit-il en lui-même, voici l'avant-courière de la belle saison : plus de froid ; ainsi je puis me passer de cette robe, qui commence à me peser sur les épaules. Cela dit, il courut la vendre, et dissipa, par de folles dépenses, l'argent qu'il en eut. Il ne tarda guère à s'en repentir ; car quelques jours après, le froid revint et si rude, que le jeune homme en fut saisi faute de robe, et mourut aussi bien que l'hirondelle, dont l'augure lui avoit été si funeste.

Ce jeune homme paya bien cher son imprudence,
Lorsqu'il se vit au froid exposé demi-nu.
Hommes, réfléchissez sur son extravagance :
Souvent un bien nous fuit, quand on le croit venu.

Digitized by Google

FABLE CLXVII.

L'ASTROLOGUE VOLÉ.

Un fourbe prédisoit au milieu d'une place ;
Quelqu'un vint, qui lui dit : Vous pénétrez fort bien
L'avenir, et savez fort mal ce qui se passe ;
Les voleurs sont chez vous, qui ne vous laissent rien.

Un voleur entra dans la maison d'un astrologue. Cependant celui-ci se donnoit en pleine place pour un prophète des plus clairs-voyans dans l'avenir. Comme il s'y vantoit d'avoir acquis, par l'inspection des astres, la connoissance de tout ce qui devoit arriver dans les siècles les plus reculés, un des assistans qui avoit apperçu le voleur, l'interrompit. Et le moyen lui dit-il, de croire que tu sais l'avenir, quand je vois, à n'en pouvoir douter, que tu ne sais pas même le présent? Car enfin, mon ami, si tu le savois, tu courrois au plus vîte chez toi en chasser le voleur que je viens d'y voir entrer.

Ce fou qui suit ici les astres dans leur route,
Voit clair au firmament, et chez lui ne voit goûte :
Riez de ce rêveur, et croyez que son art,
S'il eut quelque succès, ne les dut qu'au hasard.

FABLE CLXVIII.

JUPITER ET LES BESACES.

On dit que Jupiter, comme un joug assez doux,
A posé de sa main deux besaces sur nous :
Devant, est celle où sont tous les défauts des autres ;
Et derrière, il a mis celle où sont tous les nôtres.

Après que les hommes eurent été formés, Ju-

Digitized by Google

piter s'apperçut qu'ils avoient des défauts si grands, qu'ils ne pourroient eux-mêmes les souffrir, s'il ne leur en ôtoit la connoissance. Il jugea donc à propos de les éloigner de leur vue ; et pour cette effet, il prit tous ces défauts, et en emplit plusieurs besaces ; puis il les distribua, donna à chacun la sienne, et la lui mit sur le dos, de telle manière que les défauts d'autrui pendoient dans la poche de devant, et ceux du porteur dans celle de derrière. Ainsi chacun voit très-distinctement les défauts des autres, et n'apperçoit pas les siens.

C'est ainsi qu'ici bas le sot encor la porte ;
Le sage agit d'une autre sorte :
Il la retourne, et met ses défauts devant lui,
Tandis que sur son dos il jette ceux d'autrui.

Digitized by Google

FABLE CLXIX.

LA POULE TROP GRASSE.

Une poule faisoit chaque jour un œuf frais,
Vivant du peu de grain qu'une poule ramasse;
Et quand pour la nourrir, on se fut mis en frais,
Elle ne pondit plus, à force d'être grasse.

Une poule pondoit tous les jours un œuf à son maître. Elle m'en pondra deux, disoit celui-ci en lui-même, si je lui donne double nourriture. Là-dessus le voilà qui lui jette et rejette du grain d'heure en heure, et en abondance. Mais qu'arriva-t-il? La poule, à force d'être bien nourrie, devint si grasse, que bientôt elle pondit moins, et enfin ne pondit plus.

Disette doit tenir un auteur en haleine;
On y gagne, dit-on: desséchez donc ma veine;
Et faites jeûner le savant;
Mais n'engraissez pas l'ignorant.

Digitized by Google

FABLE CLXX.

JUPITER ET LA TORTUE.

Des bêtes Jupiter vit la race confuse.
La tortue arrivant trop tard, mal à propos,
Du soin de sa maison composa son excuse ;
Et Jupiter lui mit sa maison sur le dos.

Un jour Jupiter manda les animaux : il vouloit, pour se récréer, les voir tous ensemble, et en considérer la diversité. Ceux-ci obéirent, et accoururent à grande hâte. La tortue seule se fit attendre, et si long-tems, qu'on crut qu'elle ne viendroit pas. Elle arriva pourtant, mais la dernière ; et sur ce qu'on se plaignoit, elle voulut représenter qu'avant de partir, il lui avoit fallu transporter sa maison en lieu de sûreté, ce qui lui avoit fait, disoit-elle, perdre beaucoup de tems ; mais l'excuse fut si peu goûtée, qu'on ne lui donna pas le tems de la faire valoir. A peine eut elle commencé à parler de sa maison, que Jupiter, qui vouloit être obéi, et sans délai, la lui mit sur le dos. De là vient qu'en punition de sa faute, elle la porte encore aujourd'hui.

Au fond, tout bien pesé, la tortue eut raison
de penser en partant à cacher sa maison ;
Et pourtant Jupiter veut que son toit la couvre.
Dès qu'on vous a mandés, petits, courez au Louvre.

Digitized by Google

FABLE CLXXI.

LA BICHE ET LA VIGNE.

Une vigne tenoit une biche à couvert,
Qui, ne se rendant pas de son asyle digne,
Se met à la ronger, fait du bruit, et se perd
Par son ingratitude à l'égard de la vigne.

Des chasseurs poursuivoient une biche: celle-ci se sauva dans une vigne, et s'y cacha si bien sous le pampre, que les chasseurs, qui l'avoient perdue de vue, rebroussèrent chemin. Cependant la biche, qui se croyoit hors de danger, rongeoit les ceps qui couvroient. Ce fut pour son malheur; car dès qu'elle les eut dépouillés de leurs feuilles, elle parut tellement à découvert, que les chasseurs l'apperçurent en se retirant. Alors ils retournèrent sur leurs pas, lâchèrent de nouveau leurs chiens sur les traces de la biche, l'atteignirent, et la tuèrent. Elle fut ainsi justement punie de son ingratitude.

Perdre son bienfaiteur, c'est se perdre soi-même;
Ingrats, convenez-en: l'imprudence est extrême,
De vouloir briser son appui,
Tandis que l'on ne peut se soutenir sans lui.

FABLE CLXXII.

LE LABOUREUR ET LE RENARD.

Un laboureur jaloux de la moisson d'autrui,
Prend un renard, y lie un flambeau qu'il allume,
Chez son voisin le pousse; il retourne chez lui,
Et sa propre moisson par son art se consume.

Un laboureur ensemença ses terres, et tout y

Digitized by Google

crût à merveille. Comme il étoit à la veille de couper ses grains : Je t'empêcherai bien de serrer ta recolte, dit en lui-même un de ses voisins qui le haïssoit. Cela dit, il allume un flambeau, et l'attache à la queue d'un renard qu'il avoit pris dans un terrier, aux environs de son champ. Ensuite il le traîne près de celui de l'autre, le pousse vers un guéret tout couvert de bleds, et le lâche. Il pensoit par ce moyen, réduire ces bleds en cendre ; mais voici ce qui arriva. Le renard, au lieu d'aller en avant, rebroussa chemin pour retourner à son terrier, et comme il ne pouvoit le gagner sans passer sur le champ de celui qui cherchoit à se venger, il se lança tout au travers des bleds de ce dernier, et y mit le feu. Ainsi tout le mal tomba sur le méchant laboureur, qui vit tous ses grains consumés par son propre artifice.

Contre votre ennemi vous armez un voisin ;
Et votre imprudence est extrême,
Quand le renard contre vous-même
Peut tourner le flambeau qu'il prit de votre main.

FABLE CLXXIII.

LE PALFRENIER ET LE CHEVAL.

Jour et nuit réglément un palfrenier pille,
La moitié de l'avoine au cheval qu'il étrille :
Le cheval cependant sembloit dire à part soi :
Tu mérites bien mieux d'être étrillé que moi.

Un seigneur eut besoin aux champs d'un cheval qu'il avoit laissé à la ville, et manda à son palfrenier qu'il eût à le lui amener au lieu où il étoit. Celui-ci, l'ordre reçu partit avec le cheval. Comme ils passoient tous deux au travers du pré de leur

Digitized by Google

maître, l'homme s'apperçut que l'autre baissoit la tête, et y broutoit, à la dérobée, quelque peu d'herbe. Larron, lui dit-il, en le frappant rudement, ne sais-tu pas bien que cette herbe appartient à notre maître, et que d'en prendre, comme tu le fais, c'est lui faire du tort? Mais toi-même répartit le cheval, qui ne me donnes jamais que la moitié de l'avoine qu'il m'achète, ignores-tu que cette avoine lui appartient; et que d'en dérober l'autre moitié, comme c'est ta coutume, pendant que je maigris à vue d'œil, faute de nourriture, c'est lui faire un tort bien plus considérable que celui que tu me reproches? Cesse donc de me maltraiter. Si tu veux que je lui sois fidèle, commence par m'en donner le premier l'exemple.

Ce que dit le cheval, plus d'un commis, peut-être
L'a, dans le fond du cœur, souvent dit à son maître :
Si j'ai fait au fisc quelque tort,
Ce qu'on lui prend chez vous me semble un peu plus fort.

FABLE CLXXIV.

LA CORNEILLE ET LES OISEAUX.

La corneille étala toute sa pauvreté,
Après qu'elle eut perdu son plumage emprunté.
N'en est-il pas ainsi de la plupart des belles,
Lorsque vous leur ôtez tout ce qui n'est pas d'elles?

La corneille fournit un jour ses ailes de plumes qu'elle avoit ramassées dans divers nids d'oiseaux, et vint en faire parade devant ces derniers. Ceux-ci furent d'abord charmés de la bigarrure de son plumage; mais dès qu'ils l'eurent considérée de plus près, chacun s'apperçut de la ruse. Et les oiseaux tout indignés, tombèrent aussi-tôt sur elle et lui arra-

Digitized by Google

chèrent, à grands coups de bec, non-seulement les plumes qui leur appartenoient, mais encore les siennes propres. La corneille ainsi déplumée, se trouva si hideuse, qu'elle courut se cacher, et n'ô-sa plus se montrer, même devant les corneilles.

Avis à vous, chercheurs de plumes,
Plagiaires auteurs; combien de gros volumes
Fondroient chez vous en moins de rien,
Si chacun y venoit revendiquer le sien!

Digitized by Google

FABLE CLXXV.

LE FERMIER ET LE CYGNE.

Un cygne, qui connut que son maître peu fin
S'en alloit le tuer, le prenant pour une oie,
Se sauva par le chant qui présage sa fin;
Et son funeste cri devint un cri de joie.

Un fermier tenoit un cygne, et croyoit tenir une oie. Comme il alloit lui couper la gorge, le cygne chanta; et l'homme qui le reconnut à la voix, retira aussi-tôt le couteau. Cygne lui dit-il en le caressant, aux Dieux ne plaise que j'ôte la vie à qui chante si bien!

Ainsi l'homme d'esprit qu'on n'a point entendu,
Se voit avec le sot quelquefois confondu;
Mais ouvre-t-il la bouche, un seul mot le désigne,
Et qui d'abord fut oie, est bientôt un vrai cygne.

Digitized by Google

FABLE CLXXVI.

LA POULE ET LE CHAT.

La poule indisposée alloit traînant les ailes ;
Le chat, trop curieux d'en savoir des nouvelles,
S'approche ; elle lui dit, pour finir l'entretien :
Si vous vous en allez, je me porterai bien.

Une poule avala par mégarde quelqu'insecte venimeux, et en tomba malade. Comme elle n'alloit qu'en traînant l'aile, un chat l'aborda : Ma fille, lui dit-il d'un ton officieux, n'y auroit-il pas moyen de vous soulager ? Oui, répartit la poule, il en est un des plus sûrs ; il ne tiendra qu'à toi de l'employer. Et ce moyen, quel est-il, ma chère ? reprit le chat. C'est, répondit l'autre, de vouloir bien te tirer à quartier, et le plus loin qu'il te sera possible.

La poule près du chat, n'eut pas tort de se plaindre ;
Toujours, près du méchant, l'on a sujet de craindre,
L'on est fort redevable à son honnêteté ;
Mais son éloignement fait notre sûreté.

FABLE CLXXVII.

LE CHASSEUR ET LE BERGER.

N'as-tu pas vu le lion, dit le veneur timide
Au berger qui le crut un des plus résolus ?
Oui, répond le berger, je serai votre guide ;
Suivez-moi ! Non, dit-il, je ne le cherche plus.

Un chasseur alloit et revenoit d'un air empressé, de ça, de là, tantôt dans la forêt, puis dans la

Digitized by Google

plaine. Que cherchez-vous, lui dit un berger, qui le voyoit s'agiter ? Un lion, répondit l'autre, qui m'a dévoré ces jours passés un de mes meilleurs chiens. Que je le trouve, et je lui apprendrai à qui il se joue. Suivez-moi, reprit le berger, et je vous montrerai la caverne où il se retire. Ami, lui répartit l'autre en changeant de couleur, outre qu'il est un peu tard, je me sens à présent trop fatigué pour pouvoir m'y rendre aujourd'hui; mais compte que je reviendrai demain avant le point du jour te prier de m'y conduire. Ce jour venu, le berger l'attendit, et l'attend encore.

Que l'ennemi soit loin, l'on brûle de le combattre,
On le cherche; et Dieu sait si l'on compte battre :
On court; mais le voit-on, l'on s'en revient sans bruit,
Dire aux camp qu'on l'auroit bien frotté sans la nuit.

FABLE CLXXVIII.

L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES.

L'âne chargé de sel dans un fleuve se plonge,
Et se sent soulagé, parce que le sel fond :
Une autre fois le même étant chargé d'éponge,
Se laisse choir dans l'eau; mais il demeure au fond.

Un âne chargé de sel se plongea dans une rivière, et si avant que tout son sel s'y fondit. Quelques jours après, comme il repassoit chargé d'éponges près du même gué, il courut s'y jetter dans la pensée que le poids de sa charge y diminueroit, comme il avoit diminué la première fois; mais le contraire arriva. L'eau emplit les éponges, et de telle sorte, qu'elles s'enflèrent. Alors la charge devint si pesante, que le baudet, qui ne pouvoit plus la soutenir, culbuta dans le fleuve, et s'y noya, pour

Digitized by Google

avoir oublié qu'il faut savoir prendre son parti suivant les circonstances.

Princes, selon le tems, variez vos mesures,
Et pesez sagement toutes les conjectures ;
Tel moyen aujourd'hui vous tire d'embarras,
Qui vous feroit demain perdre tous vos états.

FABLE CLXXIX.

L'AIGLE PERCÉ D'UNE FLÈCHE.

L'aigle à sa mort se plaint d'avoir contribué,
Ayant fourni la plume au trait qui l'a tué.
On souffre bien de l'amertume
A périr par sa propre plume.

Un aigle s'arracha quelques plumes, et les laissa tomber à terre. Un chasseur les ramassa ; ensuite il les ajusta au bout d'une flèche, et de cette même flèche perça l'aigle. Hélas ! disoit l'oiseau, comme il étoit sur le point d'expirer, je mourrois avec moins de regret, si je n'avois été moi-même, par mon imprudence, la première cause de ma mort.

L'aigle mal à propos travaille à se détruire :
Hommes, soyez moins fous,
Pesez tout ce qui peu vous nuire ;
Et ne fournissez point des armes contre vous.

Digitized by Google

FABLE CLXXX.

LE MILAN.

Autrefois le milan chantoit comme le cygne ;
Mais, comme le cheval, ayant voulu hennir,
Il en a corrompu sa mélodie insigne,
Sans qu'au hennissement il ait su parvenir.

Le milan eut autrefois la voix fort différente de celle qu'il a maintenant. Voici par quelle aventure, d'agréable qu'elle étoit, elle devint, par l'imprudence de cet oiseau, très-déplaisante. Un jour il entendit un cheval qui hennissoit : alors il se mit en tête de hennir comme lui ; mais quelque peine qu'il se donnât pour y parvenir, il n'en put jamais venir à bout. Le mal fut qu'à force de vouloir contrefaire la voix du cheval, il gâta la sienne, et s'enroua si fort, qu'il ne fit plus entendre qu'un cri rauque et effrayant, qui nous avertit que nous ne devons pas sortir de notre condition.

Satisfaits des présens que vous a faits le Ciel,
Ne sortez point du naturel.
Hé, sans porter envie aux qualités des autres,
Ridicules milans, contentez-vous des vôtres.

FABLE CLXXXI.

LE LION ET LES CHASSEURS.

Aux autres animaux le lion en furie
D'un trait venu de loin étant frappé, s'écrie :
Comment venir aux mains avec nos agresseurs,
Si contre nous ils ont de pareils précurseurs ?

Un lion se mit à la tête de quelques animaux, et

Digitized by Google

marcha contre les chasseurs, à dessein de les combattre. A son approche, ceux-ci décochèrent leurs traits contre lui, et le blessèrent d'un coup de flèche. Ami, dit le lion, dès qu'il eut reconnu que la plaie étoit profonde, retirons-nous; si nos ennemis nous portent de loin de tels coups, quels seront ceux qu'ils nous porteront de près !

Fuis : mais que dis-je ? Hélas ! la fuite est inutile ;
Ce méchant te nuira de loin comme de près :
En quels lieux, et sous quel asyle
Ta vertu pourroit-elle échapper à ses traits ?

FABLE CLXXXII.

LE LION, LE SANGLIER ET LES VAUTOURS.

Un sanglier au combat étoit opiniâtre,
Et d'un puissant lion il soutenoit l'effort :
Des vautours affamés les regardoient se battre,
Attendant, pour dîner, que l'un des deux fût mort.

Le lion et le sanglier, acharnés l'un sur l'autre, s'entre-déchiroient. Cependant des vautours regardoient attentivement le combat, et se disoient les uns aux autres : Camarades, à bien juger des choses, il n'y a ici qu'à gagner pour nous Ces animaux-ci ne quitteront point prise, que l'un des deux ne soit par terre. Ainsi, ou lion, ou sanglier, voici de la proie qui ne peut nous manquer. Ils n'y comptoient pas à tort ; car ils l'eurent en effet, et même plus grosse qu'ils ne pensoient. Le sanglier fut étranglé sur l'heure par le lion ; et celui-ci, que l'autre avoit percé d' . coup de ses défenses, mourut quelques jours après de sa blessure ; de sorte que les vautours profitèrent de l'un et de l'autre.

Damon plaide Alidor : Dieu veuille qu'ils persistent !
Disent certains vautours. C'est par-là que subsistent
Le procureur et le sergent :
Nos deux fous sont aux mains, comptons sur leur argent.

Digitized by Google

FABLE CLXXXIII.

L'ANE QUI PORTE UNE IDOLE.

Un âne alloit chargé d'une idole de bois :
Comme il voit à genoux des gens de toutes sortes,
Prenant pour lui ces vœux, il ouït une voix
Qui lui dit : Ces vœux-là sont pour ceux que tu portes.

Un âne, chargé d'une idole, passoit au travers d'une foule d'hommes ; et ceux-ci se prosternèrent en grande hâte devant l'effigie du Dieu qu'ils adoroient. Cependant l'âne, qui s'attribuoit ces honneurs, marchoit en se carrant, d'un pas grave, levoit la tête, et dressoit les oreilles tant qu'il pouvoit : quelqu'un s'en apperçut, et lui cria : Maître baudet, qui croyez ici mériter nos hommages, attendez qu'on vous ait déchargé de l'idole que vous portez, et le bâton vous fera connoître si c'est vous ou lui que nous honorons. Cet avis sincère rabattit le sot orgueil du baudet.

Quand je m'empresse autour d'un grand
Je vois à ses côtés s'enfler un courtisan :
Viendrois-je rendre hommage au dernier ? Dieu m'en garde;
Ce n'est pas le baudet, mais le Dieu qu'on regarde.

Digitized by Google

FABLE CLXXXIV.

LES BREBIS ET LES LOUPS.

Aux brebis une fois disoient les loups subtils :
Chassez tous ces mâtins ; à quoi vous servent-ils ?
Les brebis obéirent,
Et les brebis périrent.

Un jour les loups dirent aux brebis : Amies, en vérité nous ne saurions concevoir comment vous pouvez supporter les mauvais traitemens que vos chiens vous font à chaque moment. De bonne foi, à quoi vous servent ces brutaux à la queue de votre troupeau ? A vous gêner continuellement, le plus souvent à vous mordre, et à vous faire mille violences. Croyez-nous, débarrassez-vous-en, et sur l'heure ; car enfin, que craignez-vous ? N'êtes-vous pas assez fortes pour vous défendre seules contre quiconque voudroit vous nuire ? Sur ces discours, les brebis se crurent en effet fort redoutables, et dans cette pensée, l'on courut aussi-tôt congédier les chiens ; mais on ne tarda guère à s'en repentir. Les loups n'eurent pas plutôt vu les chiens éloignés, qu'ils se jettèrent sur les brebis, et les étranglèrent toutes.

Chassez-moi ces soldats, vous dit un loup habile ;
Ce n'est sur votre dos qu'un poids fort inutile :
As-tu par son conseil, chassé la garnison ?
Le loup est le premier à brûler ta maison.

Digitized by Google

FABLE CLXXXV.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

Un fleuve orgueilleux en sa course
Sembloit insulter à sa source ;
Et la source sembloit répondre : Ingrat ! hé bien,
Que serois-tu sans moi, qui ne suis presque rien ?

Un fleuve s'élevoit contre sa source. Considère, lui disoit-il, ce lit large et profond : voit de combien de ruisseaux, de combien de rivières mes eaux sont grossies ; graces au ciel, me voilà fleuve. Mais toi, chetive source, qu'est-tu ? Un maigre filet d'eau qu'un rayon de soleil tariroit, si la roche dont tu sors ne t'en mettoit à l'abri. Insolent, repartit la source, il te sied bien vraiment de me mépriser, toi qui, sans moi, serois encore dans le néant !

Fleuves grossis de nos rivières,
Partisans, écoutez cette source en courroux ;
Vous qu'on voit insulter au chaume de vos pères,
Parlez, riches faquins, sans eux que seriez-vous ?

FABLE CLXXXVI.

LA FEMME QUI TOND SA BREBIS.

La brebis que tondoit sa maîtresse inhumaine,
Disoit de tems en tems, se sentant écorcher :
Si vous voulez ma vie, appellez le boucher ;
Appellez le tondeur, si vous voulez ma laine.

Une femme tondoit sa brebis, ou pour mieux dire, l'écorchoit, tant elle s'y prenoit mal. Cependant la brebis lui crioit : Eh de grace, si vous

Digitized by Google

voulez avoir ma peau, mandez le boucher ; mais si vous n'en voulez qu'à ma laine, faites venir le tondeur.

On avoit sujet de crier.
Dans le métier d'autrui nul n'est bon ouvrier ;
Que chacun donc, toujours renfermé dans sa sphère,
Ne se mêle jamais que de ce qu'il sait faire.

FABLE CLXXXVII.

LE BOUVIER ET SA CHÈVRE.

Un bouvier rompt la corne à la chèvre, et le traître
La priant de ne point en parler à leur maître :
Eh, lui dit-elle, pauvre sot !
Le verra-t-il pas bien, quand je n'en dirois mot ?

Un bouvier frappa une chèvre à la tête, et si rudement, qu'il lui rompit une de ses cornes. Il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il s'en repentit, et pria la chèvre de n'en point parler au maître du troupeau. Hé, pauvre sot, repliqua l'autre, quand je serois assez bonne pour ne lui en rien dire ; n'a-t-il pas des yeux pour voir qu'il me manque une corne ?

C'est en vain que le sot veut couvrir sa bévue ;
Dans le tems qu'elle est claire, et frappe notre vue :
Sans y perdre son tems, il ferait beaucoup mieux
De convenir d'abord de ce qui saute aux yeux.

Digitized by Google

FABLE CLXXXVIII.

LE PILOTE.

Un pilote disoit : Le vent n'est plus contraire,
Le calme est revenu ; mais il faut s'abstenir
De trop de confiance, et toujours on doit faire
Comme si la tempête avoit à revenir.

Le vent étoit favorable, et la mer tranquille ; et cependant un pilote visitoit son vaisseau, plaçoit son ancre, préparoit les cordages, alloit deçà, de là autour de ses voiles, et prenoit garde à tout. Un de ses passagers s'en étonna : Patron, lui dit-il, à quoi bon vous empresser si fort ? A voir cette agitation, qui ne croiroit que nous serions à la veille de périr ? Et cependant la mer et le vent, tout nous rit. Que craignez-vous ? Rien pour le présent, répondit le sage pilote ; mais pour l'avenir, je crains toujours. Lorsque nous y penserons le moins, une tempête peut s'élever. Où en serions-nous, je vous prie, si elle venoit nous surprendre au dépourvu ?

Ce pilote avisé, qui dans le calme veille,
Et du flot inconstant craint la malignité,
Nous dit qu'il faut de loin prévoir l'adversité :
Craindre quand tout nous rit, c'est ce qu'il nous conseille.

FABLE CLXXXIX.

LE CORROYEUR ET LE FINANCIER.

Le délicat voisin d'un puant corroyeur
Plaida pour l'éloigner, et gagna son affaire :
Pendant qu'à déloger le corroyeur diffère,
Le voisin s'accoutume à la mauvaise odeur.

Un corroyeur vint se loger proche d'un finan-

Digitized by Google

cier. Celui-ci, qui ne pouvoit supporter la mauvaise odeur des peaux de son voisin, lui intenta procès, et voulut l'obliger à s'éloigner de son voisinage. L'autre se défendit, appella de vingt sentences, chicana ; en un mot, il fit si bien, que l'affaire traîna en longueur. Cependant le financier s'accoutuma à l'odeur, et si bien, qu'après avoir regretté l'argent qu'il avoit consumé mal à propos à plaider, il souffrit son voisin, et ne s'en plaignit plus. Il jugea qu'il auroit mieux fait de le laisser vivre lui-même en paix.

Bientôt le délicat plaideur
Des peaux de son voisin ne sentit plus l'odeur :
Que conclure de là ? que ce qui semble rude,
Devient avec le tems, plus doux par l'habitude.

Digitized by Google

FABLE CXC.

LE JEUNE HOMME ET SA MAITRESSE.

Un galant s'en alloit, plumé par sa maîtresse,
Qui dit à sa voisine en la tirant à part :
Je ne pleure pas son départ,
Je pleure son manteau qu'à regret je lui laisse.

Un jeune cavalier accourut au logis d'une femme qu'il aimoit éperdument. Si-tôt qu'il y fut entré, il quitta son manteau, puis il se mit à parler de son amour, et passa ainsi la journée avec sa belle. Le soir, comme il se retiroit, l'autre lui fit entendre qu'elle avoit besoin de quelqu'argent, pour faire certaines emplettes : le galant lui ouvrit sa bourse; aussi-tôt on la lui prit toute entière. Un moment après, la dame eut si grande envie de la bague qu'il portoit au doigt, qu'elle la lui demanda et l'eut. Alors le cavalier qui n'avoit plus rien à donner, remit son manteau sur ses épaules, prit congé d'elle et sortit. Cependant la belle fondoit en larmes et se désespéroit. A ces cris, une de ses voisines, qui avoit remarqué le départ du jeune homme, accou-

Digitized by Google

rut, et crut la consoler, en lui disant que son amant ne tarderoit guère à revenir. Eh, ma chère! s'écria l'autre toute désolée, ce n'est pas sa personne que je regrette, c'est son manteau que je lui vois remporter.

L'amant eut-il laissé pourpoint, veste et manteau,
La coquette eût pleuré, même en prenant sa peau.
Belle à beau recevoir; mains pleines elle s'afflige;
Plus elle obtient, plus elle exige.

FABLE CXCI.

LE CHIEN DU MARÉCHAL.

Le chien d'un maréchal dormoit près de l'enclume,
Comme il auroit pu faire, abîmé dans la plume:
A l'heure du repas, il étoit diligent,
Et s'éveilloit au bruit qu'on faisoit en mangeant.

Le chien d'un maréchal avoit coutume de s'endormir au pied de l'enclume de son maître. Celui-ci avoit beau y battre et rebattre son fer à grands coups de marteau, jamais le chien ne s'en éveilloit. Tout au contraire, le maréchal avoit-il quitté son ouvrage, et commencé à prendre son repas, le chien, au seul bruit qu'on faisoit en mangeant, étoit d'abord sur pied, et couroit vîte à la table.

Vous avez beau crier, lorsqu'à vous écouter
Je n'ai nul intérêt; mes oreilles se bouchent,
Je suis sourd au marteau; mais vous pouvez compter
Que j'entends, et fort clair, quand les choses me touchent.

Digitized by Google

FABLE CXCII.

LA JEUNE VEUVE.

Un jeune homme bien fait par moi t'est préparé,
Dit un père à sa fille, au deuil qui la consomme,
Pleurant son époux mort; quand elle eut bien pleuré,
A la fin elle dit : Mon père et le jeune homme ?

Une jeune femme vit mourir son époux, et en parut inconsolable. Comme elle se désoloit, son père, homme de bon sens, l'aborda, et feignit qu'un de ses voisins la demandoit en mariage. Il le lui représenta jeune, bien fait, spirituel; en un mot, si propre à lui faire oublier celui qu'elle venoit de perdre, qu'elle ouvrit l'oreille, écouta et pleura moins. Bientôt elle ne pleura plus. Enfin, comme elle vit que son père, content de la voir moins affligée, se retiroit en gardant le silence sur l'article qui l'avoit consolée: Et ce jeune homme si accompli que vous me destiniez pour époux, dit-elle avec dépit, vous ne m'en parlez plus, mon père ?

Qu'au nom d'un autre époux, la belle ouvrant l'oreille,
Perde le souvenir de son premier mari,
Et cesse de pleurer, ce n'est grande merveille.
Il n'est veuve en ces lieux qui dans tel cas n'eût ri.

FABLE CXCIII.

LE BERGER ET LA BREBIS.

Je vous donne ma laine et vous donne mon lait,
Disoit à son pasteur la brebis : Hé, pécore !
Je pourrois vous tuer; cependant l'ai-je fait ?
J'ai beau payer, dit-elle, hélas ! je dois encore.

Un berger, sa houlette à la main, en frappoit

Digitized by Google

rudement une de ses brebis. Je vous donne de la laine et du lait, s'écria celle-ci. Quand je ne vous fais que du bien, ingrat, avez vous bien le cœur de ne me faire que du mal? Ingrate vous-même, répartit le berger d'un ton hautain, vous qui ne me tenez point compte de la vie que ma bonté vous laisse, quand il ne tient qu'à moi de vous l'ôter à chaque instant.

Sacrifiez-vous pour un grand,
N'épargnez ni vos biens, ni même votre sang;
Quoi que vous ayez fait, hélas! brebis, peut-être,
Vous devrez, en comptant, encore à votre maître.

FABLE CXCIV.

L'AIGLE ET LA PIE.

La pie alloit entrer au service de l'aigle,
Mais sa langue empêcha qu'elle n'en vint à bout,
Encore que chez soi l'on vive dans la règle,
Il n'est pas bon qu'on sache tout.

Les oiseaux n'eurent pas plutôt chargé l'aigle du soin de les gouverner, que celui-ci leur fit entendre qu'il avoit besoin de quelqu'un d'entr'eux sur qui il pût se décharger d'une partie du fardeau qu'il avoit à porter. Sur quoi la pie sortit des rangs de l'assemblée et vint lui offrir ses services. Elle représenta qu'outre qu'elle avoit le corps léger et dispos pour exécuter promptement les ordres dont on la chargeroit, elle avoit, avec une mémoire très-heureuse, un esprit subtil et pénétrant; d'ailleurs, qu'elle étoit adroite, vigilante, laborieuse, et cela sans compter mille autres bonnes qualités: elle alloit en faire le détail, lorsque l'aigle l'interrompit. Avec tant de perfections, lui dit-il, vous seriez

Digitized by Google

assez mon fait, mais le mal est que vous me semblez un peu trop babillarde. Cela dit, comme il craignoit que la pie n'allât divulguer, lorsqu'elle seroit à la cour, tout ce qui s'y passoit de secret, il la remercia, et sur le champ la renvoya.

Courtisan indiscret
N'est point le fait d'un grand ; chez eux plus d'une chose
Demande le secret :
Au temple, bouche ouverte, à la cour, bouche close.

FABLE CXCV.

LE MOURANT ET SA FEMME.

Pour son époux mourant une femme éperdue
Veut mourir ; la mort vient, et la femme pâlit :
C'est pour lui, non pour moi que vous êtes venue,
Lui dit-elle en tremblant ; le voilà dans son lit.

Un malade tiroit à sa fin ; cependant sa femme s'en désespéroit. O mort ! s'écrioit-elle toute en larmes, viens finir ma douleur ; hâte-toi, viens terminer mes jours. Trop heureuse, si, contente de m'ôter la vie, tu voulois épargner celle de mon époux ! O mort ! redisoit-elle, que tu tardes à venir ! parois, je t'attends, je te souhaite, je te veux. Me voilà, dit la mort en se montrant. Que souhaites-tu de moi ? Hélas ! répondit la femme, toute effrayée de la voir si proche d'elle, que, sans prolonger les douleurs de ce malade, tu daignes au plutôt mettre fin à sa longueur.

C'est de grand cœur, dit-on, dans le premier transport,
Qu'on voudroit vous sauver aux dépens de sa vie ;
Mais est-on pris au mot ; de près voit-on la mort ;
Le tranchant de sa faulx en fait passer l'envie.

Digitized by Google

FABLE CXCVI.

LE VOLEUR ET LE PAUVRE HOMME.

Un pauvre homme apperçut dans sa chambre la nuit
Un voleur qui croyoit trouver là quelque somme :
Il fit un cri si grand, que le voleur s'enfuit,
Et laissa son manteau, qui servit au pauvre homme.

Un voleur entra pendant la nuit dans la chambre d'un pauvre homme: au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, l'autre, qui dormoit, s'éveilla, et jetta, d'épouvante, un tel cri, que toute la maison en retentit. Le voleur, qui ne s'y attendoit pas, en fut lui-même si effrayé, que, sans penser au manteau qu'il cherchoit, il jetta celui qui étoit sur ses épaules, pour fuir plus vîte, et sortit du logis. Ainsi la perte tomba sur celui qui croyoit gagner, et le gain sur celui qui comptoit perdre. Puissent tous les voleurs faire toujours d'aussi bonnes affaires.

Larrons, au cri d'un seul, trembloient du tems d'Esope ;
Mais comptez qu'aujourd'hui tels ne sont en Europe :
Thémis pour certains cas, en a vu dans ses fers,
Qui riroient en prenant des cris de l'univers.

FABLE CXCVII.

L'HOMME QUI NE TIENT COMPTE DU TRÉSOR.

Quelqu'un trouve un trésor ; et fier de sa richesse,
Le fat ne daignant pas se charger de tant d'or,
Un autre s'en chargea, qui partit de vîtesse ;
Et ne dédaigna pas d'emporter ce trésor.

Un homme fort opulent trouva dans son chemin un trésor. Comme tout lui rioit alors, et qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'il dût jamais avoir besoin

Digitized by Google

de ce qu'il voyoit sous sa main, il ne daigna pas se baisser pour le prendre, et passa. Quelque tems après, un vaisseau qu'il avoit chargé de ses meilleurs effets, périt avec tout ce qu'il portoit, tandis qu'un marchand faisoit banqueroute, et lui emportoit une somme considérable. Ensuite le feu prit à son logis, et le consuma entièrement avec tous ses meubles; puis il perdit un procès qui acheva de le ruiner. Alors il se ressouvint de ce qu'il avoit rejetté, et courut à l'endroit où il l'avoit laissé, mais il n'en étoit plus tems. Comme il n'étoit qu'à vingt pas du gîte, un passant moins dégoûté, qui avoit découvert le trésor, l'emportoit, et couroit de toute sa force.

Ce qu'on a rejetté, souvent on le regrette:
Ce parti qu'on vous offre, acceptez-le, coquette;
Si vous le rebutez, certain tems peut venir,
Où vous direz trop tard: Je voudrois le tenir.

Digitized by Google

FABLE CXCVIII.

LE LIÈVRE ET LA PERDRIX.

D'un lièvre pris, une perdrix se moque;
Puis elle est prise, et l'épervier la croque.
Il est cruel et dangereux
De se railler des malheureux.

Un lièvre se trouva pris dans les lacets d'un chasseur : pendant qu'il s'y débattoient, mais en vain, pour s'en débarrasser, une perdrix l'apperçut. L'ami, lui cria-t-elle d'un ton moqueur; eh, que sont donc devenus ces pieds dont tu me vantois tant la vîtesse ? L'occasion de s'en servir est si belle! garde-toi de la manquer. Allons, évertue-toi, tâche de me franchir cette plaine en quatre sauts. C'est ainsi qu'elle le railloit; mais on eut bientôt sujet de lui rendre la pareille; car pendant qu'elle ne songe qu'à rire du malheur du lièvre, un épervier la découvre, fond sur elle, et l'enlève.

Rire du malheureux et de son infortune,
Chez les cruels humains, c'est chose fort commune :
On ne rit pas toujours: tel l'insulte aujourd'hui,
Qui dans deux jours, sera plus à plaindre que lui.

Digitized by Google

FABLE CXCIX.

LE VIEILLARD QUI SE MARIE A CONTRE-TEMS.

Assez bizarrement un jeune homme en usa.
De femme se passant, tant qu'il en eut affaire;
Devenu vieux, il s'avisa
D'en prendre une, et n'en sut que faire.

Un homme ne songea point à se marier tant qu'il fut dans l'âge d'y penser. Pendant qu'il pouvoit plaire, personne ne lui plut; mais lorsque, devenu vieux, il se vit, par le nombre de ses ans, à charge à toutes les femmes; il voulut en prendre une. Enfin, comme il étoit presque décrépit, il fit choix d'une jeune beauté. Le barbon fit si bien valoir ses grands biens, et fit à la belle des avantages si considérables, qu'il la fit consentir à lui donner la main, et l'épousa; mais il ne tarda guère à s'en repentir. A peine eut-il prononcé le *oui*, qu'il reconnut la faute qu'il venoit de faire. Hélas! s'écrioit-il tout glacé, devois-je m'embarrasser d'une chose qui m'est à présent si inutile; moi qui n'ai jamais voulu m'en charger dans un tems où elle me convenoit.

Ou n'épousez jamais, ou dans votre printems,
Quand, malgré vous l'amour vous trouble,
Faites-en la folie; elle deviendroit double,
Si vous alliez, barbons, la faire à contre-tems.

Digitized by Google

FABLE CC.

LE LION AMOUREUX.

D'une fille un lion fut un des prétendans ;
Pour elle il radoucit sa mine formidable ,
Jusqu'à se faire ôter les ongles et les dents ;
Et n'étant plus à craindre , il devint méprisable.

Un lion devint amoureux de la fille d'un chasseur , et ce fut si éperdument, qu'il courut chez le père, et la lui demanda en mariage. Celui-ci, qui ne pouvoit s'accommoder d'un gendre si terrible , la lui eût refusé net , s'il eût osé ; mais comme il le craignoit , il eut recours à la ruse. Comptez sur me fille , dit-il au lien , je vous l'accorde ; mais avant que d'en approcher , songez que vous ne sauriez lui marquer votre tendresse , qu'elle ne soit en danger d'être blessée , ou par vos dents , ou par vos ongles. Ainsi, seigneur lion , trouvez bon , s'il vous plaît, qu'après vous avoir limé les unes , on vous rogne encore les autres : vos caresses en seront moins dangereuses , et par conséquent plus agréables. Le lion que l'amour aveugloit, consentit à tout; et sans penser qu'il alloit se mettre à la merci de son ennemi , se laissa désarmer. Dès qu'il le fut , les chiens , le chasseur , et la fille même , se jettèrent sur lui , et le mirent en pièces.

Le lion amoureux perdit ongles et dents ,
Et vit ses ennemis accabler sa foiblesse.
Hommes, quand vous aimez , êtes-vous plus prudens
Où ne vous réduit point une aveugle tendresse ?

Digitized by Google

FABLE CCI.

LE SAVANT ET LE SOT.

Pouvez vous tant aimer la retraite et l'étude ?
Dit le sot au savant, qui, d'un ton de mépris,
Lui répond : Quand tu viens troubler ma solitude,
Tu m'en fais d'autant mieux reconnoître le prix.

Un philosophe méditoit dans son cabinet. Un sot l'y trouva seul, et en fut tout surpris. La raison, lui dit-il, qui peut vous porter à tant aimer la retraite ? Je ne la concevrois pas, je vous jure, en mille ans. Tu la concevrois en moins d'un instant, répartit l'autre en lui tournant le dos, si tu savois ce que ta présence et celle de tous tes pareils me font souffrir.

Le savant a toujours semblé trop solitaire ;
Cessez de le blâmer, ridicule vulgaire :
Il le seroit bien moins, s'il étoit moins de sots,
Et s'il étoit un bien plus doux que le repos.

FABLE CCII.

LE SOUHAIT DE L'ENVIEUX.

L'Oracle avoit prédit que ce que l'un voudroit,
L'autre l'auroit au double ; et par un vœu barbare,
L'envieux demanda qu'on lui crevât l'œil droit,
Afin que l'on crevât les deux yeux à l'avare.

L'envieux et l'avare, tous deux prosternés aux pieds de Jupiter, le conjuroient de leur marquer sa bonté par quelque bienfait. Le Dieu, qui pensoit plutôt à les punir qu'à les récompenser, y réussit

Digitized by Google

par cette adresse : Parle le premier, dit-il à l'envieux, et sois sûr d'obtenir sur le champ ce que tu me demanderas ; mais en même tems, compte que ce que je te donnerai, celui-ci l'aura au double Explique-toi donc : que veux-tu ? Que vous me creviez un œil, dit l'envieux, qui ne put jamais se résoudre à faire un souhait qui doublât le profit de son compagnon. Ainsi le Dieu, qui se vit en droit de faire, d'un seul coup, un borgne et un aveugle, les punit l'un par l'autre. L'envieux se consola parce que, disoit-il, il avoit eu du moins le plaisir, en perdant son œil, d'en faire perdre deux à l'avare.

Celui-ci, pour troubler les plaisirs de l'avare,
L'aveugle à ses dépens. Le trait semble bizarre ;
Mais il ne perd qu'un œil, et plus d'un envieux,
Pour vous en ôter un, en voudroit perdre deux.

FABLE CCIII.

L'HOMME QUI SOUFFLE LE FROID ET LE CHAUD.

Un villageois traita son hôte comme il faut,
Qui souffloit dans ses doigts, et dessus son potage.
Dieu me garde, dit-il d'écouter davantage
Une bouche qui souffle et le froid et le chaud.

Au fort de l'hiver un passant, transi de froid, entra chez un bûcheron, et lui demanda le couvert. Aussi-tôt celui-ci le fit entrer dans sa cabane, et là l'accueillit de son mieux. D'abord il alluma un grand feu, puis il dressa la table, et lui servit un potage des plus chauds. Pendant qu'il alloit et venoit, il s'aperçut que le passant soufflait sur ses doigts. Alors

Digitized by Google

il lui demanda ce que cela signifioit. Que j'ai grand froid aux doigts, répondit l'autre, et qu'en soufflant dessus, comme vous voyez, je les réchauffe. Un moment après il fit la même chose sur le potage. Est-ce pour le réchauffer que vous soufflez encore ? dit l'hôte. Tout au contraire, lui repartit-on, c'est pour le refroidir. Cela étant, repris le bûcheron tout surpris, aux dieux ne plaise que je souffre plus long-tems chez moi un homme qui, d'une même bouche, souffle le froid et le chaud ! Cela dit, il le mit hors de sa cabane, et en ferma la porte au plus vîte.

A la cour, au barreau souffle tel est d'usage ;
Plus d'un rimeur encor le reçut en partage ;
Tel me chante au matin, qui me drape le soir ;
Lorsque l'ode a dit *blanc*, l'épigramme dit *noir*.

FABLE CCIV.

LES PASSAGERS ET LE PILOTE.

Un vaisseau périssoit, et comme en ce naufrage,
Chacun faisoit des vœux au plus fort de l'orage,
Un de ceux qui nageoient cria : Ne laissons pas,
En faisant bien des vœux ; de remuer les bras.

Un vaisseau poussé par la tempête vint échouer sur la côte, et là s'entr'ouvrit. Comme il étoit sur le point d'être submergé par les vagues, les passagers qui s'y étoient embarqués jetoient de grands cris, et se désespéroient. Ils auroient pu songer à chercher les moyens de se sauver ; mais la peur les troubloit à tel point, qu'ils ne pensoient, les mains levées vers le ciel, qu'à implorer le secours des dieux. Cependant le pilote leur crioit, en quittant ses habits : Amis, s'il est bon de mon-

Digitized by Google

trer ses bras à Jupiter, il ne l'est pas moins, dans le péril où nous sommes, de les tendre à la mer. Cela dit, il s'y jette, et fait si bien, qu'à force de nager, il gagne la côte; il ne s'y fut pas plutôt sauvé, qu'il vit la mer engloutir, avec le vaisseau, ceux qui n'avoient eu d'autre ressource que celle de leurs vœux.

Profitez de ceci, vous dont la nonchalance
Attend, les bras croisés, tout de la providence;
Des vagues en nageant, celui-ci se tira;
Aide-toi, dit le Ciel, et le ciel t'aidera.

FABLE CCV.

LA MAUVAISE VOISINE.

Avecque ses voisins une femme en querelle
Crioit, sans qu'un moment on pût vivre avec elle.
Hélas! dit le mari, voyez donc où j'en suis;
Moi qui passe avec elle et les jours et les nuits!

Une femme acariâtre cherchoit à tout moment querelle à ses voisins, et toujours mal à propos. Ceux-ci s'en plaignoient à son mari: Oh! la méchante femme, lui disoient-ils; elle ne fait que gronder, crier, tempêter, et cela tant que le jour dure. Eh, le moyen qu'on puisse vivre avec cette mégère? Eh, le moyen, répliqua le mari, que j'y puisse vivre, moi qui me vois obligé de passer avec elle, non-seulement les jours, mais encore les nuits?

Le ciel vous garde, époux, d'une femme qui crie
Toujours mal à propos;
Et croyez qu'aux enfers il n'est point de furie
Près de qui l'on ne fût beaucoup plus en repos.

Digitized by Google

FABLE CCVI.

LE PÊCHEUR ET LES POISSONS.

Quelquefois la grandeur incommode les grands.
Un pêcheur avoit pris des poissons différens :
A travers le filet tous les menus passèrent,
Au lieu que tous les gros dedans s'embarrassèrent.

Un pêcheur n'eut pas plutôt jeté ses filets dans la mer, que les poissons, gros et petits, y entrèrent en foule. Dès qu'ils s'y virent pris, ils cherchèrent à s'en tirer; mais tous n'eurent pas le bonheur d'échapper. Les petits passèrent fort aisément au travers des mailles, dont les ouvertures se trouvoient encore trop larges pour eux; mais les gros n'en purent faire autant. Comme ils ne trouvoient par-tout que des issues trop étroites, ils restèrent au fond des rets à la merci du pêcheur.

Aux gros comme aux menus le filet est ouvert;
Grandeur donc ici bas nuit plus qu'elle ne sert:
Sans embarras, nos gens en fuite,
Je me sauve où le chef périt avec sa suite.

Digitized by Google

FABLE CCVII.

LE LOUP ET LA BREBIS.

Le loup, mordu du chien, dit au mouton : De grace,
J'ai soif, apporte-moi de l'eau dans une tasse :
Mais quand j'aurai, dit l'autre, eut soin de ta boisson,
Peut-être voudras-tu manger ton échanson.

Un loup que des chiens avoient long-tems poursuivi, se trouva si recru de lassitude, qu'il fut obligé de s'arrêter à quelque distance d'un ruisseau où une brebis se désaltéroit. Comme il mouroit de soif et de faim, et que les forces lui manquoient à tel point, qu'il ne pouvoit passer outre pour chercher ce qui lui étoit nécessaire, il appela la brebis, et la pria de lui apporter à boire. Son dessein étoit de la croquer dès qu'il auroit bu, et, par ce moyen, de mettre remède à tout. Mais celle-ci, qui s'en doutoit, se garda bien de sortir de l'endroit où elle étoit. Ami, lui cria-t-elle, je te secourrois, tout loup que tu es, très-volontiers; mais comme tu me parois avoir autant besoin de chair que d'eau, je pense que je ferai beaucoup mieux de m'éloigner de toi, que de m'en approcher. Cela dit, elle se retira à grande hâte, et laissa le loup crier tout autant qu'il lui plut.

Tenez-vous loin du loup : souvent on se compose;
On vous mande, l'on a, dit-on, besoin de vous;
Mais êtes-vous entré, l'on ferme les verrous,
Pour parler d'autre chose.

Digitized by Google

FABLE CCVIII.

LES DEUX CHIENS QUI CRÈVENT A FORCE DE BOIRE.

Au fond d'un fleuve étoit un gros morceau de pain ;
Chaque chien affamé pour l'attraper s'abreuve ,
Et par-là s'efforçant à tarir l'eau du fleuve ,
Tous crèvèrent de boire , et moururent de faim.

Deux chiens passoient le long d'un fleuve ; comme ils le regardoient, ils y aperçurent une pièce de chair qui flottoit assez loin d'eux. Alors l'un dit à l'autre : Camarade, il nous faut bien garder de manquer cette proie, et pour l'atteindre, j'imagine un expédient qui me semble sûr. Toute cette eau qui coule entre ce que tu vois et la rive où nous sommes, nous pouvons la boire. Or, si-tôt que nous l'aurons bue, tu conçois bien qu'il faut que l'endroit où ce friand morceau flotte, reste à sec ; et ainsi il nous sera fort aisé d'arriver jusqu'à lui. Compte, mon cher, qu'il ne peut nous échapper. Et cela dit, ils en burent tous deux de telle sorte, qu'à force de se gonfler d'eau, ils perdirent bientôt haleine, et crevèrent sur la place.

Que mal à propos on se perd à vouloir
Se livrer sans mesure à la fureur d'avoir !
Ces fous en fournissent la preuve :
Conquérans , c'est pour vous qu'ils crèvent dans ce fleuve

Digitized by Google

FABLE CCIX.

LE LION ET LA MOUCHE.

Une mouche au combat un lion provoqua ;
Sa force en vint à bout, tant elle le piqua ;
Et cette même force à ce point témoignée,
Ne sut rompre un filet tendu par l'araignée.

UNE mouche défia un lion au combat, et le vainquit : elle le piqua à l'échine, puis aux flancs, puis en cent endroits ; entra dans ses oreilles, ensuite au fond de ses naseaux, en un mot, le harcela tant, que, de rage de ne pouvoir se mettre à couvert des insultes d'un insecte, il se déchira lui-même. Voilà donc la mouche qui triomphe, bourdonne, et s'élève en l'air. Mais comme elle vole de côté et d'autre pour annoncer sa victoire, l'étourdie va se jeter dans une toile d'araignée, et y reste. Hélas ! disoit-elle en voyant accourir son ennemie, faut-il que je périsse sous les pattes d'une araignée, moi qui viens de me tirer des griffes d'un lion ?

Tel a franchi cent mers, qui dans un filet d'eau
Va se perdre, en voulant traverser un ruisseau :
On forcera ce fort, puis contre une bicoque
On échouera si l'on la bloque.

Digitized by Google

FABLE CCX.

LA TAUPE ET SA FILLE.

La taupe faisant vanité
De voir clair, sa mère l'écoute,
Qui lui répond : En vérité,
Ma fille, vous ne voyez goutte.

Un laboureur poursuivoit une taupe dans le dessein de la tuer : celle-ci qui, faute d'yeux, avoit peine à se conduire, fuyoit vers son trou du mieux qu'elle pouvoit. Ma mère, lui cria sa fille, il est impossible que vous vous sauviez, si quelqu'un ne vous conduit. Suivez-moi donc, et je vous menerai droit où vous voulez aller. Eh, ma fille, repliqua l'autre, comment pourrois-je te prendre pour guide, quand je sais que tu ne vois pas toi-même plus clair que moi ?

C'est ainsi que souvent, qui ne voit rien chez lui,
S'imagine tout voir dans la maison d'autrui :
Tel veut me démêler d'épineuses affaires,
Qui vient, à son égard, d'embrouiller les plus claires.

Digitized by Google

FABLE CCXI.

LE RENARD ET LE BOUC.

Tous deux, au fond d'un puits, taciturnes et mornes,
De s'assister l'un l'autre avoient pris le parti:
Pour sortir, le renard se haussant sur ses cornes,
Fit les cornes au bouc après qu'il fut sorti.

Le renard et le bouc voyageoient ensemble. Un jour qu'ils étoient fort pressés de la soif, ils trouvèrent un puits; alors ils y descendirent, et s'y désaltérèrent: la difficulté fut d'en sortir. Le puits étoit assez profond; le bouc ne savoit qu'imaginer pour en regagner le haut. Camarade, lui dit alors le renard, il nous est fort aisé de nous tirer tous deux d'ici; il ne faut pour cela que te dresser sur les pieds de derrière, ensuite appuyer ceux de devant au mur, et te hausser le plus que tu pourras. Je commencerai par grimper le long de ton échine, puis, du haut de tes cornes, je me lancerai fort aisément sur le bord de ce puits; après quoi je t'aiderai de manière que tu pourras en sortir à ton tour. Le bouc approuva l'expédient, et fit si bien, que le renard sortit; mais celui-ci ne se vit

Digitized by Google

pas plutôt au large, qu'il ne pensa qu'à gagner pays. Tout ce qu'il fit pour l'autre, ce fut de rire, et de l'avertir en le quittant, qu'il pensât à se tirer d'affaire du mieux qu'il lui seroit possible.

Il ne le paya pas même d'un *grand-merci*.
Qui s'est servi de toi, souvent en use ainsi :
Dans le puits beaux discours, tant qu'on est nécessaire ;
Mais mon traité signé, le tien, c'est ton affaire.

FABLE CCXII.

LE MILAN ET LES PETITS OISEAUX.

Le milan une fois voulut payer sa fête :
Tous les petits oiseaux par lui furent priés ;
Et comme à bien dîner l'assistance étoit prête,
Il ne fit qu'un repas de tous les conviés.

Un jour le milan invita les petits oiseaux à se trouver chez lui au festin qu'il leur y avoit, disoit-il, préparé pour solenniser le jour de sa fête. Alors ils s'y rendirent à grande hâte, et se mirent ainsi follement à la merci du milan. Celui-ci ne les eut pas plutôt vus arrivés, qu'il fondit sur eux, et les croqua tous l'un après l'autre.

Lorsqu'à quelque festin l'ennemi te convie,
Prends garde de le payer d'un *je vous remercie* :
Peut-être est il de bonne foi ;
Mais ne t'y pas trouver c'est le plus sûr pour toi.

Digitized by Google

FABLE CCXIII.

L'HOMME, LE CHEVAL ET LE CERF.

Le cheval est vaincu par le cerf, et soudain,
L'homme qu'imprudemment à son aide il appelle,
Lui met pour le venger, et la selle et le frein :
Il eut toujours depuis le frein et la selle.

Un jour le cheval, irrité de ce que le cerf étoit venu troubler son eau, se battit contre lui, mais avec désavantage. Comme il en étoit au désespoir, il eut recours à l'homme, et lui demanda son assistance. Celui-ci lui promit de le venger, pourvu qu'il voulût permettre qu'on lui mît un mors dans la bouche, et cela, disoit-on, pour le pousser ou l'arrêter à propos. Le cheval s'y soumit très-volontiers. Alors l'autre le monta, puis il poursuivit le cerf, l'atteignit et le tua. Cela fait, le cheval le remercia, et voulut se retirer; mais l'homme, qui en avoit reconnu l'utilité, se garda bien d'y consentir. Aux dieux ne plaise, lui dit-il, que je laisse jamais partir un animal dont je puis tirer de si bons services! Cela dit, il se servit si bien du frein qu'il lui avoit mis, qu'il le força, malgré qu'il en eût, à prendre le chemin du logis. Ainsi le cheval, pour s'être trop abandonné à son ressentiment, se vit enfin réduit à dépendre de celui dont il avoit imploré si follement le secours.

Vide seul tes débats : qui vient te secourir,
N'en veux d'abord qu'au cerf, et cherche à te servir :
Le cerf mort, ton pays tente, l'homme regarde,
Trouve le cheval, et si bon, qu'il le garde.

Digitized by Google

FABLE CCXIV.

LE RENARD ET LE LOUP.

Le loup dit au renard : Comment se peut-il faire
Que tu sois dans ce puits ? c'est une longue affaire,
Dit l'autre ; à m'en tirer fais d'utiles efforts,
Je conterai tout, quand je serai dehors.

Un renard sortit de son terrier pendant la nuit, et se mit aux champs pour chercher proie. Comme il rôdoit autour d'une métairie, il tomba dans un puits qu'on avoit creusé aux environs. Sur ces entrefaites, un loup vint à passer : Camarade, lui cria le renard, de grace, viens m'aider au plus vite à me tirer d'ici. Patience, répondit le loup d'un ton posé. Je meurs d'envie de savoir par quelle aventure tu te trouves engagé au fond de ce puits. Fais-moi, je te prie, du tout le détail le plus exact que tu pourras. Hé, mon ami, lui dit l'autre, quand tu m'auras tiré hors d'ici, je satisferai ta curiosité ; est-il tems de me demander un récit ; quand tu vois que je me noie ?

Avis à vous, maudite engeance,
Qui peuplez d'importuns les trois quarts de la France
Ennuyeux discoureurs, durs fléaux du bon sens,
Nous étourdirez-vous toujours à contre-tems.

FABLE CCXV.

LE LION MALADE ET LE RENARD.

Près du lion mal-sain les animaux se tiennent
Tous, hormis le renard : Pour moi, je n'y vais pas ;
De ceux qui s'en vont là, dit-il, je vois les pas,
Et ne vois pas les pas de ceux qui en reviennent.

Le lion malade dépêchoit de toutes parts des courriers aux animaux ; et invitoit chacun d'eux à

Digitized by Google

venir adoucir, par sa présence, l'ennui que sa langueur lui causoit; et ceux-ci accoururent aussitôt à grande hâte à la caverne du lion, qui les étrangloit à mesure qu'ils arrivoient. Le renard seul ne jugea pas à propos de se mettre en chemin; et voici la raison qu'il en rendit au singe, qui étoit venu, et plus d'une fois, le prier, de la part du lion, de venir rendre à celui-ci ses devoirs, comme tous les autres l'avoient fait. J'ai, dit-il, observé avec soin les traces des animaux qui sont venus rendre visite au lion; toutes me marquent bien qu'ils y sont entrés, mais pas une ne me fait connoître qu'ils en soient sortis.

Cela dit, il tint ferme;
Des plus belles raisons on eut beau se munir,
Il ne branloit non plus qu'un therme;
Ce renard ne partoit que sûr de revenir.

FABLE CCXVI.

LE SINGE ET LE CHAT.

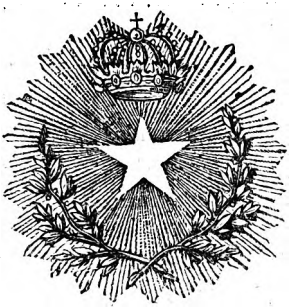
Du singe ici l'adresse éclate;
Mais celle du chat paroît peu,
Quand il donne à l'autre sa patte
Pour tirer les marrons du feu.

Le singe et le chat méditoient au coin du feu, comme ils s'y prendroient pour en tirer des marrons qui y rôtissoient. Frère, dit le premier à l'autre, ces marrons que tu vois, il nous les faut avoir à tel prix que ce puisse être, et pour cela, comme je te crois la patte plus adroite que la mienne, tu n'as qu'à t'en servir, écarter tant soit peu cette cendre, et nous les amener ici. L'autre approuve l'expédient, range d'abord les charbons, puis la

Digitized by Google

cendre, porte et reporte sa patte au lieu du feu; en tire un, deux, trois; et pendant qu'il se grille, le singe les croque. Un valet vient sur ces entrefaites troubler la fête, et les galans prennent aussitôt la fuite. Ainsi le chat eut toute la peine, et l'autre toute le profit.

Fais valoir, me dit-on, nos communs intérêts;
Débrouille cette affaire, agis; et quant aux frais,
Avance-les encore. Ami, je crois t'entendre;
Tu veux pour ton profit, que j'écarte la cendre.



Digitized by Google

FABLE CCXVII.

LE LION ET LES TAUREAUX.

Contre quatre taureaux unis et préparés,
Les forces du lion ayant été frivoles,
Il les sépara tous par de belles paroles,
Et les déchira tous, les ayant séparés.

Quatre taureaux avoient coutume de paître toujours quatre ensemble ; ils ne se quittoient jamais, vu la nécessité où ils se trouvoient de se donner de garde d'un lion qui rôdoit dans la forêt voisine, et là, n'attendoit que l'occasion de les surprendre. Celui-ci, qui les voyoit sur leurs gardes, et toujours prêts à lui tenir tête, eut recours à la ruse : d'abord il feignit d'avoir abandonné le dessein de les attaquer, ensuite il se retira assez loin du lieu où ils étoient ; il ne l'eut pas plutôt fait, que les taureaux, qui se crurent, par cette retraite, hors de danger, se séparèrent et s'écartèrent dans la prairie, qui de çà, qui de là. Le lion revint aussitôt sur ces entrefaites, et fondit sur eux. Comme

Digitized by Google

il les trouva dispersés, il lui fut fort aisé, en les attaquant l'un après l'autre, de les mettre tous quatre en pièces.

Les taureaux séparés, le lion les accable.
Voisins d'un prince formidable,
C'est ainsi que vous périssez,
Dès que mal à propos vous vous désunissez.

FABLE CCXVIII.

LE HÉRISSON ET LE SERPENT.

Le serpent trop civil, par une grace extrême,
Reçoit le hérisson; après il s'en repent:
Sortez d'ici, dit le serpent;
L'autre comme un ingrat: Sortez d'ici vous même.

Un hérisson que des chasseurs poursuivoient, se coula sous une roche où le serpent se retiroit, et pria celui-ci de souffrir qu'il s'y cachât, ce qu'on lui accorda très-volontiers. Les chasseurs retirés, le serpent, qui se trouvoit fort incommodé des piquants du hérisson, lui remontra qu'il pouvoit se retirer sans péril où bon lui sembleroit; ensuite il le pria de sortir de son trou. Moi sortir! repartit l'autre; les Dieux m'en gardent! Apprenez, insolent, que j'ai ici autant et plus de droit que vous. Comme celui-ci étoit le plus fort, il ne lui fut pas difficile de prouver net ce qu'il avançoit.

L'autre eût pu répliquer; mais s'il l'eut fait, sur l'heure
On vous l'auroit encor chassé de sa demeure;
Il se tut, et fit bien: songez à l'imiter;
Raisons chez le méchant ne font que l'irriter.

Digitized by Google

FABLE CCXIX.

LA MONTAGNE EN TRAVAIL.

Une montagne en travail poussoit d'horrible mugissement. L'on y accourut de toutes parts, et chacun crut qu'elle alloit au moins produire quelque monstre d'une grosseur énorme ; mais je laisse à penser si l'on fut surpris, lorsqu'après les derniers efforts, la montagne accoucha (qui l'eût cru?) d'une souris.

Quand un auteur vous dit: Mon ouvrage s'imprime,
Et Dieu sait quel ouvrage ! un chef-d'œuvre sublime ;
On le croit ; mais au jour a-t-il mis ses écrits,
La montagne en travail enfante une souris.

FABLE CCXX.

LE MILAN ET SA MÈRE.

Le milan malade, et réduit à l'extrémité, disoit à sa mère : Hélas! priez les Dieux qu'ils me rendent la santé. Mon fils, lui répondit-elle, j'aurois beau les invoquer, ils ne s'emploieront point pour vous, vous qu'on a vu tant de fois, au mépris de leurs autels, dérober les victimes qu'on leur y offroit en sacrifice.

Ne crois pas, en mourant, émouvoir par tes cris
Ces Dieux que tant de fois ont bravés tes mépris :
Rien ne les touche, impie, ils se bouchent l'oreille,
Et se jouant de toi, te rendront la pareille.

Digitized by Google

FABLE CCXXI.

LE CHEVAL ET LE LION.

Un vieux lion, ne pouvant plus chasser avec la même vitesse et le même succès, eut envie de manger un cheval qu'il trouva en son chemin. Il s'avisa de contrefaire le médecin et de lui demander des nouvelles de sa santé. Le cheval, qui comprit à peu près la mauvaise intention du lion, lui répondit qu'il ne se portoit pas trop bien, et que, depuis peu, il s'étoit mis une épine au pied, dont il se sentoit fort incommodé. Le lion s'offrit sur le champ à la lui tirer : le cheval accepta l'offre, et se mit en posture. Quand le lion se fut approché pour tirer l'épine, le cheval alongeant le pied, frappa rudement le lion au milieu du front, et se mit à fuir de toute sa force, laissant le lion dans un état pitoyable, et désespéré d'avoir manqué son coup.

Quand on se peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'ennemi qui cherche notre perte,
Si l'on en voit l'occasion offerte,
Il est bien mal-aisé de ne s'en servir pas.

Digitized by Google

FABLE CCXXII.

L'ANE ET LE CHEVAL.

Un homme avoit un cheval et un âne, et comme ils voyageoient ensemble, l'âne, qui étoit beaucoup chargé, pria le cheval de le soulager, et de prendre une partie de son fardeau, s'il vouloit lui sauver la vie; mais le cheval lui refusant ce service, l'âne tomba, et mourut sous sa charge: ce que voyant le maître, il écorcha l'âne, et mit sur le cheval toute sa charge avec sa peau. Alors le cheval s'écria, disant: Oh! que je suis malheureux! je n'ai pas voulu prendre une partie de sa charge, et maintenant il faut que je la porte toute entière, et même sa peau!

En ce monde il se faut l'un et l'autre secourir,
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe;
Que ne l'assistois-tu quand il étoit au monde?

Digitized by Google

FABLE CCXXIII.

LE CERF.

Le cerf étant vivement pressé par les chasseurs, se sauva dans l'étable des bœufs; mais l'un deux lui dit: Que fais-tu, malheureux? C'est t'exposer à une mort certaine, que de te mettre ici à la merci des hommes. Pardonnez-moi, dit le cerf; si vous ne dites mot, je pourrai peut-être me sauver; cependant la nuit vint, et le bouvier apporta des herbes pour repaître les bœufs, et ne vit point le cerf; les valets de la maison, et le métayer même entrèrent et sortirent de l'étable sans l'apercevoir. Alors le cerf se croyant être hors de danger, se mit à complimenter les bœufs, et à les remercier de ce qu'ils l'avoient voulu cacher parmi eux; ils lui répondirent qu'ils desiroient bien tous qu'il se pût sauver; mais qu'il prît garde de tomber entre les mains du maître, car sa vie seroit en grand danger. En même tems le maître, qui avoit soupé chez un de ses amis, revint au logis: comme il avoit remarqué depuis peu de jours que ses bœufs devenoient maigres, il voulut voir comme on les traitoit. Entrant donc dans l'étable, et s'approchant de la crêche: D'où vient, dit-il à ses gens, que ces pauvres bœufs ont si peu à manger, et que leur litière est si mal faite, avec si peu de paille? Enfin, comme il regardoit exactement de tous côtés, il aperçut le cerf avec ses grandes cornes; et appelant toute sa famille, commanda qu'on le tuât.

Digitized by Google

FABLE CCXXIV.

L'OURS ET LES MOUCHES A MIEL.

Un ours pressé de la faim, sortit du bois pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en son chemin des Ruches à miel, il se mit à les lécher. Une abeille sortit de la ruche, et fit une piqûre très-douloureuse à l'oreille de l'ours, qui, de rage, renversa toutes les ruches à miel. Alors les abeilles irritées de cet ouvrage, sortent en foule de leurs ruches, s'acharnent sur l'ours, et le piquent jusqu'au sang, pour se venger de leur ennemi, et du dégât qu'il avoit fait à leurs ruches; de sorte que l'ours, honteux et enragé, fut contraint de songer à la retraite, condamnant en lui-même sa brutalité et son emportement, qui lui avoient attiré tant d'ennemis.

Digitized by Google

FABLE CCXXV ET DERNIÈRE.

LE CUISINIER ET LE CHIEN.

Un chien étant entré dans la cuisine, et épiant le tems que le cuisinier l'observoit le moins, emporta un cœur de bœuf, et se sauva. Le cuisinier le voyant fuir après le tour qu'il lui avoit joué, lui dit ces paroles: Tu me trompes aujourd'hui impunément; mais sois bien persuadé que je t'observerai avec plus de soin, et que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir; car tu ne m'as pas emporté le cœur; au contraire, tu m'en as donné. Les pertes et la mauvaise fortune ouvrent l'esprit, et font que l'homme prend mieux ses précautions pour se garantir des disgraces qui le ménacent.

FIN.

Digitized by Google

TABLE.

VIE d'Esope, *Page* 7
Le Coq et la Perle. 29
Le Loup et l'Agneau. 30
La Grenouille, le Rat et le Milan. 32
Le Cerf et la Brebis. 33
Le Chien et l'Ombre. *Ibid.*
Le Lion allant à la chasse avec les animaux. 34
Le Loup et la Grue. 36
Le Laboureur et la Couleuvre. 37
Le Sanglier et l'Ane. 38
Le Rat de ville et le Rat des champs. 39
L'Aigle et la Corneille. 40
Le Renard et le Corbeau. 42
Le Renard et l'Aigle. 43
Le Lion accablé de vieillesse. 44
L'Ane et le petit Chien. 45
Le Lion et le Rat. *Ibid.*
L'Hirondelle et les Oiseaux. 46
Les Grenouilles qui demandent un Roi. 48
Les Colombes et le Milan. 49
Le Voleur et le Chien. 50
La Truie et le Loup. *Ibid.*
Le Chasseur et le Chien. 51
Les Lièvres. 52
Le Chevreau et le Loup. 53
La Brebis et le Chien. *Ibid.*
Le Serpent et le Laboureur. 54
Le Renard et la Cigogne. 56
Le Loup et le Buste. 58
Le Geai paré des plumes du paon. 59
La Mouche et le Chariot. 60
La Mouche et la Fourmi. 61
Le Singe et le Renard. 62
La Grenouille et le Bœuf. 63
La Chauve-souris et les Oiseaux. *Ibid.*
La Colombe et l'Epervier. 64
Le Renard et le Loup. 65
Les Loups et les brebis. *Ibid.*
Le Bucheron et la Forêt. 66
Le Renard et les Raisins. 68
Le Loup et le Chien. 69
Les Membres et le Ventre. 70
Le Singe et le Renard. 71
Le Cheval et l'Ane. 72
Le Cerf se regardant dans l'eau. 73
Le Serpent et la Lime. *Ibid.*
La Belette et le Renard. 74
Le Paon et le Rossignol. 75
Le Bucheron et le Loup. 76
Le Merle et l'Oiseleur. 77
Le Lion, l'Ane et le Coq. *Ib.*
L'Ane malade. 78
Le Chat et les Rats. 79
Le Lion et le Chevreau. 80
L'Homme et le Lion. 81
L'Homme et la Puce. 82
La Perdrix et les Coqs. *Ibid.*
La Cigale et la Fourmi. 83
Le Corbeau et le Mouton. 84
Le Chêne et le Roseau. 85
Le Cheval et le Loup. 86
Les Dragons. 87
La Tortue et le Lièvre. 88

Digitized by Google

Le Porc-épic et le Loup. 89
Le Renard et le Coq. 90
Le Renard et le Chat. 91
Le Coq et le Coq-d'Inde. 92
Le Bœuf et le Chien. 93
Le Duc et les Oiseaux. 94
Le Loup et les Chiens. *Ibid.*
L'Aigle et le Corbeau. 95
Le Chat et le Coq. 96
La Poule et ses Poussins. 97
Le Singe et le Perroquet. *Ib.*
Le Loup, le Renard et le Singe. 99
Le Renard et le Buisson. 100
L'homme et l'Idole. *Ibid.*
L'Homme et les deux Femmes. 101
Le Père de famille et ses enfans. 102
Le Berger menteur. 103
Le Milan et le Rossignol. 104
Le Lion et le Renard. *Ibid.*
La Fourmi, la Colombe et le Chasseur. 106
La Mère et l'Enfant voleur. 107
La Mouche. 108
Mercure et le Bucheron. 109
La Mère et l'enfant qui crie. 110
La Tortue et l'Aigle. 111
L'Ecrevisse et sa Fille. 112
L'Ane revêtu de la peau du lion. *Ibid.*
Le Renard et la Grenouille. 113
Le Chien qui porte un baton au cou. 114
Le Chameau qui se plaint à Jupiter. 115
Les deux Amis qui vendent la peau de l'Ours. 116
Le pot de fer et le pot de terre. 117
Les Rats tenant conseil. 118
Le Taureau et le Bouc. 119
Jupiter et les animaux. 120
Le Paon et la Grue. 121
Le Tigre et le loup. *Ibid.*
Le Sapin et le Buisson. 122
Le Pêcheur et le petit Poisson. 124
L'Aigle et l'Escarbot. 125
Le Jeune Homme et le Voleur. 126
Le Lion et la Chèvre. *Ibid.*
La Corneille pressée de la soif. 127
Le Taureau et le Rat. 128
Le Souriceau et sa mère. 129
Le Laboureur et le Taureau. 130
La Chatte métamorphosée en femme. *Ibid.*
Le fermier et l'Oie. 132
Le Léopard et le Renard. 133
Les deux Médecins et le Malade. 134
Le Charbonnier et le Teinturier. 135
Le Buisson, le Plongeon et la Chauve-souris. 136
Les deux Hommes et l'Ane. 137
Le Loup et le Chien maigre *Ibid.*
Le Singe et son Fils. 138
L'Assassin qui se noie. 139
Les Bœufs et l'Essieu. 140
Le Coq et le Renard. 141
La Rose et les fleurs. 142
Le Cygne et la Grue. *Ibid.*
La Cane et le Barbet. 143
L'homme décoiffé. 144
Les Voyageurs et le Plâne. *Ib.*
Le Pêcheur et les Poissons. 145
Le Crocodile et le Renard. 146
Le Vœu du malade. 147
Les Pêcheurs. *Ibid.*

Digitized by Google

Les Grenouilles. 148
Les deux Ennemis. 149
Le Lion, l'Ours et le Renard. *Ibid.*
L'Astrologue. 151
Le Dauphin et le Thon. 152
Le Fossoyeur et le Medecin. *Ibid.*
L'oiseleur et la Vipère. 153
L'Ane qui change de maître. 154
Le Lion et la Grenouille. 155
Le Maure. *Ibid.*
Le Marchand et la Mer. 156
Les deux Coqs et le Faucon. 157
Le Castor et les Chasseurs. *Ib.*
Le Berger et le Chien. 159
L'Avare et le Passant. 160
Le Cerf et le Faon. 161
Le Renard et le Sanglier. *Ib.*
Le Savetier médecin. 162
Les Lièvres et les Grenouilles. 163
Le Trompette. 164
Le Laboureur et ses chiens. *Ibid.*
Le Lion, le Renard et l'Ane. 165
La Vieille et sa Servante. 166
Le Cheval et l'Ane. 167
Le Laboureur et la Cigogne. 198
Le Paon et la Pie. 169
Le Dauphin qui porte un singe. 170
Le Berger et le Louveteau. 171
Le Serpent conduit par la queue. *Ibid.*
Jupiter, Apollon et Momus. 172
Le Bœuf et la Vache. 179
Le Renard qui a perdu sa queue. 174
Le Vigneron et ses Enfans. 175
Les deux Chiens. 176
La Mule. 177
Le Jeune homme et la Fortune. 178
Le Jeune Homme et l'Hirondelle. 179
L'Astrologue volé. 180
Jupiter et les Besaces. *Ibid.*
La Poule trop grasse. 182
Jupiter et la Tortue. 183
La Biche et la Vigne. 184
Le Laboureur et le Renard. *Ibid.*
Le Palfrenier et le Cheval. 185
La Corneille et les Oiseaux. 186
Le Fermier et le Cygne. 188
La Poule et le Chat. 189
Le Chasseur et le Berger. *Ib.*
L'Ane chargé d'éponges. 190
L'Aigle percé d'une flèche. 191
Le Milan. 192
Le Lion et les Chasseurs. *Ib.*
Le Lion, le Sanglier et les Vautours. 193
L'Ane qui porte une idole. 194
Les Brebis et les Loups. 195
Le Fleuve et sa source. 196
La Femme qui tond sa brebis. *Ibid.*
Le Bouvier et sa Chèvre. 198
Le Pilote. 199
Le Corroyeur et le Financier. *Ibid.*
Le Jeune Homme et sa maîtresse. 200
Le Chien du Maréchal. 201
La jeune Veuve. 202
Le Berger et la Brebis. *Ibib.*
L'Aigle et la Pie. 203
Le Mourant et sa Femme. 204
Le Voleur et le pauvre Homme. 205

Digitized by Google

L'Homme qui ne tient compte du trésor. *Ibid.*
Le Lièvre et la Perdrix. 207
Le Vieillard qui se marie à contre-temps. 208
Le Lion amoureux. 209
Le Savant et le Sot. 110
Le Souhait de l'envieux. *Ib.*
L'Homme qui souffle le froid et le chaud. 211
Les Passagers et Pilote. 212
La mauvaise voisine. 213
Le Pêcheur et les Poissons. 214
Le Loup et la Brebis. 215
Les deux Chiens qui crèvent à force de boire. 216
Le Lion et la Mouche. 217
La Taupe et sa Fille. 218
Le Renard et le Boue. 219
Le Milan et les petits Oiseaux. 220
L'Homme, le Cheval et le Cerf. 221
Le Renard et le Loup. 222
Le Lion malade et le Renard. *Ibid.*
Le Singe et le Chat. 223
Le Lion et les Taureaux. 225
Le Hérisson et le Serpent. 226
La Montagne en travail. 227
Le Milan et sa Mère. *Ibid.*
Le Cheval et le Lion. 228
L'Ane et le Cheval. 229
Le Cerf. 230
L'Ours et les Mouches à miel. 231
Le Cuisinier et le Chien. 232

FIN.

Digitized by Google

On trouve chez les mêmes Libraires.

Abrégé de toutes les sciences, ou l'encyclopédie des enfans, nouvelle édition refondue, par un professeur de lycée, et augmentée entre autres articles intéressans, de la partie géographique moderne, d'après les changemens survenus jusqu'à ce jour, avec 10 fig. en taille-douce, 1806. 1 l. 5 s.

Abrégé de l'histoire sainte, par demandes et par réponses, in-12 de 150 pages. 12 s.

Aventures de Télémaque, 1 vol. in-12. 2 l.

Bibliothèque des villages à l'usage de la jeunesse, par Berquin, in-12, fig. 1 l.

Le petit Buffon des enfans, contenant une description des animaux les plus intéressans à connoître, orné de 11 fig. in-12. 1 f.

Connoissance de la mythologie par demandes et par réponses, in-12. 1 l. 10 s.

Contes de famille, 2 vol. in-18 fig. 1 l. 10 s.

Contes de la chaumière, 2 vol. in-18. fig. 1 l. 10 s.

Contes du château, 2 vol. in-18, fig. 1 l. 16 s.

Contes des Fées par Perrault, ornés de 12 fig. enluminées, 1 l. 4.

Secrétaire de la jeunesse, ou recueil de lettres, complimens et bouquets pour le premier jour de l'an et les anniversaires de naissances et de fêtes, in-18, fig. 10 s.

Introduction familière à la connoissance de la nature, par Berquin, in-18, fig. 1 l.

Le Cook de la jeunesse, ou extrait des voyages les plus récens, 2 vol. in-18, avec 5 gravures. 2 l.

Ecole du monde ouverte à la jeunesse, ou guide des jeunes gens prêts à entrer dans le monde, in-12. 2 l. 10 s.

L'Education, poëme en quatre chants, in-18, fig. 12 s.

Elémens de l'histoire ancienne des juifs, des égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes

Digitized by Google

et des Perses, 2 vol. in-12, ornés de 32 planches en taille-douce. 6 l.

Elémens de mythologie, par H. Wandelaincourt, in-12, fig. 1 l. 10.

Les Enchantemens des bonnes et mauvaises fées, 4 vol. fig. 2 l. 8.

Encyclopédie de la jeunesse, par M.me Tardieu, 2 vol. in-12. 3 l.

Encyclopédie des enfans, ou abrégé de toutes les sciences, édition augmentée, gros vol. in-8, fig. 6 l.

Eraste, ou l'ami de la jeunesse, nouvelle édition, 1806, 2. v. in-8, cartes. 7 l.

Exposition des phénomènes de la nature, in-12, fig. 1 l. 10 s.

Fables de Lafontaine, 2 vol. in-18, ornés de 22 fig. en taille-douce. 2 l.

Fables de la Fontaine, gros vol. in-18. 1 l. 10 s.

Fables de la Fontaine, in-12. 1 l. 10 s.

Le Fabuliste du jeune âge. Choix de jolies fables, précédées d'alphabets de différens caractères et des premières leçons de lecture, in-18. orné de 22 fig. 15 s.

Le Flambeau de la sagesse et de la religion, pour la jeunesse et l'âge mûr, in-12. 1 l. 10 s.

La Gymnastique de la jeunesse, ou traité des jeux d'exercice, par Jauffret, gros vol. in-12 orné de 30 grav. 3 l.

La Henriade, poëme, par Voltaire, in-18. 10 s.

Histoire de la Bible, par Royaumont, in-12. 2 l.

Instruction élémentaire sur la morale, par Bulard, in-18. 15 s.

Magasin des adolescentes, 5 vol. in-18. 3 l.

Magasin des enfans, 4 vol. in-18, fig. 2 l. 10 s.

Idem, 4 vol. in-18. 1 l. 16 s.

Manuel épistolaire, par Philippon de la Madeleine, in-12. 2 l. 18 s.

Le Miroir des jeunes demoiselles, ou l'école de la vertu et de la sagesse, in-12, fig. 1 l. 10 s.

Digitized by Google

La Morale en action, ou élite de faits mémorables et d'anecdotes instructives, in-12. 1 l. 16 s.

La mort d'Abel, poëme, par Gessner, in-18, fig. 15 s.

Mythologie élémentaire à l'usage des écoles et pensions, in-12, orné de 16 pl. gravées en taille-douce. 2 l. 10 s.

Le Naturaliste du second âge, orné de plus cent figures représentant quantité d'objets, in-8. 3 l. 10 s.

Œuvres complettes de Berquin, mises en ordre par Jauffret, 22 gros gros vol., in-18. fig. 30 l.

Porte-feuille du second âge; mélanges de pièces diverses lues en soirées de famille, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12. 3 l. 10.

Rhétorique française à l'usage des jeunes demoiselles, in-12. 1 l. 10 s.

Soirées du père de famille, in-18, fig. 10 s.

Théâtre du monde, où, par des exemples tirés des auteurs anciens et modernes, les vertus et les vices sont mis en opposition, par M. Richer, 4 vol. in-12. 6 l.

Les trois Héroïnes chrétiennes, ou vies édifiantes de trois jeunes demoiselles, Lille, 1806, gros vol. in-18. 1 l.

Abrégé de la grammaire française, par Restaut, relié en en parchemin. 15 s.

Abrégé de la grammaire française, par Wailly, relié en parchemin. 15 s.

Nouveau dictionnaire portatif de la langue française, avec la prononciation à côté de chaque mot, suivi d'un vocabulaire géographique, Lyon, 1806, in-8. 7 l.

Dictionnaire portatif de la langue française, par P. Richelet, nouv. édit. à laquelle on a joint la prononciation de chaque mot, revue par Wailly, Lyon, 1808; 2 vol. in-8. 12 l.

Un grand assortiment de Livres de prières, grammaires, dictionnaires, romans, almanachs, etc. etc.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Zentralbibliothek Zürich
ZM01542737

Digitized by Google